

**Saisir l'acte : une contribution empirique à la  
sociologie relationnelle**

**Par**

**Paul Jalbert**

**Thèse présentée pour  
répondre à l'une des exigences de  
doctorat en philosophie (PhD) en sciences humaines**

**Faculté des études supérieures  
Université Laurentienne  
Sudbury (Ontario) Canada**

**© Paul Jalbert, 2016**

**THESIS DEFENCE COMMITTEE/COMITÉ DE SOUTENANCE DE THÈSE**  
**Laurentian Université/Université Laurentienne**  
Faculty of Graduate Studies/Faculté des études supérieures

Title of Thesis Titre de la thèse	Saisir l'acte : une contribution empirique à la sociologie relationnelle	
Name of Candidate Nom du candidat	Jalbert, Paul	
Degree Diplôme	Doctorat en philosophie	
Department/Program Département/Programme	Sciences humaines	Date of Defence Date de la soutenance 28 Juillet 2016

**APPROVED/APPROUVÉ**

Thesis Examiners/Examineurs de thèse:

Monsieur Simon Laflamme  
(Co-supervisor/Co-directeur de thèse)

Monsieur Ali Reguigui  
(Co-supervisor/Co-directeur de thèse)

Monsieur Alain Bealieu  
(Committee member/Membre du comité)

Monsieur Denis Martouzet  
(External Examiner/Examineur externe)

Monsieur Réal Fillion  
(Internal Examiner/Examineur interne)

Approved for the Faculty of Graduate Studies  
Approuvé pour la Faculté des études supérieures  
Dr. Shelley Watson  
Madame Shelley Watson  
Acting Dean, Faculty of Graduate Studies  
Doyenne intérimaire,  
Faculté des études supérieures

**CLAUSE D'ACCESSIBILITÉ ET PERMISSION D'UTILISER DES DOCUMENTS**

Je, **Paul Jalbert**, accorde à l'Université Laurentienne et à ses agents l'autorisation non exclusive d'archiver ma thèse ou mon rapport de projet et d'en permettre l'accès, en tout ou en partie et dans toute forme de média, maintenant ou pour la durée de mon droit de propriété du droit d'auteur. Je conserve tous les autres droits de propriété du droit d'auteur de la thèse ou du rapport de projet. Je me réserve également le droit d'utiliser dans de futurs travaux (comme des articles ou des livres) l'ensemble ou des parties de ma thèse ou de mon rapport de projet. J'accepte en outre que la permission de reproduire cette thèse de quelque manière que ce soit, en tout ou en partie à des fins savantes, soit accordée par le ou les membres du corps professoral qui ont supervisé mes travaux de thèse ou, en leur absence, par le directeur ou la directrice de l'unité dans lequel mes travaux de thèse ont été effectués. Il est entendu que toute reproduction ou publication ou utilisation de cette thèse ou de parties de celles-ci à des fins lucratives ne doit pas être autorisée sans ma permission écrite. Il est également entendu que cette copie est présentée sous cette forme par l'autorité du titulaire du droit d'auteur uniquement pour fins d'études et de recherches particulières et ne doit pas être copiée ou reproduite sauf en conformité avec la législation sur le droit d'auteur sans l'autorisation écrite du titulaire du droit d'auteur.

## RÉSUMÉ

Dans la sociologie de l'action, il y a actuellement un débat animé entre ceux qui prônent une perspective actionnaliste de l'agir et ceux qui voudraient qu'il y ait une évolution vers une modélisation relationnelle. La perspective actionnaliste de l'agir, fondée sur les théories de l'action, repose fondamentalement sur un acteur rationnel. La modélisation relationnelle de Laflamme veut comprendre les phénomènes sociologiques à partir de trois concepts, soit ceux de socialité, d'historicité et d'émoraison. Cette recherche a confronté la modélisation relationnelle de Laflamme à celle des théories de l'action à partir d'observations en milieu naturel. Des enregistrements audio/vidéo ont été captés au cours d'une semaine dans cinq foyers de familles canadiennes. Ces enregistrements ont été transcrits et une analyse des propos a été effectuée. Les hypothèses ont voulu que, si les théories de l'action ont raison, on devrait observer des manifestations, selon divers indicateurs, d'intention, de stratégie et d'intérêt. Sinon, on devrait être en mesure d'observer des effets, selon divers indicateurs, de socialité, d'émoraison et d'historicité. Nous avons mesuré 21 indicateurs en tout – 11 indicateurs d'intention, d'intérêt et de stratégie et 10 indicateurs de socialité, d'historicité et d'émoraison. Parmi les 11 indicateurs des théories de l'action, il n'y en a eu aucun qui se trouvait dans la majorité des propos. Sur les 10 indicateurs de la modélisation relationnelle, nous avons pu repérer des phénomènes attachés aux indicateurs de socialité, d'historicité et d'émoraison dans la majorité des cas. Ces résultats nous permettent de trancher parmi nos hypothèses. Nous croyons que ce travail de recherche démontre bien que les indicateurs de socialité, d'historicité et d'émoraison se manifestent dans les propos d'interlocuteurs en milieu naturel et souligne la valeur de la modélisation relationnelle. Cette conclusion est importante à deux niveaux. D'abord, cette vérification empirique montre, encore une fois, que la modélisation relationnelle constitue un meilleur outil que ne l'est l'actionnalisme pour comprendre l'acte ; ensuite, que cette conclusion, qui a déjà été tirée d'études en milieux contrôlés, persiste si elle repose sur des observations dans un milieu naturel.

### Mots-clés

études relationnelles, émoraison, socialité, historicité, intention, théories de l'action, sociologie de l'action, raison, rationalité, volonté, Laflamme

## REMERCIEMENTS

La réussite d'un projet de doctorat ne peut être réduite à un individu. Il y a toute une équipe et d'innombrables personnes sans lesquelles ce projet n'aurait jamais vu sa fin. Je tenterai ici de reconnaître tous ceux et celles qui m'ont permis de réussir mon doctorat. Il va sans dire que, sans elles, mon cheminement aurait été beaucoup plus difficile et mon succès aurait été remis en question.

Je tiens à remercier les familles qui ont participé à ce projet. Sans elles, je n'aurais pu mener à terme mon cheminement. Ma gratitude est grande que je porte ; qu'elles aient eu le courage d'ouvrir les portes de leur foyer et de me permettre d'y rentrer, je leur en serai toujours reconnaissant. Elles m'ont permis de réussir un des grands projets de ma vie et leurs contributions seront toujours reconnues dans les pages de ce texte.

Je tiens à remercier aussi mon comité de thèse, Simon Laflamme, Ali Reguigui et Alain Beaulieu. Leur œil critique, leurs commentaires sages et le soin qu'ils ont tous portés à l'égard de mon projet m'ont été indispensables. Ils ont tous certainement passé de nombreuses heures à la révision de ce texte, ils m'ont encouragé, ils ont écouté mes difficultés et ils m'ont appuyé. Merci.

Je tiens à remercier ma famille. À ma conjointe, April, je te dis merci pour l'encouragement, pour les conseils et pour l'appui. Ce projet a certainement consommé plusieurs heures où je devais m'absenter. Ta patience m'a permis de compléter ce projet et je t'en serai toujours reconnaissant. Mes garçons, Jackson et Logan, je redécouvre le monde à travers vos yeux. Vous m'aidez à me souvenir de la joie qui se trouve dans les découvertes. Vous enrichissez ma vie et m'inspirez à persévérer.

Finalement, pour tous ceux qui m'ont aidé mais qui ne figurent pas dans cette liste, votre contribution n'est pas oubliée. Elle se retrouve tout au long des pages de ce texte et je serai toujours reconnaissant de ce fait. En plus d'être une œuvre scientifique, ce texte témoigne d'une

communauté qui possède un grand esprit d'entraide et de générosité. Je suis choyé d'être entouré de gens comme je le suis. Je vous remercie.

## Table des matières

Résumé.....	iii
Remerciements.....	iv
Table des matières.....	vi
Liste des tableaux.....	ix
Liste des figures.....	x
Introduction.....	1
Chapitre I.....	9
1. Des modélisations en conflits.....	9
1.1 Pour une remise en question des théories actionnalistes.....	9
1.1.1 Vers de nouvelles pistes.....	10
1.1.2 L'acte comme question philosophique.....	13
1.1.3 L'irrationnel comme problème.....	24
1.1.4 Quelques commentaires sur la perspective actionnaliste en sociologie.....	26
1.1.5 Un embouteillage théorique.....	29
1.1.5.1 Une prise de conscience.....	29
1.1.5.2 Critiques des théories de l'action.....	36
1.1.6 Modélisation des théories de l'action.....	39
1.1.7 Théories de l'action : De l'épistémologie à la connaissance.....	47
1.1.7.1 Vérifications empiriques de l'intention.....	47
1.1.7.2 Les dimensions perdues.....	55
1.2 Évolution théorique.....	57
1.2.1 Vers une modélisation relationnelle.....	57
1.3 Les fondements de la modélisation relationnelle.....	65
1.3.1 La dynamique en action.....	66
1.3.2 Ses composantes.....	67
1.3.2.1 La socialité.....	68
1.3.2.2 L'historicité.....	69
1.3.2.3 L'émoraison.....	71
1.3.3 Une modélisation relationnelle de la personne.....	73
1.3.4 Pistes à suivre.....	75
2.0 Hypothèses.....	77
Chapitre II.....	83
3.0 Méthode.....	83
3.1 Collecte de données.....	83
3.2 Échantillon.....	84
Chapitre III.....	89
4.0 Résultats.....	91

<b>4.1</b>	<b>Analyse des données</b>	91
4.1.1	Propos qui contiennent une intention	91
4.1.2	Propos comme résultat d'une intention qui précède l'échange	94
4.1.3	Intention qui émerge des échanges comme déterminant de ces échanges	96
4.1.4	L'annonce d'un projet ultérieur	99
4.1.5	Projet ultérieur précède la dynamique	103
4.1.6	Projet ultérieur émerge de la dynamique	104
4.1.7	De la non-intégration des propos	106
4.1.8	De la persistance de la non-intégration des propos	108
4.1.9	Indicateurs de stratégie : enchaînement entre fin et moyen	110
4.1.10	Est-ce que la fin se modifie?	114
4.1.11	Est-ce que le moyen se modifie?	116
4.1.12	Indicateurs de socialité	119
4.1.13	Indicateurs d'historicité	121
4.1.14	Le rapport à l'autre	124
4.1.15	Indicateurs d'émoraison	127
4.1.16	Échelle d'émoraison	129
4.1.17	Échelle d'impassibilité	133
4.1.18	Formes macrologiques de socialité	137
4.1.19	Formes micrologiques de socialité	140
4.1.20	Les formes macrologiques d'historicité	142
4.1.21	Les formes micrologiques d'historicité	144
<b>4.2</b>	<b>Interprétation</b>	147
4.2.1	Des théories de l'action	147
4.2.2	L'acteur comme intentionné	148
4.2.3	L'acteur comme intéressé	150
4.2.4	L'acteur comme rationnel	151
4.2.5	De la modélisation relationnelle	152
4.2.6	La socialité	153
4.2.7	L'historicité	154
4.2.8	L'émoraison	155
<b>4.3</b>	<b>L'évolution du savoir</b>	156
<b>Chapitre IV</b>		158
<b>5.0</b>	<b>Conclusions</b>	158
5.1	Limites de la recherche	161
5.2	Ce qu'il reste à faire	162
<b>Bibliographie</b>		164
<b>ANNEXE 1</b>		189
<b>ANNEXE 2</b>		193

<b>ANNEXE 3.....</b>	<b>194</b>
<b>ANNEXE 4.....</b>	<b>195</b>
<b>ANNEXE 5.....</b>	<b>196</b>
<b>ANNEXE 6.....</b>	<b>197</b>
<b>ANNEXE 7.....</b>	<b>199</b>
<b>ANNEXE 8.....</b>	<b>200</b>
<b>ANNEXE 9.....</b>	<b>204</b>



## Listes des tableaux

<b>Tableau 1.....</b>	<b>86</b>
<b>Tableau 2.....</b>	<b>87</b>
<b>Tableau 3.....</b>	<b>88</b>
<b>Tableau 4.....</b>	<b>130</b>
<b>Tableau 5.....</b>	<b>135</b>

## Listes des figures

<b>Figure 1</b> .....	41
<b>Figure 2</b> .....	45
<b>Figure 3</b> .....	74

## Introduction

Aux yeux de plusieurs, il devient de plus en plus évident qu'il faut prendre ses distances par rapport à l'idée d'un acteur rationnel, idée qui est au fondement des théories de l'action<sup>1</sup> humaine. Bien que Talcott Parsons<sup>2</sup> soit l'un des premiers à avoir utilisé le terme « théorie de l'action », le terme ne se limite certainement pas à sa sociologie. Sa théorie, entre autres, voulait, d'une part, maintenir une perspective positiviste du monde et, d'une autre part, assumer la réalité de la subjectivité du vécu. Certes le cadre théorique que Parsons a développé est propre, à certains égards, à sa sociologie, mais le terme « théorie de l'action » a maintes fois été reproduit depuis.

On peut dire que la notion de « sociologie de l'action » est issue de la méthode compréhensive de Max Weber et qu'elle se répercute dans l'interactionnisme symbolique de George H. Mead puis d'Erving Goffman, dans l'ethnométhodologie de Harold Garfinkel et même dans la systémique de Niklas Luhmann, pour ne nommer que quelques courants.

C'est Max Weber qui fournira les premiers fondements des théories de l'action telles qu'elles sont à l'œuvre dans la sociologie contemporaine. Ces théories sont bien ancrées dans un acteur qui est bien installé au centre des modélisations. Weber écrit : « la sociologie, elle aussi, ne peut procéder que des actions d'un, de quelques, ou de plusieurs individus séparés<sup>3</sup> ».

---

<sup>1</sup> Il est important, dès du début de ce texte, de mettre en contexte ce que nous entendons par le terme « théories de l'action ». Quoique nous reconnaissons que ce terme peut désigner pour certains une spécialisation à l'intérieur d'un mouvement sociologique plus large, il nous faut signaler que, pour nous, le terme est utilisé pour identifier toutes les théories sociologiques au cœur desquelles il y a un acteur rationnel.

<sup>2</sup> Talcott Parsons, *The Social System*, Collier-MacMillan, Canada, [1951] 1964.

<sup>3</sup> Max Weber, Lettre à R. Liefman, 9 mars 1920, cité dans Raymond Boudon et François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, PUF, [1982], 1994, p. 1, article « Action ».

Sur cette théorie sociologique incontournable se développeront des courants qui verront une évolution analogue du terme « théorie de l'action ». Albert Ogien et Louis Quéré écrivent :

La sociologie compréhensive de Weber est souvent tenue pour le précurseur de l'interactionnisme. Elle s'en distingue pourtant sur un point essentiel : elle ne repose pas sur la description du déroulement effectif des échanges sociaux. Elle fournit toutefois une théorie de l'action toujours précieuse, au sens où elle associe une perspective individualiste et subjective [...].<sup>4</sup>

Chez Mead, alors qu'il y a une prise de conscience de la dimension sociale du vécu humain, il y a aussi un fort individualisme qui est en contradiction avec certains des postulats de l'interactionnisme symbolique. De l'interactionnisme de Mead on peut passer à l'individualisme méthodologique de Karl Popper et de Joseph Agassi, et l'on trouve un mouvement qui cherche à comprendre comment la sociologie peut rendre compte de la fluidité entre acteurs en dépit des postulats qui voudraient que leurs actions soient réduites à chacun d'eux.

De là, on peut passer à l'interactionnisme symbolique d'Ervin Goffman, à l'individualisme méthodologique de Raymond Boudon et à la théorie de l'habitus de Pierre Bourdieu, entre autres. Ce sont toutes des théories sociologiques qui servent à comprendre l'agir et qui s'inscrivent dans le courant de la sociologie de l'action. Ce sont des courants en sociologie que nous explorerons plus loin dans ce texte. Cependant, ce qui nous semble essentiel de retenir de la sociologie de l'action est bien articulé par Ogien et Quéré :

Il existe, en gros, deux manières de concevoir l'action en sociologie. La première consiste à expliquer les conduites individuelles en les rapportant à des déterminations qui les précèdent et les façonnent. Ces déterminations ont une double origine : un système de normes intériorisées et une structure hiérarchisée des positions sociales dans une société stratifiée. La seconde consiste à appréhender l'action comme un processus dont le terme n'est pas donné *a priori* et dont la forme se constitue dans le

---

<sup>4</sup> Albert Ogien et Louis Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Ellipses, Paris, 2005, p.6.

déroulement temporel des échanges qui la composent. Ce processus est, en grande partie, régi par des principes qui sont mis en œuvre dans le cours de l'interaction [...].<sup>5</sup>

L'évolution du terme « théorie de l'action » ainsi que la modélisation axée sur l'individu sont évidentes dans les courants de la sociologie que nous avons évoqués ; le postulat est celui d'un acteur rationnel qui forme en lui-même une entité. Les racines des théories de l'action sont bien ancrées dans la sociologie qu'ont proposée ses fondateurs et elles sont bien actives chez plusieurs contemporains. La notion de « théorie de l'action » désigne l'ensemble des travaux au sein desquels, l'explication de l'action humaine repose sur l'évocation d'un individu qui est compris comme fondamentalement rationnel.

À mesure, toutefois, en évoluant a rencontré, de ci, de là, des obstacles en interprétant l'agir humain sur la base ces théories, elle a buté de plus en plus sur le fait que les outils qu'offraient ces théories pour comprendre l'agir étaient trop pauvres pour bien saisir le vécu humain.

Les préceptes de ce positionnement théorique ont été remis en question<sup>6</sup> et on a montré que l'approche qui reposait sur une telle idée avait de la difficulté à saisir le vécu humain dans sa complexité<sup>7</sup>. Avec une telle approche, on n'explique pas la dynamique qui est produite entre acteurs<sup>8</sup> ; une telle approche tient pour acquises des notions dont on n'a pas démontré la valeur ou,

---

<sup>5</sup> Albert Olgien et Louis Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, op. cit., p. 6.

<sup>6</sup> Alain Caillé, *Théorie antiutilitariste de l'action : fragments d'une théorie générale*, Paris, La découverte, 2009 ; Simon Laflamme, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Bern, 1992 ; Simon Laflamme et Rachid Bagaoui, « Don, raison et émotion », *Revue de l'institut de sociologie*, n<sup>os</sup> 1-2, vol. 2005, p. 201-222 ; Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n<sup>o</sup> 2, 2012, p. 138-150.

<sup>7</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 2, n<sup>o</sup> 1, 2006, p. 101-141. Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n<sup>o</sup> 2, 2006, p. 115-148. Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009. Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n<sup>o</sup> 2, p. 67-114. Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, Mémoire de Maîtrise, Université Laurentienne, 2003.

<sup>8</sup> *Ibid.*

dans certains cas, dont on a montré qu'elles étaient fausses. En suivant ces postulats, l'approche nous induit souvent en erreur et elle se montre incapable de prendre en considération bon nombre de problèmes épistémologiques. La dynamique du vécu est perdue, l'être humain est parfois désocialisé, l'insistance rationalisante coupe de la possibilité d'appréhender un être qui est à la fois émotion et raison.

Fondamentalement, ces théories sont construites à partir d'un modèle linéaire, auquel échappent des déterminants nécessaires à la compréhension de l'action, entre autres, à la dimension fondamentalement relationnelle de l'être humain. Nous reviendrons sur ces critiques au long de ce texte. Mais on peut voir que la sociologie cherche petit à petit à trouver des façons d'aborder la dynamique dont nous parlons. Nous retrouvons de plus en plus dans la littérature une reconnaissance du besoin de créer des catégories analytiques suffisamment puissantes pour appréhender l'action<sup>9</sup>. Pour certains, la solution à ce dilemme se trouve dans une modélisation relationnelle de l'humain. Pour le moment, le mouvement vers une sociologie qui comprend l'humain comme fondamentalement communicationnel, donc relationnel, apparaît comme un chantier à explorer dont les travaux s'annoncent prometteurs. Éric Maigret livre sa perspective sur une sociologie insuffisamment puissante pour expliquer ce qu'elle observe en ces termes :

La sociologie est un projet historique fondé sur le refus d'un ordre naturel et divin. Son premier acte est de déconstruire l'évidence du monde, sa prétendue naturalité, en désignant l'existence d'une réalité seconde. Ce ne sont pas les techniques qui produisent le monde humain, ni une biologie déterministe, ni les règles du langage. Il n'existe pas non plus de tendance des univers matériels à envahir, à désacraliser un monde humain supposé pur. L'univers humain n'est pas consubstantiel à la question de la nature, ni affranchi d'elle, il est tout simplement au-delà, réalisant et inventant ses propres lois. Lire les actes de communication au niveau technique, c'est écraser l'univers humain, le ramener à la causalité simple (du stimulus de la

---

<sup>9</sup> Nous alternerons entre acte et action au cours de ce texte. Aux fins de clarté, nous considérons ces termes interchangeables.

langue), prendre les points d'un plan à nombre restreint de dimensions pour des trajectoires mentales complexes<sup>10</sup>.

Maigret en dit beaucoup dans ces quelques lignes, mais ce qu'on doit surtout retenir, c'est que, selon sa vision, la sociologie déforme parfois son objet. Les outils dont nous munissent les théories de l'action pour comprendre l'acte changent irrévocablement le sujet. La construction d'un acteur rationnel à l'intérieur d'un modèle linéaire invite immédiatement à en contester la légitimité. Elle est réductrice<sup>11</sup>, ce qui est évident dès lors qu'on met à l'épreuve ses prédictions ou qu'on soumet à une vérification empirique ses propres hypothèses<sup>12</sup>. Maigret continue dans son texte en suggérant que les notions de pluralité, de relation et de dynamisme sont des éléments incontournables dans l'analyse de l'acte et doivent faire partie de l'analyse si elle se donne aux fins de saisir cette complexité.

On peut reconnaître des tentatives chez certains auteurs<sup>13</sup> de se soustraire aux contraintes qu'apportent les théories de l'action. Chez la majorité d'entre eux, on peut remarquer deux défis qu'ils n'ont pas encore surmontés<sup>14</sup>. D'abord, ces auteurs cherchent à sortir des limites des théories de l'action, mais s'approprient leur vocabulaire. La personne, oublient-ils, n'est pas simplement un acteur qui joue un rôle dans une pièce de théâtre existentielle. Elle *est* dynamique. Elle *est* toujours en communication, et donc, relationnelle. Aussi, les théories de l'action n'ont pas la

---

<sup>10</sup> Éric Maigret *Sociologie de la communication et des médias*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 221

<sup>11</sup> Alain Caillé, *Théorie antiutilitariste de l'action : fragments d'une théorie générale*, Paris, La découverte, 2009.

<sup>12</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.*; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », *op. cit.*

<sup>13</sup> Ici, on peut penser, par exemple, à Jacques Godbout ou à Alain Caillé.

<sup>14</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, *op.cit.* ; Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29.

puissance théorique ou la souplesse épistémologique pour rendre justice au vécu humain. Les théories proposées saisissent bien le fait que « l'acteur social » ne peut pas être compris en termes de rationalité et d'intérêt, mais elles n'arrivent pas à développer un modèle qui rende justice à la complexité du vécu. Malheureusement, elles continuent à tomber dans le piège des théories qu'elles cherchent à dépasser. Ensuite, on trouve des modèles<sup>15</sup> qui commencent à reconnaître l'aspect relationnel de l'acteur. D'un côté, ces théories montrent bien que l'acteur est toujours en communication. Mais, trop souvent, et comme l'établissent clairement Mélanie Girard<sup>16</sup> et Rachid Bagaoui<sup>17</sup>, ces théories n'assument pas l'entière des postulats qui découlent de cette assertion<sup>18</sup>. On ne peut comprendre l'acte tant que l'acteur demeure au centre de la modélisation<sup>19</sup>. On doit dépasser cette modélisation pour arriver à une autre qui puisse prendre en compte la réalité relationnelle.

Dans ce texte, nous tenterons de faire trois choses. D'abord, nous signalerons qu'il y a une histoire philosophique riche sur toute la question de la rationalité et sur ses enjeux. Dans un deuxième temps, nous développerons deux critiques des théories de l'action : que l'épistémologie dont elles s'emparent ne leur permet pas de surmonter leurs défauts et que leurs éléments théoriques ne leur permettent pas d'expliquer ce qu'elles tentent de saisir à travers l'observation. Nous explorerons comment les concepts de conscience, d'intérêt, de stratégie, d'intention et de rationalité sont imbriqués dans ces théories<sup>20</sup> et nous montrerons en quoi ces théories qui

---

<sup>15</sup> Nous pouvons penser à des auteurs comme Niklas Luhmann, Jean-Louis Le Moigne, Mark Granovetter ou Edgar Morin, entre autres.

<sup>16</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.

<sup>17</sup> Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », op. cit.

<sup>18</sup> Des auteurs comme Jürgen Habermas, Paul Watzlawick ou George Herbert Mead.

<sup>19</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 49, n° 2, 2012, p. 138-150.

<sup>20</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.



fournissent des explications peu convaincantes recourent à l'empirie de façon douteuse. Dans un troisième temps, nous proposerons une modélisation relationnelle qui nous semble constituer un meilleur outil analytique.

Nous verrons par ailleurs en quoi l'acteur ne peut être compris à l'extérieur d'un contexte social et historique. Comme il est fondamentalement communicationnel, l'être humain doit être compris dans cette optique. Le modèle relationnel offre une base théorique suffisamment puissante dont l'objet est la dynamique de l'action elle-même. Mais cette compréhension de l'acte n'est pas l'acte en soi. Comme le dit Laflamme : « une théorie du vécu ne peut pas être le vécu<sup>21</sup> ». Elle est un cadre dans lequel nous pouvons voir émerger l'acte. Elle correspond aux lunettes par lesquelles nous pouvons appréhender le dynamisme de l'acte dans toute sa complexité, ce qui nous permet de développer un modèle qui rend le vécu compréhensible.

À partir de cette modélisation, nous espérons dépasser la faiblesse théorique d'une modélisation dans laquelle l'acteur apparaît comme purement intéressé, rationnel, stratégique, conscient et intentionné. Une modélisation qui cherche à comprendre l'action chez l'être humain ne peut se permettre de supprimer la dimension émotive de son existence. Si l'acteur n'est pas purement rationnel, alors il importe d'en intégrer la dimension émotive, d'accéder à son *émoraison*<sup>22</sup>. Nous explorerons ce concept plus en profondeur plus bas dans ce texte. Mais, ici, il suffit de dire que ce concept ne réduit pas la psyché humaine à la raison seule, l'émoraison tient compte à la fois de la dimension émotive et rationnelle chez l'humain et s'est montrée

---

<sup>21</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion: Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

<sup>22</sup> *Ibid.*

empiriquement observable<sup>23</sup>. L'approche relationnelle nous donne vraisemblablement une meilleure base théorique pour faire les bonds que ne peuvent faire les théories de l'action et pour vraiment comprendre le vécu de la personne, non pas dans une perspective réductionniste, mais dans une perspective qui ne perd pas de vue l'essence dynamique des rapports humains.

---

<sup>23</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit. ; Paul Jalbert, *Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques*, op. cit.

## Chapitre I

### 1. Des modélisations en conflits

#### 1.1 Pour une remise en question des théories actionnalistes

Agir, pensée, langage, raison, intention, conscience, socialité, historicité, *émoraison* ; voilà les premières notions qui nous confrontent lorsque nous commençons à cheminer dans ce milieu où l'on étudie l'action humaine et où la critique du discours établi est constamment forcée de produire de nouvelles preuves malgré le fait qu'elle en ait déjà accumulées. Ces concepts, évidemment, ne découlent pas tous de la même théorisation. D'un côté, les notions de raison, d'intention, de conscience, de stratégie et d'intérêt sont étroitement liées aux théories de l'action. Ces théories voudraient que ces concepts désignent des comportements qui sont innés, que l'humanité puisse être expliquée à l'intérieur d'un modèle linéaire. Cette vision est bien ancrée en sciences sociales. Tant en sociologie, en psychologie, en philosophie, qu'en économie peut-on trouver les traces de cette perspective. Et ses effets sont imposants. On peut les reconnaître dans la façon dont on instruit nos élèves, dont on fait des traitements en santé mentale, ou même dans la façon dont on présente le litige dans les tribunaux. Cette conception repose sur des postulats qui définissent des éléments fondamentaux de notre existence, comme le développement du langage et la nature de notre

humanité. Elle place l'acteur<sup>24</sup> carrément au centre de ces modèles théoriques sans jamais s'arrêter pour remettre en question la validité de cette modélisation<sup>25</sup>.

Comme ce travail tentera de l'esquisser, les théories de l'action ont fourni l'appareillage conceptuel par excellence pour comprendre l'acte et l'humain en tant qu'être. Elles ont livré un modèle intelligible et rationnel de l'acte. Elles ont présenté des dimensions de l'action qui sont séduisantes tant par leurs capacités prédictives des comportements que par leur habileté à concrétiser les comportements. Dans une première partie, nous entendons faire état de ces réalisations puis, de façon critique, montrer comment ces réalisations, si belles soient-elles, ont de la difficulté à comprendre l'humain en tant qu'être social et historique, mais aussi rationnel et émotif. Dans une deuxième partie, nous utiliserons une modélisation relationnelle de la personne pour nous permettre de dépasser les critiques que nous faisons à l'égard des théories de l'action. Nous ferons état de la dimension sociale de la personne et verrons comment cette caractéristique oblige à ce que la personne soit inscrite dans un contexte historique.

### **1.1.1 Vers de nouvelles pistes**

Dans toutes sciences, naturelles ou sociales, on cherche à établir des vérités pour mieux se comprendre et mieux comprendre le monde. Parfois, la science produit des résultats de nature

---

<sup>24</sup> On verra que, à travers ce texte, nous alternons entre « acteur » et « humain » pour identifier l'individu observé. Cette alternance reflète notre compréhension de la modélisation des théories de l'action par comparaison avec la modélisation des théories relationnelles. Dans les théories de l'action, la personne est comprise dans une structure rationnelle qui la rationalise, ce qui la rend vide, à nos yeux, en n'en faisant qu'un acteur. Ces théories laissent échapper tellement de vécu que l'individu perd sa dimension dynamique et ne devient qu'un acteur qui suit les postulats de la science qui tente de le comprendre. Nous avons choisi la désignation « humain » lorsque nous parlons de l'individu dans une modélisation relationnelle puisque nous croyons que c'est seulement à l'intérieur de cette modélisation qu'elle peut prendre sa place pleinement, comme elle est – dynamique et essentiellement relationnelle.

<sup>25</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*

pratique. Parfois, elle produit des fruits de nature plus abstraite. Mais quel que soit le savoir, ce qu'elle nous offre a souvent un coût substantiel. Ce coût se trouve dans les conditions que nous devons établir pour nous donner accès à ce savoir. On peut penser à la statistique où des variables de nature continue sont parfois réduites à des variables discrètes pour pouvoir effectuer des calculs. En cela, les théories de l'action ne font pas exception. Elles ont réduit leur objet à des catégories qui donnent accès à une compréhension du sujet et de l'acte. Mais cette réduction est lourde de conséquences. Elles extirpent la personne de son contexte, ce qui fait en sorte qu'elle perd ses dimensions qui la rendent humaine. Avec leur modélisation, elles se sont munies d'outils qui détruisent le produit même qu'elles veulent comprendre. On ne peut pas se permettre de continuer à façonner des connaissances sur une phénoménologie qui empêche de prendre en considération la nature fondamentalement communicationnelle de l'humain.

Laflamme commence son œuvre *Communication et émotion* en affirmant : « *Il n'y a pas de point zéro de l'être humain. Il n'y a pas de point zéro de l'émotion. Il n'y a pas d'être humain sans émotion*<sup>26</sup> ». Ces quelques mots annoncent déjà que nous sommes sur le point de concevoir une modélisation de l'humain et de l'action qui aura suffisamment de hauteur épistémologique pour envisager de nouvelles pistes d'exploration. Ces pistes mettent en question les postulats des théories de l'action. Elles ouvriront un monde où le sujet n'est ni le siège d'une raison pure ni une entité calculatrice dépourvue des influences du réseau dont il fait partie.

L'humain ne peut se soustraire au réseau dans lequel il est inscrit. Il est joint à l'autre. Être joint à l'autre, c'est être en communication. Cette communication est inextricablement attachée à

---

<sup>26</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit., p. 37

la personne. On ne peut pas ne pas communiquer<sup>27</sup>. Donc, la personne devient compréhensible par rapport à l'autre.

L'humain est social. Il est historique. Il est émotionnel. Il est social dans la mesure où le langage lie sa pensée à celle d'autrui. Il pense largement avec le langage ; c'est par là qu'il se donne accès à l'abstraction. Il est historique puisque ce langage lui permet d'intervenir sur son histoire. Mais tout cela n'est pas que théorisation ; on a affaire aussi à des phénomènes observables, voire mesurables<sup>28</sup>. Ali Reguigui dit au sujet de la langue dans le contexte d'aménagement linguistique :

La migration terminologique est certes un moyen d'enrichissement de la langue. Au niveau intralinguistique, elle permet à la langue de renouveler ses ressources en les insufflant d'un nouvel élan fondé sur des relations formelles et sémantiques tangibles permettant ainsi d'encoder dans les termes leur histoire et leur étymologie et établissant, par là même, un lien entre le passé et le présent<sup>29</sup>.

La langue est vivante, elle évolue, elle est munie de ressources qui l'alimentent. Comme Reguigui le dit, elle porte en elle son histoire ; elle fait état de la nature historique des relations humaines. Ces qualités font qu'elle est nécessairement historique et, en cela, elles rendent les relations interpersonnelles fondamentalement historiques.

---

<sup>27</sup> Paul Watzlawick, Janet Beavin Bavelas, Don D. Jackson, *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns, Pathologies, and Paradoxes*, New York, W.W. Norton, 1967.

<sup>28</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émotion*, op. cit.

<sup>29</sup> Ali Reguigui, « Migrations terminologiques : parcours et territoires du sens » dans *Langue et territoire. Études en aménagement linguistique*, Sudbury, Série monographique en sciences humaines, 2014, p. 430.

### 1.1.2 L'acte comme question philosophique

Par intention, on entend bien simplement le projet. L'intention précède le propos ou l'action en tant qu'elle est à leur source. François Isambert écrit :

En somme trois positions temporelles à l'égard de l'action peuvent se rencontrer. L'action réalisée donne lieu tout simplement à la réflexion sur l'action passée, mais pour être action consciente, elle a dû avoir un projet auquel elle aura été plus ou moins fidèle. L'action non encore réalisée implique un projet. Quant à l'action présente, elle ne se saisit pas directement, mais comme un mixte de projet pour sa part non réalisée et de représentations passées, à ceci près que nous réalisons plus ou moins exactement le projet et que, dans le présent, nous pouvons comparer le projet que nous avons en tête et ce que nous en avons effectivement réalisé<sup>30</sup>.

La chose est dite ou faite parce qu'un acteur, consciemment, l'a planifiée. Et c'est bien ainsi que les théories de l'action comprennent le terme. L'intentionnalité est ce par quoi une conscience se met en rapport avec l'observable, le perceptible. Un objet est perçu de telle manière parce que, par-delà les sens, la conscience l'aménage ; ainsi, quand les yeux voient la façade d'une maison, l'humain ne voit pas qu'une surface plane et ses couleurs ; il voit le mur d'une maison, avec des textures, et du sens. Telle est la phénoménologie husserlienne. Les théories de l'action empruntent à cette phénoménologie. Mais elles ont beaucoup d'autonomie par rapport à elle. Alain Beaulieu écrit :

La phénoménologie débute avec la réduction. La réduction permet au phénoménologue de quitter l'attitude naturelle qui le liait à l'objectivité du monde physique et de revenir au monde phénoménal des choses elles-mêmes. Le maintien de l'injonction du retour aux choses elles-mêmes, et donc aussi le discrédit philosophique jeté sur le monde physique, caractérisent essentiellement l'attitude phénoménologique<sup>31</sup>.

---

<sup>30</sup> François Lambert, *Notes pour une phénoménologie de l'action*, dans Paul Ladrière, Patrick Pharo et Louis Quéré [dir.], *La théorie de l'action : le sujet pratique en débat*, CNRS Éditions, Paris 1993, p. 117.

<sup>31</sup> Alain Beaulieu, *Gilles Deleuze et la phénoménologie*, Paris, Les Éditions Sils Maria, 2004, p. 46.

Beaulieu signale une évolution épistémologique de la phénoménologie. Il invite à faire une distinction entre l'objectivité du monde physique et le monde phénoménal à l'intérieur duquel se comprend le vécu humain. Cette perspective dépasse celle qui voudrait que l'expérience humaine ne soit qu'une série d'événements consommables par la psyché humaine.

À l'origine des théories de l'action, il y a la méthode compréhensive, qu'on doit à Weber (1864-1920), qui est contemporain de Husserl (1859-1938). Ainsi, il y a eu une théorie de l'action avec, pour centre, une intention bien arrimée à une conscience, une raison et une subjectivité en même temps que se développait la phénoménologie. Dans la phénoménologie, il y a un appareillage conceptuel dont plusieurs éléments sont partagés par les théories de l'action : subjectivité, conscience, raison. Il y a aussi une intention dans la phénoménologie, mais elle est moins dominante là qu'elle ne l'est dans les théories de l'action. Certaines théories de l'action, après Weber, surtout suivant l'impulsion de Schütz, se diront phénoménologiques. Et tout leur univers conceptuel commun peut justifier cette fusion. Il y a même souvent des glissements de la notion d'intention à celle d'intentionnalité dans les théories de l'action, glissements qu'on ne trouve pas chez Husserl. L'intentionnalité, alors, n'est qu'une autre dénomination de l'intention. On perd de vue le sens épistémique que la phénoménologie donne à l'intentionnalité. Comme ce terme-ci a un sens très spécifique dans la phénoménologie, il semble important de ne pas le confondre avec le terme intention, qui a lui-même ses particularités. Les théories de l'action et la phénoménologie ont pour centre une subjectivité. La projection est fondamentale pour elles deux. Elle rend possible le faire et le dire humain dans les théories de l'action ; elle est même à la source des représentations sociales. Dans la phénoménologie, la projection est moins planification, ce qu'elle est aussi, qu'aptitude à donner un sens, que faculté humaine à former le monde par la



conscience et, de ce fait, à appréhender le monde, à vivre en lui. La conscience phénoménologique, dans cet esprit, est plus connaissance que conscience.

Il y a des liens entre les théories de l'action et la phénoménologie, comme il y en a entre elles et l'utilitarisme. Bon nombre de théoriciens ont souligné que les théories de l'action étaient utilitaristes. Elles le sont clairement quand elles affirment que l'acteur agit de façon intentionnelle dans le but de satisfaire son intérêt, l'intérêt se conjuguant alors avec la conscience, la raison, l'intention, la stratégie, et même la liberté. Mais cet utilitarisme-là n'est pas celui des utilitaristes auxquels est associé le terme conséquentialisme. L'utilitarisme est souvent un conséquentialisme. Il l'est quand il associe action et conséquences. Mais le conséquentialisme de l'utilitarisme n'est pas de l'ordre du projet. Le conséquentialisme a une dimension éthique téléologique. Le conséquentialisme est la position philosophique qui demande qu'on juge de la qualité d'une action d'après ses conséquences, et non qu'on l'estime en elle-même. Ainsi, la notion ne renvoie pas à la délibération d'un acteur utilitariste qui estime les conséquences de ses actes avant de les poser dans son intérêt. L'acteur peut réfléchir dans une logique conséquentialiste, mais, moralement, se demandant s'il est acceptable de faire ceci même si les conséquences en sont graves. Est-il admissible, par exemple, peut-il se demander, de tuer quelques personnes si, en le faisant, on en sauve plusieurs autres ? Le registre du conséquentialisme ne touche qu'indirectement celui des théories de l'action en ce que, dans les deux cas, notamment, la subjectivité soit centrale, à nouveau. La conscience, dans le cas du conséquentialisme concerne avant tout le jugement moral, alors que, dans les théories de l'action, elle a trait à la réflexion d'un individu, présent à lui-même, qui agit pour lui-même.

Il nous apparaît essentiel dans ce texte de signaler, ne fût-ce que de façon lapidaire, que la question que nous nous posons a une histoire philosophique riche. D'Aristote<sup>32</sup> à Kant<sup>33</sup> ou de Hobbes<sup>34</sup> à Locke<sup>35</sup>, la question d'un acteur rationnel s'est souvent posée. Il est vrai que les modélisations dans les sciences sociales n'ont pas toujours été obsédées par la notion d'un acteur rationnel. Même si l'on considère l'éthique du sentiment de Hume, l'inconscient chez Freud, les forces dynamiques chez Nietzsche ou encore l'analyse existentielle chez Heidegger – tous des auteurs pour lesquels l'acteur n'est pas nécessairement rationnel –, il en demeure pas moins que la thèse d'un acteur autonome et rationnel fait partie d'une vaste tradition dans les sciences humaines.

Chez Freud, on reconnaît, certes, le thème de l'inconscient. Mais, chez lui, même s'il y a différents niveaux de conscience, il en reste que sa notion d'inconscience, un concept qui souffre quelque peu d'ambiguïté, est l'outil qu'il utilise pour ramener les inconsistances qu'il observe dans l'agir. Pour Freud, même si tout ne peut être réduit à la conscience, tout peut certainement être réduit à l'individu. Cette distinction, dans la mesure où elle se rapporte à l'explication d'un acte, arrive à en n'être que sémantique. On pourrait faire de même avec Hume. Alors que sa philosophie repose sur les notions de passions et de raisons, elles sont autant réductrices à l'individu que les concepts chez Freud ou Heidegger.

Pour ces auteurs, l'acteur est un être en lui-même. D'une part, il est reconnu comme étant un être influencé et influençable ; d'autre part, il apparaît comme dépourvu d'influence, maître de son univers. C'est là un paradoxe important de la théorie. Il est, d'un côté, libre ; d'un autre côté, il ne

---

<sup>32</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Paris, Flammarion, 2004.

<sup>33</sup> Immanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>34</sup> Thomas Hobbes, *Leviathan*, Cambridge, Cambridge University Press, [1651] 1991.

<sup>35</sup> John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, London, S. Birt, [1748] 13<sup>e</sup> édition.

l'est aucunement. Il est libre de faire des choix, mais toujours dans son intérêt. Il se veut égoïste et toujours calculateur agissant nécessairement à son profit. Mais il est pris dans cet égoïsme. Il ne peut s'en sortir. Il ne parvient pas à dépasser sa propre rationalité. Il est donc prisonnier de cette rationalité. Et en étant esclave de cette rationalité, il perd sa liberté, son autonomie. Mais, pas toujours ! Cette perte d'autonomie entre directement en conflit avec le postulat d'un acteur libre. L'acteur vit une alternance constante entre une liberté pure et un emprisonnement dans des postulats théoriques utilisés pour le décrire. Comment peut-il être libre dans ses choix quand on ne peut le comprendre qu'à l'intérieur d'un paradigme théorique qui contraint ses choix de manière tellement grande qu'il ne peut les faire qu'en vertu d'un motif, l'intérêt ? Mais cette liberté n'est pas toujours encadrée de la même façon. Aristote reconnaît un acteur rationnel et intéressé lorsqu'il écrit : « Tout art et toute recherche, de même que toute action et toute délibération réfléchie tendent, semble-t-il, vers quelque bien<sup>36</sup> ». Donc, même si on voulait modéliser l'humain comme étant libre en rappelant sa capacité de faire des choix, ici, il ne pourrait l'être puisqu'il est limité par sa raison. Il n'est pas encadré d'une façon qui lui donne une liberté, il l'est dans un mode qui le restreint fortement. Cet intérêt, qui est surtout compris dans un contexte de vertu et de passion chez Aristote, se voudrait à la base de l'acte. C'est l'élan qui nous lance dans l'acte, c'est le vent dans les voiles qui cause le mouvement. Sans ce vent, les voiles s'affaisseraient et le voilier perdrait une énergie essentielle qui le pousse sur son parcours. Bien sûr, l'humain est plus que ça. Et, malheureusement, on perd une dimension fondamentale dans cette perspective philosophique, la personne devient asociale. Elle n'est plus un être qui s'inscrit dans un contexte social où peut surgir la dynamique de ses interactions, ce qui est finalement le lieu de la compréhension de l'acte.

---

<sup>36</sup> Aristote, *Éthique à Nicomaque*, op. cit., p. 5.

En faisant la lecture d'Aristote, on peut remarquer des indices qui suggèrent déjà qu'il reconnaissait et cherchait à surmonter certains problèmes qui émergeaient de cette formulation. La dichotomie qu'il crée entre *praxis* et *poiésis* en est déjà un premier indice. D'un côté, il met en relief une capacité instrumentale de la raison. Mais Aristote a reconnu que penser et vivre dépassent le savoir-faire, que nous sommes en fait capables de réflexion en dehors d'une simple mécanique. Cette mécanisation, qui est nécessaire dans une perspective actionnaliste, n'offre pas de réponses à ce qui est observé. Elle ne peut comprendre l'acte comme il se produit puisqu'elle ne se produit pas en l'acteur, mais dans la relation qui se produit entre acteurs. D'un autre côté, Aristote se munit d'un autre outil pour comprendre l'action qu'il présente comme n'étant pas exclusivement instrumental, la *poiésis*. Il ne s'agit pas d'un savoir purement technique, un « comment faire ». En créant cette catégorie, Aristote montre bien qu'il constate qu'une raison instrumentale n'est pas suffisante pour comprendre l'acte. Il développe donc une typologie de la raison à deux volets. Même si la philosophie d'Aristote n'en est pas une du sujet, c'est déjà un premier écho d'un penseur qui cherchait à solutionner un problème théorique qui se montre évident lorsque l'acteur est inscrit dans une modélisation qui le rend intrinsèquement rationnel. L'humain n'est pas que rationnel et intéressé. Il est plus. C'est à cet autre ordre qu'une théorie actionnaliste ne nous donne pas accès.

Adam Smith affirme, en 1776, dans son texte *An Inquiry Into the Nature and the Causes of the Wealth of Nations*, que : « *It is not from the benevolence of the butcher, the brewer, or the baker that we expect our dinner, but from their regard to their own interest*<sup>37</sup> ». Sans s'arrêter trop

---

<sup>37</sup> Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, [livre électronique], [http://web.ebscohost.com/librweb.laurentian.ca/ehost/ebookviewer/ebook/nlebk\_1086046\_AN?sid=5b55d1bf-0a0b-4fb9-91e7-a84e52abb47a@sessionmgr113&vid=1] p. 13.

longtemps sur cette citation, on peut l'utiliser comme inspiration pour représenter certaines notions qui se trouvent dans les travaux de Smith ainsi que dans ceux d'autres auteurs qui œuvrent dans le paradigme des théories de l'action. Au premier regard, nous considérons cette citation comme étant très révélatrice à trois niveaux. D'abord, elle réduit l'acteur à l'intérêt auquel elle rapporte sa fonction. L'acteur perdrait sa raison d'être à l'extérieur de cet intérêt et il ne saurait que faire en son absence. On pourrait dire que l'existence même de l'acteur serait détruite sans l'action intéressée à laquelle on le rapporte puisque, sans cette qualité, l'acteur deviendrait nécessairement un être dynamique, ce qui est une impossibilité à l'intérieur des théories de l'action. À un deuxième niveau, l'acteur n'est seulement qu'un véhicule pour cette fonction. On l'objectivise. On réduit la valeur de son vécu à des postulats théoriques qui perdent les réalités du vécu. L'acteur n'a pas de choix ; il ne peut se développer que sous la dictature de son intérêt, ce qui le rend vide d'esprit. Il devient une éprouvette à l'intérieur de laquelle on peut observer les postulats théoriques formulés à partir des théories de l'action. Cela le rend, sans doute, surdéterminé<sup>38</sup>. Pour cette raison, Boudon dit des théories en sociologie voulant saisir l'acte que :

L'impression générale qui prévaut aujourd'hui à leur propos et dont beaucoup témoignent est celle de l'échec. La plupart des prédictions qu'on en a tirées se sont trouvées démenties par la réalité. Elles ont induit des représentations, non seulement simplifiées – ce qui est légitime –, mais simplificatrices des systèmes sociaux. Et la plupart des régularités macroscopiques auxquelles elles prétendaient accorder une validité générale apparaissent comme de validité locale<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup> Raymond Boudon, *La place du désordre*, Paris, PUF, 1984.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 9.

Depuis la publication du texte de Boudon, la question n'a pas perdu de sa pertinence ou de son importance. C'est encore une question brûlante pour plusieurs<sup>40</sup>, mais il y a des pistes de recherches qui se montrent prometteuses. Enfin, à un troisième niveau, la citation de Smith montre que la dimension sociale et historique de l'humain, ainsi que sa dimension relationnelle et émotionnelle<sup>41</sup> sont invisibles. Comprendre l'acteur à l'intérieur d'un paradigme rationnel nécessite que sa dimension sociale soit limitée à une fonction d'intérêt. Il n'est donc pas social, mais guidé par un intérêt qui le veut social pour ses propres fins. Il y a une rigidité difficilement conciliable dans la théorie. Ce qui pose problème, c'est qu'on ne trouve à peu près jamais d'interactions qui ne sont pas dynamiques lorsqu'on les soumet à l'observation<sup>42</sup>.

Smith a effectivement fait évoluer l'idée. En fait, l'idée elle-même, à peine modernisée, fut appliquée dans un contexte moderne dans une vision économique. Il a inséré dans un modèle économique un acteur rationnel. L'acteur rationnel se prêtait bien à cette formulation. Nous avons devant nous une économie qui abstrayait l'échange alors qu'elle la concrétisait en termes de valeur. Émerge à cette époque l'idée d'*homo œconomicus* qu'on peut reconnaître chez plusieurs auteurs<sup>43</sup>. Claude Vautier nous donne une belle synthèse de cette notion dans son livre *Raymond Boudon, vie, œuvres, concepts* :

Figure inventée par les économistes néoclassiques au XIX<sup>e</sup> siècle et représentant l'être humain dans sa fonction économique, c'est-à-dire dans son action de choisir. Pour pouvoir raisonner sur les conditions des choix qui conditionnent la

---

<sup>40</sup> C'est une question à laquelle plusieurs sociologues ont offert une contribution ; on peut songer à Michael Bratman, Pierpaolo Donati, Mustafa Emirbayer et Simon Laflamme, entre autres.

<sup>41</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

<sup>42</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émotion*, op. cit., Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », op. cit. ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », op. cit.

<sup>43</sup> John Stuart Mill, *Principles of Political Economy, with some of their applications to social philosophy*, Clifton, New Jersey, [1909], 1973 ; Jean-Pierre Dupuis et Pierre Livet (dir.) « *Les limites de la rationalité* », Paris, La Découverte, 1997 ; Adam Smith, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, op. cit.

vie économique, les néoclassiques dotent cet individu abstrait des caractéristiques suivantes : il est « rationnel » (il prend des décisions réfléchies) ; il est optimisateur (il cherche à trouver la solution la meilleure possible) ; il est calculateur (il peut évaluer les avantages et les coûts) ; il est omniscient (parfaitement informé de façon synoptique – toutes les informations sont visibles en même temps) ; il est parfaitement libre, ne subissant nulle pression, ni des autres agents, ni du temps, ni, d’une façon générale, de l’environnement<sup>44</sup>.

Donc, dans cette perspective, l’acteur est réduit à ces postulats théoriques d’autant plus qu’il est déterminé par les notions qui se trouvent à l’intérieur de ces postulats théoriques. Il reste que, pour faire le lien entre l’*homo æconomicus* et un acteur, nous devons tenir pour acquises plusieurs notions qui ne sont pas toujours appuyées par l’observation. D’abord, on doit être capable de prévoir tous les scénarios pour arriver à celui qui nous profite le plus. On doit pouvoir accorder des valeurs à tous les éléments de ce scénario pour alors faire une comparaison – il va sans dire que cette attribution de la valeur est universelle puisqu’elle doit être la même entre acteurs pour arriver à une conclusion raisonnée. Nous pouvons continuer, mais il est clair qu’on tombe rapidement dans l’absurde.

Il reste que, dans une logique smithienne, on n’arrive pas à expliquer ce qui se donne à l’observation. Son problème se révèle dans l’incompatibilité d’un être<sup>45</sup> purement rationnel avec la fluidité de l’action social. La dynamique entre acteurs ne peut être expliquée en fonction de la raison, de l’intérêt ou de l’intention. Si l’acteur est purement rationnel et intentionné<sup>46</sup>, comment peut-on expliquer la fluidité d’une conversation? On aurait besoin d’acteurs qui auraient des buts compatibles, ce qui ferait en sorte que leur interaction soit un acte intentionné. On commence déjà

---

<sup>44</sup> Claude Vautier, *Raymond Boudon ; vie œuvre concepts*, Paris, Ellipses, 2002, p. 92.

<sup>45</sup> Lorsque nous utilisons la notion d’être, nous la concevons au sens ontologique de la personne.

<sup>46</sup> La notion d’intention se comprend en termes de fin. Dit simplement, dans les théories de l’action, si un but est atteint, c’est le résultat d’une intention.

à pousser les limites du raisonnable en même temps qu'on pousse les limites de la théorie. Comment rendre compte du fait qu'on peut avoir deux interlocuteurs intentionnés, qui, à la fois, laissent entrer le discours d'autrui et répondent en contexte à partir d'une telle modélisation<sup>47</sup>? Il faut faire place à la dynamique du moment pour comprendre de tels phénomènes à moins que l'on construise un acteur capable *a priori* de prévoir toutes les répliques d'une conversation envisagée.

Smith tente de surmonter l'obstacle qui point devant lui en offrant l'idée de la main invisible<sup>48</sup>. La main invisible voudrait que, à mesure qu'un acteur agit dans son intérêt, il agisse aussi dans l'intérêt de ceux qui l'entourent. C'est un concept construit pour expliquer comment une société peut fonctionner dans une réalité d'acteurs rationnels. Mais elle a aussi comme effet secondaire d'offrir une explication aux absents, qui deviennent évidents dans une conceptualisation rationalisante. La fluidité qu'on observe en réalité ne peut être expliquée par la théorie d'un acteur purement intéressé ou intentionné. On doit faire une exception pour permettre à la théorie d'avoir quelque pertinence. Il y a une connexion qui ne se fait pas. Des automates qui fonctionnent de façon exclusivement rationnelle pourraient difficilement interagir de façon riche, comme en témoignent nos observations de la réalité<sup>49</sup>. La spontanéité dans le discours, les tangentes qui font souvent partie de nos conversations, la compréhension que nous accorde cette flexibilité ne sont pas inhérentes aux théories de l'action ou à la conceptualisation qu'offre Smith.

Chez Kant<sup>50</sup>, on reconnaît un discours très semblable bien que le thème central est le désintéressement. On trouve un acteur encadré, outre par la raison, par une moralité transcendante,

---

<sup>47</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.*

<sup>48</sup> Adam Smith, « *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* », *op. cit.*

<sup>49</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, *op. cit.* ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.* ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », *op. cit.*

<sup>50</sup> Emmanuel Kant, *Critique de la raison pratique*, *op. cit.*



mais aussi par une volonté. Ici, l'acteur social est encore rationnel, mais, aussi, intentionné.

Ferdinand Alquié le note bien dans l'introduction du livre intitulé *Critique de la raison pratique*

par Emmanuel Kant :

Par là, Kant paraît plus rationaliste que piétiste. Ce vers quoi il tend avant tout, n'est-ce pas l'affirmation de la suffisance du sujet ? Or l'idée que le sujet se suffit et tire tout de son propre fonds est essentiellement leibnizienne. Comme Leibniz, Kant pense aussi que la raison théorique et la raison pratique ne sont qu'une seule et même raison, et que le sujet parvient à la moralité en s'affirmant lui-même<sup>51</sup>.

On parle surtout du devoir chez Kant, qu'il y a une volonté de faire qui émane d'un besoin de la responsabilité. Cette responsabilité est dotée d'une volonté. Le paradoxe aperçu plus haut surgit à nouveau. Si l'acteur est libre, comment peut-il être contraint par une moralité et des responsabilités qui le dépassent ? Il doit nécessairement être plus que ça. Il n'est pas tout seul dans le monde. Il n'existe pas comme une île, sans lien avec autrui. Il fonctionne encore bien, avec une fluidité remarquable.

Il y a une discordance évidente entre ce que voudrait la théorie et ce qui est constaté à partir d'observations. Et cette discordance n'est pas attribuable à un simple manque de nuance de la théorie ou encore au caractère exceptionnel des événements. On a affaire à un problème beaucoup plus grave : un positionnement théorique qui met l'acteur au centre de la modélisation, ce qui la met d'entrée de jeu en difficulté. Nous pourrions continuer à amasser les exemples, mais, aux fins de ce texte, il suffit de dire que les assises théoriques sur lesquelles on peut s'appuyer pour comprendre l'acte ont aidé la sociologie à prendre sa forme actuelle. On a hérité des philosophes

---

<sup>51</sup> *Ibidem*, p. ix.

comme Aristote et Kant, entre autres, un encadrement théorique qui conduit vers les obstacles que ces philosophes eux-mêmes ont reconnus, sinon explicitement, du moins implicitement.

### **1.1.3 L'irrationnel comme problème**

Les notions d'intérêt et de raison sont des piliers pour les théories qui souscrivent à une modélisation actionnaliste. Ce sont des composantes incontournables de la sociologie pour quiconque veut étudier la question. Les thèmes peuvent varier de la moralité à la justice ou de l'économie à la philosophie ; mais les notions fondamentales persistent. Elles varient de niveau ou d'ordre, elles sont nuancées, on leur crée des exceptions, on les modifie, mais elles n'arrivent toujours pas à faire le lien entre la théorie et ce qui est observé. On peut penser aux théories qui parlent de degrés d'intention ou de niveaux de la raison<sup>52</sup>. Mais, chose certaine, ces notions font partie du modèle des théories de l'action. En fait, ces notions sont des composantes suffisamment fondamentales pour que leur rejet élimine la possibilité pour les théories de l'action de comprendre l'action humaine. Ces théories deviendraient alors absurdes, irrationnelles. Comme si la possibilité de comprendre l'humain supposait qu'il soit rationnel ou non. Comme si l'humain ne pouvait jamais prendre de décisions qui seraient tantôt rationnelles, tantôt irrationnelles. Comme si l'humain était un être sans émotivité ou comme si cette émotivité n'était pas constitutive de son être au niveau le plus fondamental.

Ce qu'on peut, cependant, constater, c'est que les problèmes que nous avons déjà soulevés persistent en sociologie. L'intérêt et la raison de l'acteur se montrent comme éléments

---

<sup>52</sup> Louis Quéré, « Langage de l'action et questionnement sociologique », dans Paul Ladrière, Patrick Pharo et Louis Quéré (dir.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris, CNRS, 1993.

fondamentaux de la modélisation actionnaliste. L'acteur doit alors être primordialement rationnel et intéressé, ce qui, comme nous le montrerons plus loin, engendre les notions de stratégie, de conscience et d'intention. La visée de l'intérêt de l'acteur était claire. Il devait améliorer son sort. Ses besoins devaient être satisfaits, même en dépit du contexte dans lequel il se trouve ; ce qui soulève encore le problème entre liberté et intérêt. Mais on remarque aussi un problème pour la théorie quand elle a à rendre compte des observations qui se trouvent à l'extérieur du rationnel. On peut trouver plusieurs exemples de chercheurs qui reconnaissent l'un ou l'autre de ces problèmes de dualité. Prenons Weber comme exemple explicite du constat des lacunes de la modélisation des théories de l'action :

Pour l'étude scientifique qui construit des *types* [*typenbildende*], la façon la plus pertinente d'analyser et d'exposer toutes les relations significatives irrationnelles du comportement, conditionnées par l'affectivité et exerçant une influence sur l'activité, consiste à les considérer comme des « déviations » [*Ablenkungen*] d'un déroulement de l'activité en question, construit sur la base de la pure rationalité en finalité<sup>53</sup>.

Ou les limites logiques de ce que John Stuart Mill suggère quand il affirme :

Nous avons signalé dans un chapitre précédent de cet essai que la liberté de l'individu dans les choses qui ne concernent que lui implique une liberté correspondante pour un groupe d'individus de régler par consentement mutuel les choses qui les concernent ensemble et ne regardent personne d'autre. La question ne présente aucune difficulté tant que la volonté des personnes intéressées ne change pas ; mais comme elle peut changer, il est souvent nécessaire, même dans les choses où elles sont seules concernées, qu'elles prennent des engagements mutuels ; et quand elles le font, il convient en règle générale, que ces engagements soient tenus<sup>54</sup>.

Il nous semble difficile d'agencer les interprétations d'un acteur qui est si guidé par l'intérêt, et d'être en mesure d'entreprendre des négociations qui aboutissent à un consentement mutuel.

---

<sup>53</sup> Max Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, [1921] 1971, p. 6.

<sup>54</sup> John Stuart Mill, *De la liberté*, France, Gallimard, [1859] 1990, p. 220.

Comment autrement que dans la dynamique de ces échanges peut-on comprendre la négociation qui se produit ? Pareillement, comment rendre compte de l'irrationnel ? Suggérer que l'acteur est capable d'anticiper toutes les possibilités pour ensuite choisir ce qui lui est le plus profitable tombe dans l'absurdité. Traiter la dimension émotive de la personne comme une « déviation » ou une anomalie, à nos yeux, manque le coche aussi.

#### 1.1.4 Quelques commentaires sur la perspective actionnaliste en sociologie

Plusieurs spécialistes des sciences sociales ont proposé des théories qui n'étaient pas entièrement centrées sur l'individu. Ils ont livré des explications de l'action humaine dans lesquelles l'intention subjective n'était pas suffisante. C'est le cas du structuro-fonctionnalisme de Talcott Parsons<sup>55</sup> où l'acteur, quoique rationnel, agit aussi sous l'effet des structures sociales. Plusieurs aussi ont souhaité que la sociologie prenne ses distances par rapport à une approche trop rationalisante pour intégrer des phénomènes humains pourtant communs. C'est le cas de Bryan S. Turner qui écrit : « *The idea of dysfunction is largely inexplicable in these terms*<sup>56</sup> ». La dysfonction est partie intégrante des rapports sociaux. On ne peut l'exclure sans malmener la réalité de la vie humaine. Rousselle<sup>57</sup> a même montré que la dysfonction participe de la communication humaine, de façon quotidienne.

Dans les théories de l'action, la notion d'intention est tellement puissante qu'il semble inimaginable de ne pas recourir à elle. Les critiques n'affectent pas les modélisations au fondement

---

<sup>55</sup> Talcott Parsons, *The Social System*, Collier-MacMillan, Canada, [1951] 1964.

<sup>56</sup> Bryan S. Turner, « *Social Systems and Complexity Theory* », dans A. Javier Trevino (dir.), *Talcott Parsons Today*, *op. cit.*, p. 89.

<sup>57</sup> Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, *op. cit.*

desquelles elle est active. Daniel Wegner en fait état en disant dans son livre *The Illusion of Conscious Will* :

*Conscious will is usually understood in one of two major ways. It is common to talk about conscious will as something that is experienced when we perform an action – actions feel willed or not, and this feeling of voluntariness or doing a thing « on purpose » is an indication of conscious will. It is also common, however, to speak of conscious will as a force of mind, a name for the causal link between our minds and our actions. One might assume that the **experience** of consciously willing an action and the **causation** of the action by the person's conscious mind are the same thing. As it turns out, however, they are entirely distinct, and the tendency to confuse them is the source of the illusion of conscious will...*<sup>58</sup>

Mais Wegner ne sort pas du dilemme puisqu'il ne sort pas d'une modélisation classique de l'acteur. Il apporte des nuances et ses critiques laissent intact le problème de la pertinence de l'appareillage analytique :

*The unique human convenience of conscious thoughts that preview our actions gives us the privilege of feeling we willfully cause what we do. In fact, however, unconscious and inscrutable mechanisms create both conscious thought about action and the action, and also produce the sense of will we experience by perceiving the thought as cause of the action. So, while our thoughts may have deep, important, and unconscious causal connections to our actions, the experience of conscious will arises from a process that interprets these connections, not from the connections themselves*<sup>59</sup>.

Dans le fond, Wegner décrit la personne comme étant l'élément causal de l'acte. Il n'arrime pas logiquement cet acteur à sa socialité. L'humain demeure nécessairement intentionné et cette intention est fondée sur un arrière-fond qui le rend asocial. L'acteur demeure maître de sa volonté

---

<sup>58</sup> Daniel M. Wegner, *The Illusion of Conscious Will*, Cambridge Massachusetts, MIT Press, 2002, p. 3.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 98.

et il l'est par sa volonté. Anscombe offre une réflexion approfondie sur le thème de l'intention<sup>60</sup>. Son exercice soulève d'importantes questions. L'auteur en vient à suggérer qu'il y a des moments où l'intention chez une personne ne parvient pas à rendre compte de ce qu'elle offre à l'observation.

*[...] how do we tell someone's intention? or: what kind of true statements about people's intentions can we certainly make, and how do we know that they are true? That is to say, is it possible to find types of statements of the form « A intends X » which we can say have a great deal of certainty? Well, if you want to say at least some true things about a man's intentions, you will have a strong chance of success if you mention what he actually did or is doing. For whatever else he may intend, or whatever may be his intentions in doing what he does, the greater number of the things which you would say straight off a man did or was doing, will be things he intends<sup>61</sup>.*

Anscombe reconnaît déjà que c'est dans l'acte qu'émerge l'intention et que la prédiction d'intention elle-même n'est pas fiable comme source de causalité de l'acte. Mais elle n'arrive pas à avouer cette observation. Elle offre, en contrepartie, d'apporter de plus grandes exceptions pour tenter de faire le pont entre ce qui est observé et la théorie. Elle continue plus loin dans son texte en disant :

*Ought one really always to say « I am going to... unless I am prevented »? or at least to say that there is an implicit « unless I am prevented » (an implicit **deo volente**) in every expression of intention? But « unless I am prevented » does not normally mean « unless I do not do it ». Suppose someone said « I am going to... unless I am prevented, or I change my mind »? <sup>62</sup>*

---

<sup>60</sup> Gertrude E. M. Anscombe, *Intention*, Cambridge Massachusetts, Harvard University Press, [1957] 2000.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 92.

Donc, on peut constater comment Anscombe reconnaît déjà qu'il est tellement fréquent de trouver un décalage entre l'observation et la théorie que la notion d'exception est continuellement sous-entendue. La valeur prédictive de l'intention est très pauvre ; elle peut difficilement constituer le pilier d'une théorie qui cherche à comprendre l'acte. Elle est tellement pauvre qu'elle tombe continuellement dans des exceptions.

Les propos qui sont ici relevés ne le sont qu'à titre d'illustration. Ce sont des exemples. Les défauts épistémologiques qu'ils contiennent sont loin de leur appartenir en propre. En fait, rares sont les explications de l'action humaine qui sont exemptes de ces reproches. Les réflexions d'Anscombe comptent parmi les plus fines.

### **1.1.5 Un embouteillage théorique**

Dans la section précédente, nous avons commencé à montrer en quoi les théories sociologiques munies de postulats fournis par un encadrement actionnaliste posaient problème. Nous avons suggéré que certains auteurs reconnaissaient le dilemme dans lequel ils se trouvaient. Dans la section qui suit, nous explorerons cette idée pour finalement déboucher sur des auteurs qui ont offert des critiques plus percutantes.

#### **1.1.5.1 Une prise de conscience**

Ce n'est pas forcément parce qu'un travail de recherche est fondé sur les théories de l'action qu'il ne tente pas de faire écho à la dimension sociale, historique ou relationnelle de l'humain. D'ailleurs, il y a plusieurs exemples où ces dimensions sont reconnues et affirmées ; mais elles

n'occupent jamais une place qui permettrait d'assumer les postulats qui doivent nécessairement ressortir d'une telle affirmation parce qu'elles ne le peuvent pas. L'individu est contraint par les postulats théoriques des théories de l'action. On doit donc s'inspirer d'autres modélisations pour se permettre de contourner l'embouteillage des théories de l'action. La modélisation relationnelle, comme on le verra plus loin dans ce texte, ouvre la porte à des chantiers de recherches fertiles. Mais débutons en nous inspirant de l'individualisme méthodologique chez Boudon ou de la « *raison pratique* » chez Bourdieu pour des fins d'illustration.

Boudon affirme : « [...] construire une théorie individuelle de l'action qui permette de rendre compte des actions « non logiques » représente sans aucun doute une des dimensions fondamentales de la sociologie<sup>63</sup> ». Chez Boudon, deux choses sont claires : le lieu pour comprendre l'acte se trouve au niveau individuel et la modélisation des théories de l'action ne peut rendre compte des observations qui ne s'intègrent pas dans le domaine de la logique. Cela pose problème. Nous sommes alors des êtres discrets qui interagissons au moment où nous le décidons. La volonté devient une notion fondamentale dans ce contexte. Comme à l'accoutumée, l'acteur se trouve nécessairement au centre de la modélisation. La contribution de l'individualisme méthodologique peut être décrite en ces termes :

En réalité, l'individualisme méthodologique pose que, dans les sciences sociales qui traitent des hommes vivant en société, pour comprendre un phénomène collectif, il est nécessaire de s'intéresser aux comportements individuels des acteurs, à leurs actions et aux motivations de celles-ci<sup>64</sup>.

---

<sup>63</sup> Raymond Boudon, *La logique du social*, Paris, Hachette, 1979, p. 47.

<sup>64</sup> Claude Vautier, *op. cit.*, p. 64.



Donc l'individualisme méthodologique est moins compris comme une reformulation épistémologique que comme une formulation usuelle de l'analyse de l'action humaine. S'il est vrai que Boudon a critiqué l'idée d'un *homo œconomicus*, il maintient un cadre épistémologique à l'intérieur duquel l'action est surdéterminée par l'acteur individuel. Le défaut par excellence de cette conception est que sa valeur prédictive de la reformulation théorique n'est pas confirmée par l'observation<sup>65</sup>. Les nombreuses analyses de Boudon sont davantage des affirmations de la pertinence de l'individualisme méthodologique que des confirmations de la théorie. Ce problème émane tant chez Boudon que chez tous ceux qui œuvrent dans un encadrement actionnaliste, dès que la dimension sociale de la personne n'est pas assumée. L'acteur est au centre de la modélisation et n'est pas vu comme un être essentiellement social.

Bourdieu prend ses distances par rapport à la notion d'un acteur qui serait un calculateur prolifique qui profitait de sa raison instrumentale pour obtenir des gains. Plutôt, Bourdieu suggère une forme de « *raison pratique*<sup>66</sup> » qui serait la capacité intrinsèque chez la personne d'agir, dans plusieurs contextes, non pas forcément de manière consciente, mais bien de façon stratégique. Patrice Bonnewitz explique : « “L’habitus” est donc un système de dispositions durables intériorisé par les individus du fait de leurs conditions objectives d’existence, et qui fonctionne comme principes (schèmes) inconscients d’action, de perception et de réflexion<sup>67</sup> ». La notion est fonctionnelle, mais elle perd sa puissance lorsqu'on maintient l'acteur comme une pièce distincte. Le problème que nous soulevons ici est que le lieu de l'action est encore exclusivement chez

---

<sup>65</sup> Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », *op. cit.* ; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, *op. cit.* ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques » *op. cit.* ; Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *op. cit.* ; Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, *op. cit.*

<sup>66</sup> Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.

<sup>67</sup> Patrice Bonnewitz, *Pierre Bourdieu : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses, 2009, p. 78.

l'acteur, et cela est un problème épistémologique de la théorie qui ne peut être résolu en modifiant les notions qui se trouvent à l'intérieur de la modélisation. Cela nécessite une remodelisation, une nouvelle épistémologie.

Il ne va pas sans dire qu'on peut même retrouver les premiers indices des éléments qui composent la modélisation relationnelle chez ceux qui utilisent cet encadrement théorique. On peut parfois trouver chez eux des idées qui font appel aux notions de socialité et d'historicité fondamentales à la modélisation relationnelle. Par exemple, on peut entendre des échos de la notion d'historicité chez Alfred Schütz lorsqu'il dit :

*This world existed before our birth, experienced and interpreted by others, our predecessors, as an organized world. Now it is given to our experience and interpretation. All interpretation of this world is based on a stock of previous experiences of it, our own or those handed down to us by parents or teachers; these experiences in the form of "knowledge at hand" function as a scheme of reference<sup>68</sup>.*

Ici, c'est une description qui se situe évidemment au niveau macrologique. Mais il reste qu'on peut reconnaître que, d'une part, Schütz affirme que l'acte n'est pas le résultat d'un mouvement exclusivement linéaire et que, d'autre part, l'acte est inscrit dans un contexte qui le met nécessairement « par rapport à » ou « *en relation avec* » autrui. Mais, encore, les postulats qui découlent de ces affirmations ne sont jamais pleinement assumés<sup>69</sup>. Les catégories d'historicité et de socialité sont traitées comme étant des catégories auxquelles on peut choisir d'adhérer ou qu'on

---

<sup>68</sup> Alfred Schütz, *Collected Papers I : The Problem with Social Reality*, 3<sup>e</sup> édition, Martinus Nijhoff, Netherlands, 1971, p. 7.

<sup>69</sup> Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », Nouvelles perspectives en sciences sociales. *Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29 ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », *op. cit.*

peut décider de contourner. La faille est qu'on ne possède pas ce choix, et si on affirme qu'on n'a pas ce choix, on doit aussi affirmer que l'être n'est pas seulement rationnel.

Les travaux en ethnométhodologie menés par Garfinkel peuvent servir d'exemple des limites des théories de l'action. Selon Claude Vautier, l'ethnométhodologie :

[...] apporte un éclairage sur « la construction sociale de la réalité » par les individus en interactions, souligne leur compétence quasi universelle à comprendre les phénomènes sociaux dont ils sont partiellement créateurs et gomme la frontière entre connaissance profane et connaissance savante, par l'application d'un « sens pratique » (les « méthodes » ou « ethnométhodes ») qui leur permet de régler les problèmes de leur vie quotidienne<sup>70</sup>.

Laflamme<sup>71</sup> affirme que les ethnométhodologues ont bien saisi que le vécu devait être compris à l'intérieur du concept de socialité. Il nous dit : « Par ailleurs, la plupart des ethnométhodologues affirment qu'il n'y a de réalité que subjective, qu'il n'y a de point de vue que pour des acteurs sociaux en interaction<sup>72</sup> ». On remarque que l'ethnométhodologie a bien compris l'importance d'une mise en contexte. Mais on constate en même temps que cette mise en contexte n'est réalisable que si on s'empare d'une modélisation qui ne rendrait pas l'acteur forcément asocial. Rendre compte de la réalité comme les ethnométhodologues<sup>73</sup> cherchent à le faire sans sortir du problème que posent les théories de l'action vis-à-vis de la notion de socialité est destiné à l'échec. Comme on l'a vu dans une section précédente, l'ethnométhodologie n'a pas pu saisir ce qu'elle observait. Il y a nécessairement conflit entre une mise en contexte social et une vision déterministe

---

<sup>70</sup> Claude Vautier, « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales, Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 4, n° 1, p. 81.

<sup>71</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>73</sup> Harold Garfinkel, *Studies in Ethnomethodology*, New Jersey, Prentice-Hall, 1967, p. 270.; Ervin Goffman, *The Study of Self in Everyday Life*, New York, Overlook Press, 1973.

de l'acteur. Il devient rapidement difficile de concevoir comment la souplesse qu'accorde la notion de socialité à la personne peut être accommodée à partir d'une théorisation déterministe, voire autodéterministe, de l'acteur.

Garfinkel pose la question:

*Why are rationalities of scientific theorizing disruptive of the continuities of actions governed by the action of daily life? What is there about social arrangements that makes it impossible to transform the two "attitudes" into each other without disruptions of the continuous activity governed by each?*<sup>74</sup>

Les observations de Garfinkel dans maintes situations et ses explications sont plus séduisantes que démonstratives. Et il le reconnaît puisqu'il affirme aussi :

*[...] that the scientific rationalities, in fact, occur as stable properties of actions and as sanctionable ideals only in the case of actions governed by the attitude of scientific theorizing. By contrast, actions governed by the attitude of daily life are marked by the specific absence of these rationalities either as stable properties or as sanctionable ideals*<sup>75</sup>.

Donc, d'un côté, Garfinkel reconnaît très bien le problème de la surrationalisation de l'acteur, mais, d'un autre côté, il demeure enfermé dans une modélisation fondée sur les théories de l'action – ce qui ne lui fournit pas la puissance épistémologique nécessaire pour rendre compte de ce qu'il observe. Il se trouve continuellement en conflit parce qu'il ne peut réconcilier ses observations avec la théorie. Il alterne entre une reconnaissance de ce qui est observé et son impuissance à en rendre compte. Un peu comme le fait Alfred Schütz quand il dit en

---

<sup>74</sup> Harold Garfinkel, « The Rational Properties of Scientific and Common Sense Activities », *Behavioral Science*, vol. 5, p. 81.

<sup>75</sup> Harold Garfinkel, « *Studies in Ethnomethodology* », *op. cit.*

reconnaissance des limites épistémologiques des sciences sociales : « *The real reason for this is that we cannot deal with phenomena in the social world as we do with phenomena belonging to the natural sphere*<sup>76</sup> ». Cela n'est pas la seule dimension qui n'est pas assumée par ceux qui tentent d'insérer la socialité dans leur modélisation, mais elle est hautement conséquente. Le social est vu comme étant quelque chose à quoi on accède, et non pas comme ce qui fait fondamentalement partie de nous.

Les ethnométhodologues ne sont pas les seuls qui ont accepté le postulat selon lequel l'être ne peut se livrer qu'à l'intérieur du contexte dans lequel émergent les échanges. Harvey Sacks, qui propose des analyses conversationnelles<sup>77</sup> en fait état aussi. Sacks reconnaît que le lieu de compréhension de la personne se trouve fondamentalement dans les échanges que la personne a avec celles qui l'entourent. C'est là une affirmation de la nécessaire socialité et relationalité de l'humain. Mais, comme on l'a vu aussi, des conflits se développent entre ce qui est observé et ce que les théories de l'action permettent d'appréhender quand on n'assume pas la totalité de ce que veut dire un « être social ».

Donc, on se trouve avec deux défauts épistémologiques qui apparaissent fatals pour les théories de l'action. Le cadre dans lequel est inscrit l'acteur n'est pas reconnu pour ce qu'il est, donc la personne est comprise comme étant asociale et, par voie de conséquence, sans histoire, ce qui fait que la théorie maintient l'acteur au centre de la modélisation et que la personne se trouve déformée par les postulats de la théorie. La personne est enfermée dans la raison et l'intérêt. Les notions font

---

<sup>76</sup> Alfred Schutz, « *The Problem of Rationality in the Social World* », *Economica*, vol. 10, n° 38, May 1943, p. 146.

<sup>77</sup> Harvey Sacks, *Lectures on Conversation*, Oxford, Blackwell, 1995.

de l'acteur un être détaché du monde, inexorablement intentionné, quasi divin dans sa capacité d'autodirection.

### 1.1.5.2 Critiques des théories de l'action

Certains chercheurs perçoivent qu'il est nécessaire de surmonter les problèmes qui sont inhérents aux théories de l'action. Louis Quéré apporte une critique de l'approche actionnaliste en signalant qu'elle perd de vue la nature fondamentalement communicationnelle de l'être humain et que cette occultation constitue une espèce d'abus de science. Quéré dit :

Toute approche positiviste qui applique la démarche empirico-analytique des sciences de la nature au fait de la communication sociale ne peut que méconnaître sa structure spécifique. Le savoir minime qui en résulte est construit sur le socle d'une méconnaissance monumentale. En effet, une science sociale qui procède de manière objectivante, à des fins de rationalisation des choix ou de maîtrise du fonctionnement empirique de l'organisation sociale par des technologies sociales, est obligée de faire abstraction des rapports qui le constituent en propre et de leur substituer des relations « objectives », c'est-à-dire de projeter sur l'objet découpé en éléments constitutifs des relations d'objet à objet, de « chose » à « chose », de « variable » à « variable » qui permettent à la fois la formulation d'hypothèses nomologiques et l'application de procédés de contrôle (quantification, expérimentation...) <sup>78</sup>.

Il continue en affirmant que : « Dans cette perspective, le seul problème de la communication est celui de la transmission des messages dans des conditions d'efficacité maximale, donc celui de l'amélioration des performances, celui de la qualité du canal <sup>79</sup> ». Il est clair que, pour Quéré, l'approche actionnaliste offre une épistémologie lacunaire tant sur le plan du rôle de la

---

<sup>78</sup> Louis Quéré, *Des miroirs équivoques : aux origines de la communication moderne*, Paris, Éditions Aubier Montaigne, 1982, p. 17.

<sup>79</sup> *Ibid.* p. 19.

communication dans la modélisation que dans sa nécessité de concevoir l'acte en dehors de ce champ.

La notion d'un acteur intéressé – qui se donne des buts et cherche à les atteindre – ne pose pas de problème en elle-même. Une personne peut être intéressée. Le problème survient dès lors que le paradigme ne façonne l'acteur que sous le mode de l'intéressement. On peut difficilement concevoir les réussites, les échecs, ou le parcours de vie simplement comme fonction d'une intention. D'ailleurs, on remarque que ce n'est pas le cas<sup>80</sup>.

Godbout et Caillé reconnaissent aussi que l'action ne peut être comprise dans un contexte où les théories nous conduisent vers des conclusions *a priori*. Caillé le dit bien :

Or, étrangement, les systèmes de sociologie générale disponibles ne font pas assez place à ce moment du rapport aux faits. Leur échec relatif tient ainsi à deux raisons, étroitement liées, qui découlent de cette négligence paradoxale de l'impératif d'empirisme. La première est qu'ils se présentent justement comme des « systèmes », censés pouvoir rendre compte, sans reste, de l'intégralité du réel. Le critère de l'excellence d'une sociologie générale serait dans cette optique que tout fait social et historique puisse y trouver aussitôt sa place précise et univoque au sein de la grille conceptuelle proposée. La seconde raison est que, du coup, ces systèmes de sociologie générale se présentent comme ayant *a priori* réponse à tout<sup>81</sup>.

Caillé dépeint en quelques phrases comment les théories de l'action peinent à comprendre l'acte. Il y a des phénomènes, plusieurs phénomènes, qui se produisent constamment et qui leur

---

<sup>80</sup> Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *op. cit.*

<sup>81</sup> Alain Caillé, *Théorie antiutilitariste de l'action : fragments d'une théorie générale*, *op. cit.*, p. 7.

échappent. La raison, l'intérêt ou l'intention ne sont jamais contextualisés. Ces théories n'admettent aucunement que l'acteur soit communicationnel.

Caillé montre par ailleurs comment ces théories se font prendre dans un paradoxe de liberté et de contrainte. D'une part, l'acteur qui est intéressé, rationnel et intentionné est libéré par ces atouts qui lui sont accordés. Mais, d'autre part, il est captif de cette raison, incapable d'en sortir. L'acteur travaille vers une fin qui est déjà finie. Elle est finie par la raison puisque si elle est en fait raison, elle ne peut avoir qu'une seule fin.

La critique est évidente et puissante. Elle remet en question l'idée d'un être purement rationnel qui ne saurait être déterminé que par la raison. La remise en question est nécessaire. Elle est, de toute évidence, inévitable. Mais les critiques qu'offrent Caillé et ses collègues, si perspicaces soient-elles, ne débouchent pas sur des solutions de nature à fournir des outils pour comprendre l'acte de façon adéquate. Elles persistent dans une perspective actionnaliste qui renvoie souvent aux mêmes problèmes que ceux qui ont été dénoncés : le sujet demeure résolument au centre de la modélisation. Elles n'arrivent pas à reconnaître l'essence relationnelle et sociohistorique de l'humain.

Le travail antiutilitariste de Caillé débouche sur différentes conceptualisations de l'intérêt. À un niveau, Caillé différencie l'intérêt à et l'intérêt pur<sup>82</sup>. À un autre, il parvient à les séparer encore plus spécifiquement entre intérêt instrumental, intérêt à obéir, intérêt pour autrui et intérêt pour une activité plaisante. Tout en faisant cela, il arrive à conclure que l'intérêt instrumental est d'un ordre différent puisqu'il est la voix par laquelle les autres intérêts sont satisfaits. Alors, la

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 19



raison instrumentale doit être d'un ordre supérieur. Elle est la porte par laquelle tout autre intérêt est satisfait. Dans l'intérêt instrumental, on doit encore reconnaître la preuve d'une conceptualisation de l'agir qui inclut la conscience, la stratégie, l'intention et, évidemment, la raison.

Comme on peut le constater, il doit y avoir – et il y a actuellement – une remise en question des théories de l'action et du rôle de la notion d'intention lorsqu'on tente de comprendre l'action humaine. On remarque des lacunes dans la capacité de ces théories à expliquer l'acte tant dans la mesure où elles tentent de rendre compte du vécu humain que lorsqu'on soumet leurs postulats à l'épreuve d'une vérification empirique<sup>83</sup>. Il nous semble donc nécessaire de persister dans la remise en question de cette modélisation classique. Une modélisation relationnelle<sup>84</sup>, qui ne nie pas la nature essentiellement communicationnelle de la personne, ouvre la porte à une possibilité de vraiment saisir sa dynamique de l'acte. Elle ne pose pas par nécessité l'absence d'intention, mais elle relativise cette intention sous les projecteurs de la relationalité.

### 1.1.6 Modélisation des théories de l'action

Les théories de l'action laissent entendre que le devenir doit nécessairement être précédé par une volonté de devenir<sup>85</sup>. Il y a un élan qui pousse vers les buts, et cet élan se manifeste de façon stratégique et intéressée. Cette notion d'intention fait appel à la conscience. On retrouve un lien

---

<sup>83</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit. ; Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, mémoire de maîtrise, Sudbury, Université Laurentienne, 2004 ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques » op. cit.

<sup>84</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

<sup>85</sup> *Ibid.*

inhérent entre ces postulats. L'acteur est vivement conscient des enjeux qui peuvent lui donner le souffle pour réaliser ses projets, d'autant plus qu'il est conscient des enjeux qui peuvent les faire basculer. La théorie tente, toutefois, de surmonter les défis épistémologiques que nous avons déjà soulevés par des tentatives de nuancer ses catégories<sup>86</sup>. Elle doit nécessairement procéder à ces accommodements pour tenter de rendre la structure théorique suffisamment puissante pour rendre compte de ce qui est observé. Mais on retrouve toujours ces catégories à l'intérieur d'une structure théorique qui fait en sorte qu'elle prime sur l'être et donc laisse échapper la nature relationnelle de l'être humain. Ce ne sont pas tous les actes qui sont le résultat de la volonté<sup>87</sup>.

Denis Martouzet fait écho cette réalité lorsqu'il dit qu'il y a : « [...] un certain nombre de postulats, centraux dans la littérature de l'économie standard<sup>88</sup> », et que ces « [...] postulats renvoient aux modes de calcul sous-tendant le champ des possibles : la préférence, l'espérance et la cohérence<sup>89</sup> ». Il le fait aussi lorsqu'il ajoute : « La préférence suppose l'existence préalable d'un ordre complet et stable des options possibles : l'acteur a préalablement hiérarchisé ses préférences, et ce, de façon durable, si ce n'est définitive<sup>90</sup> ». Martouzet, par ailleurs, souligne comment les notions d'intention et de rationalité doivent être bien cernées pour qu'on en comprenne leurs limites. Il poursuit son analyse vers la notion de volonté et cherche d'un point de

---

<sup>86</sup> On fait référence ici à tous les chercheurs qui s'inscrivent dans l'épistémologie des théories de l'action en sociologie.

<sup>87</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit. ; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit. ; Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit. ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques » op. cit. ; Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », op. cit. ; Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>88</sup> Denis Martouzet, « La complexité aux limites de la rationalité. Proposition de définition de la structure de base de la complexité du couple actions-attitudes par la critique du principe du tiers-exclu », *Nouvelles Perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 378

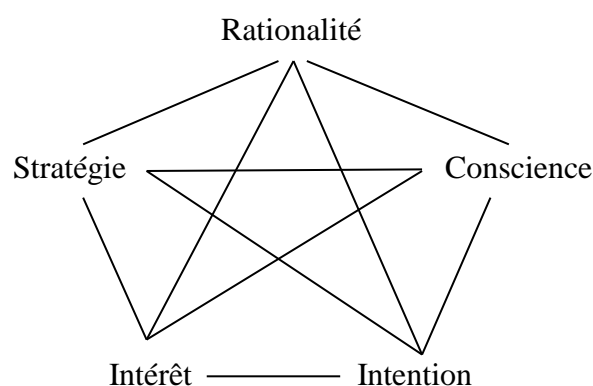
<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 378.

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 378.

vue philosophique à comprendre comment ces postulats peuvent servir pour comprendre l'agir. Il affirme que l'individu peut agir de façon cohérente et incohérente et que ces postulats ont de la difficulté à expliquer cette réalité.

Girard<sup>91</sup> et Laflamme<sup>92</sup> montrent que les théories de l'action ont à leurs bases cinq concepts fondamentaux : rationalité, stratégie, conscience, intérêt et intention. Girard<sup>93</sup> en propose une modélisation sous forme étoilée<sup>94</sup> (voir la figure 1). Ces concepts s'interpellent mutuellement même si, comme on le verra, ils ne sont pas tous du même ordre, tous nécessairement liés de la même façon les uns aux autres, et peuvent même être redondants.

Figure 1<sup>95</sup> :



<sup>91</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>92</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », op. cit.

<sup>93</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>94</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>95</sup> Figure empruntée à Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit.

Girard dit des postulats à l'intérieur de cette modélisation : « Certes, il serait possible de définir de plusieurs façons chacun des concepts qui sont employés dans cet assemblage pour prendre en considération l'ensemble des désignations qu'on trouve dans les sciences humaines [...] »<sup>96</sup>. Mais, poursuit-elle :

Nous tenons plutôt à rappeler que les théories de l'action ont généré un ensemble de concepts interdépendants dont les connotations se révèlent par-dessus tout dans leur interconnexion et dans les usages qui en sont faits. Il n'y a pas de théoricien de l'action qui mette en doute qu'un acteur social agisse en fonction de son intérêt et qui n'associe pas cette action à la rationalité<sup>97</sup>.

Comme l'indique adroitement Girard, cette modélisation n'est problématique que dans la mesure où elle relie des concepts qui mettent l'acteur en leur centre, mais elle ne distingue pas de niveau ou d'ordre théorique entre les concepts. Girard écrit :

La plupart des gestes que pose un acteur dans une journée ne sont pas conscients ; ils ne sont pas non plus rationnels – ce qui ne signifie pas qu'ils ne puissent être rationalisés par une théorie. Et de la même façon que les liens qui existent entre la conscience et l'intérêt, l'intention ou la stratégie ne sont pas automatiques, ceux qui unissent la rationalité et l'intérêt, l'intention ou la stratégie se présentent beaucoup plus en termes de potentialité que de nécessité. L'intérêt ne donne pas obligatoirement lieu à une stratégie ; on peut être intéressé sans pour autant élaborer une stratégie visant à combler cet intérêt ; pour une foule de raisons, on peut demeurer inactif devant son intérêt sans que l'inaction soit stratégie. Être rationnel, ce n'est pas forcément être intéressé. Le fait de reconstruire *a posteriori* l'intention en lui attribuant des raisons logiques ne fait pas pour autant que l'intention, tel qu'elle s'est manifestée *in situ*, ait été rationnelle. Être rationnel, ce n'est pas nécessairement être intentionné. La stratégie appelle la raison dans la mesure où elle exige une réflexion, une élaboration en séquences ; elle est un événement pluritemporel, contrairement à l'intention qui, elle, représente davantage un mouvement psychique. Mais la raison, à son tour, n'appelle pas nécessairement la stratégie. Être rationnel, ce n'est pas obligatoirement être stratégique<sup>98</sup>.

<sup>96</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit., p.63.

<sup>97</sup> *Ibid*, p. 63.

<sup>98</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit., p. 66.

On peut bien reconnaître en quoi cette modélisation pose problème lorsqu'on se l'approprié pour mieux comprendre l'acte. Elle apporte une vision qui met l'acteur au centre de la modélisation et laisse échapper sa nature relationnelle<sup>99</sup>, ce qui fait alors que son essence même est perdue. Pour ce qui est de la modélisation, la façon dont les concepts se relient et interagissent, nous offrant des lunettes au travers desquelles interpréter ce qu'on observe tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du laboratoire, ne se montre pas à la hauteur théorique de l'objet étudié. Girard reconnaît bien cette faiblesse et critique la modélisation des théories de l'action. Elle s'explique ainsi :

Cette confusion de niveaux et de relations entre les concepts donne lieu à ce qui devient, donc, une modélisation qui appelle une probabilité d'action plutôt qu'une nécessité, plutôt qu'une exhaustivité de l'action. Nous reprendrons, pour le vérifier, chacun des concepts en vérifiant son rapport à l'action. 1) L'action peut-elle être rationnelle ? La réponse à cela est oui. 2) L'action peut-elle être consciente ? La réponse à cela est encore oui. 3) L'action peut-elle être stratégique ? La réponse, ici aussi, est oui. 4) L'action peut-elle être intentionnelle ? Bien entendu que si. 5) L'action peut-elle être intéressée ? Il semble tout aussi évident que l'action puisse également être intéressée. Mais, à l'inverse, on peut se poser la question de savoir si l'action peut aussi ne pas être 1) rationnelle 2) consciente 3) stratégique 4) intentionnelle 5) intéressée. Et il est clair que l'action n'est pas toujours rationnelle, ou consciente, ou stratégique, ou intentionnelle, ou intéressée. Le modèle permet donc de rendre compte de probabilités d'action et non de l'ensemble des comportements, des possibilités d'action ; en cela, il se veut partiel et, du même coup, il surmodélise l'action humaine en cela qu'il se rend aveugle à une infinité de comportements humains<sup>100</sup>.

---

<sup>99</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op.cit. ; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit. ; Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, op. cit. ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques » op. cit.; Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », op. cit. ; Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>100</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 68.

Ses arguments sont puissants. Elle suggère, entre autres, que cette structure ne peut expliquer l'action humaine et que, même si les théories de l'action présentent les différentes notions qui composent ce modèle comme étant nécessairement liées, ces notions ne le sont pas toujours. Un acteur peut être rationnel, il peut être stratégique, conscient, intéressé et intentionné, mais il est plus que ça. Il est nécessairement inscrit dans un contexte sociohistorique. Il est, en plus, émotif. Comment renvoyer l'amour ou la haine à une manifestation strictement rationnelle ? On ne peut le faire.

Laflamme offre une perspective sur cette modélisation des théories de l'action en affirmant :

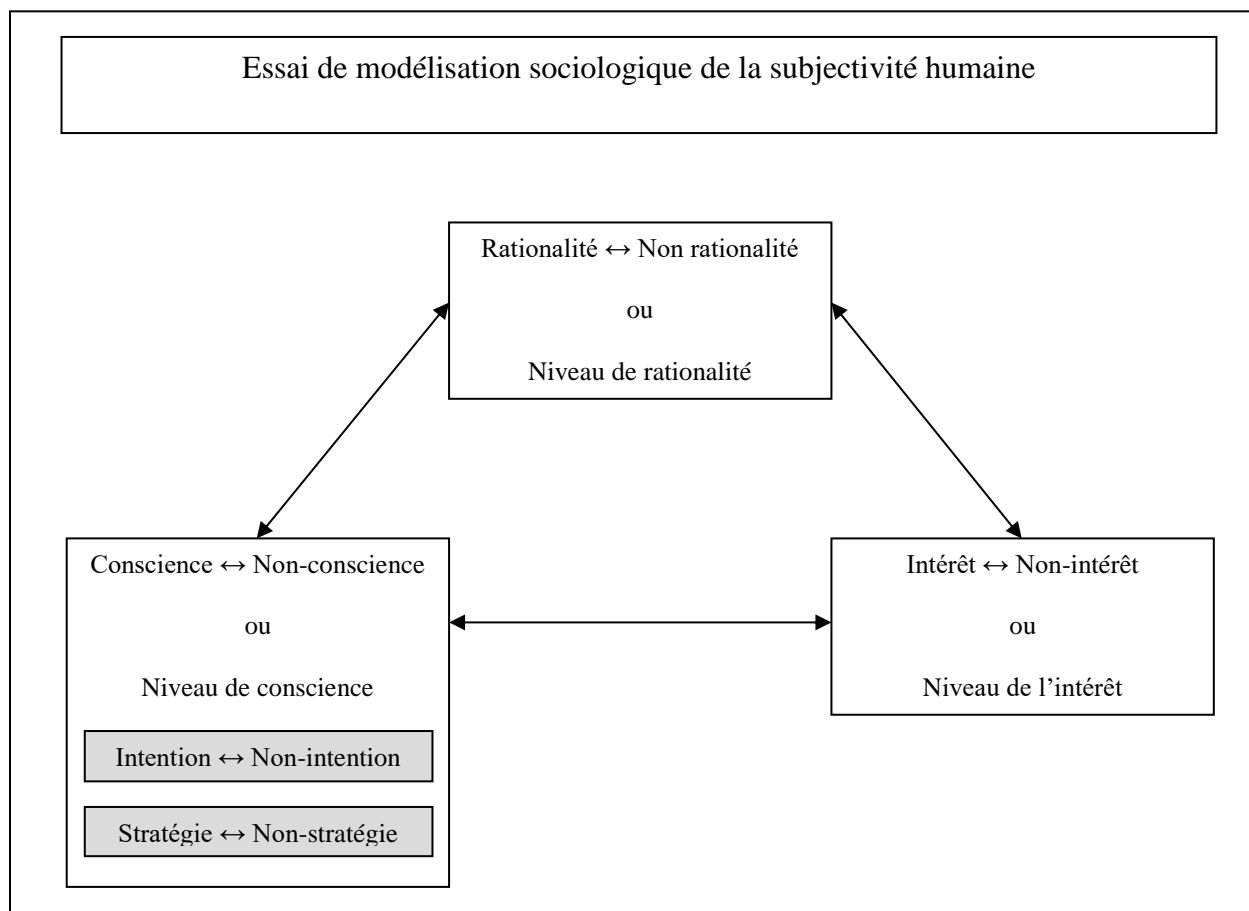
Dans cette structure, toutefois, des concepts deviennent redondants : intention et stratégie, ou même intention et conscience. S'il est certain qu'il ne peut y avoir de stratégie sans intention, ou d'intention sans conscience, comme dans la modélisation première, on peut se demander à quoi sert la catégorie stratégie si celle de l'intention est active, la stratégie n'étant qu'une manifestation de l'action intentionnelle.<sup>101</sup>

Laflamme continue en suggérant que certaines notions peuvent être : « [...] absorbées par des concepts, ce qui permettrait d'en simplifier le travail de théorisation<sup>102</sup> ». Et si ces concepts sont en fait redondants, donc la modélisation peut être comprise sous la forme suivante :

---

<sup>101</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*, p. 144.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 145.

Figure 2<sup>103</sup>

En proposant cette modélisation, Laflamme montre en quoi, à l'intérieur de leur propre structure, les théories de l'action sont en conflit. Certes, on peut y trouver une consistance interne. Mais cette qualité est quelque peu vaine dès lors que le modèle est confronté à l'univers pluriel et complexe des interactions<sup>104</sup>, et comme le dit Laflamme : « [...] le système est à ce point fermé et

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, *op. cit.*; Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, *op. cit.* ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques » *op. cit.* ; Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *op. cit.* ; Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, *op. cit.*

ses catégories sont si idéologiquement chargées que le modèle analytique qu'il représente n'est pas en mesure de réagir aux observations<sup>105</sup> ».

Les faiblesses de la modélisation réclament un changement de paradigme. Les limitations épistémologiques sont trop grandes pour être surmontées par de simples aménagements. Les catégories analytiques sont en fait trop concrètes ; elles surdéterminent l'acteur ; elles déforment le vécu alors qu'elles cherchent à expliquer l'action à partir de lui :

[...] les sociologies centrées sur l'individu sont analytiquement pauvres : elles sont si près des acteurs concrets qu'elles éprouvent des difficultés d'abstraction\* ; elles sont trop idéologiques pour permettre à une sociologie scientifique de comprendre l'individu\*\* ; elles sont trop intentionnalistes, donc causalistes\*\*\* ; elles sont par essence monadistes, ce qui leur donne difficilement accès aux phénomènes sociaux complexes\*\*\*\*.<sup>106</sup>

\* La contrainte de faire reposer le social sur l'individu empêche, par exemple, de se donner des objets le moins théorisés.

\*\* Ce sont plus des plaidoyers en faveur de la liberté humaine que des modélisations.

\*\*\* Depuis Weber, la vision intentionnaliste élevée en modélisation stratégique fait en sorte que l'acteur se comprend dans une logique moyen-fin, ce qui donne l'impression que l'action humaine se résume à un processus de cause à effet.

\*\*\*\* La compréhension de l'action à partir de la subjectivité produit l'illusion d'un esprit qui agit en dehors du champ des relations humaines et des contraintes structurelles ; elle rend donc impossible une approche dialectique.

Et elles n'ont pas la capacité de bien répondre à de telles critiques. Elles ne sont pas par elles-mêmes capables de rendre compte du vécu humain, quelle que soit la théorie inscrite dans cette modélisation, sinon de façon trop incomplète. Ce qu'il faut, ce n'est pas une remodelisation ou une restructuration des concepts des théories de l'action, mais une approche épistémologique qui

<sup>105</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*, p. 140.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p., 139.



permettra la construction de catégories analytiques qui, elles, pourront faire le lien entre la théorie et ce qui est observé.

Nous terminons cette section en affirmant que la modélisation qu'a offerte la sociologie pour comprendre l'acte est fondée sur les postulats d'un acteur intéressé et rationnel, ce qui pose des problèmes au niveau épistémologique et au niveau pratique. Au centre de cette modélisation se trouve l'acteur qui est autosuffisant dans la mesure où il n'est contraint que par sa raison, mais, finalement, qui est esclave de sa raison. Comme on le voit, les théories de l'action sont remplies d'exceptions et de nuances directement liées à ce paradoxe.

### **1.1.7 Théories de l'action : De l'épistémologie à la connaissance**

Dans les sections précédentes de ce texte, nous avons abordé en grande partie les limites épistémologiques de cette théorisation. Dans cette section, nous nous attardons sur le rapport entre les théories de l'action et le vécu. En fait, on remarque qu'elles font deux choses lorsqu'elles se heurtent à des observations qui vont à l'encontre de leurs assises théoriques : soit elles laissent tomber certains éléments, soit elles tentent d'offrir des explications qui se montrent inconsistantes avec leur propre encadrement théorique.

#### **1.1.7.1 Vérifications empiriques de l'intention**

Comme on l'a vu plus tôt, l'intention est une notion essentielle dans la modélisation des théories de l'action. C'est elle qui fournit l'énergie aux échanges, qui assure le mouvement des

interactions. Mais Girard, Laflamme et Rogerro remettent en question la validité de la notion persistante d'un acteur intentionné<sup>107</sup>. Ils écrivent :

Mais la question se pose de savoir si l'agir humain est si nécessairement, si universellement intentionnel. On notera au passage que l'approche phénoménologique ne conçoit à cet égard aucune variation selon quelque référent exogène que ce soit. L'humain, toujours et partout, parce qu'il est humain, fait ou dit quelque chose parce qu'il en a préalablement l'intention. Même les relations ne sont aucunement perçues comme génératrices des gestes et des propos puisque l'acteur doit toujours avoir la capacité d'agir intentionnellement. On peut alors se demander si, en mettant ainsi l'accent sur la subjectivité, on ne s'empêche pas de comprendre l'humain dans les relations qu'il entretient avec les autres, avec le monde, relations sans lesquelles, par ailleurs, il ne peut y avoir de conscience même<sup>108</sup>.

Leur travail remet en question l'étendue de la portée de la notion d'intention. Dans un premier temps, ils soulèvent les similitudes entre les diverses incarnations des théories de l'action et la mise en fonction de la notion d'intention ; dans un second temps, ils remettent en question cette universalité qui fait en sorte qu'on doive aussi remettre en question les théories qui adoptent cette modélisation comme encadrement pour comprendre l'acte.

Jeannine Rousselle<sup>109</sup> a effectué une recherche en 2003 dont le but était de comprendre la communication à l'intérieur des couples à partir d'une modélisation relationnelle. L'échantillon de cette recherche se composa de vingt couples canadiens francophones qui soit étaient mariés soit vivaient en cohabitation, dix couples ayant été recrutés à partir d'une clinique de thérapie et dix autres ayant été sélectionnés parce qu'ils ne présentaient pas de difficultés conjugales apparentes

---

<sup>107</sup> Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Rogerro, « L'intention est-elle si universelle que ne le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, op. cit.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 120

<sup>109</sup> Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, op. cit.

ou déclarées. Rousselle a mené des entrevues semi-dirigées avec chaque membre de chaque couple séparément pour ensuite avoir des entretiens, semi-dirigés également, mais avec les deux membres de chaque couple en même temps. Ce qu'elle a trouvé est remarquable. Elle conclut que le couple n'est pas simplement la relation entre deux personnes, il est une entité en lui-même, une espèce de troisième personnage. Elle conclut : « Chaque partenaire intervient sur le couple et le couple même agit sur chacun des conjoints, simultanément considérés<sup>110</sup> ». Donc, le *couple* se crée à mesure que la dynamique de la relation se développe. Le phénomène met ainsi en lumière la nécessité du recours à la notion d'historicité pour bien comprendre ce qui se produit. Le couple évolue et cette évolution est un mouvement dans sa propre création. L'histoire est importante aussi parce qu'elle oblige à comprendre le couple comme résultat d'un passé, mais aussi parce qu'elle est processus.

Rousselle a aussi conclu que les problèmes de couples ne peuvent être renvoyés qu'à une logique qui transcende le social. Les individus sont en relation et ils sont en relation avec le couple. Cette affirmation nécessite qu'on reconnaisse la nature sociale de l'être, et si l'être est nécessairement social, c'est qu'il doit être à la fois historique et émotionnel. La modélisation relationnelle s'est révélée un outil efficace pour saisir les relations de couples et, en réalisant cette tâche, elle a montré, inversement, qu'elle est la modélisation nécessaire pour comprendre l'acte.

Pierre Bouchard a aussi effectué une recherche dans une optique relationnelle. Il s'est intéressé au rôle de l'intention dans les parcours de vie. Il a constaté que les théories de l'action ne se montrent pas efficaces en tant qu'outil pour comprendre, prédire, ou même saisir, comment se réalise une vie. Bouchard a effectué trente entretiens semi-dirigés avec des Franco-Ontariens pour connaître les projets dans lesquels ils sont impliqués. L'entrevue avait pour fin d'obtenir des

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 100.

données sur la manière dont ces individus sont arrivés à être impliqués dans leurs activités de tous ordres : familial, communautaire ou professionnel. Bouchard découvre que les projets qu'entreprennent les personnes sont le résultat de nombreux facteurs, chacun contribuant à sa façon. Bouchard écrit à propos des théories de l'action et des résultats de sa recherche ce qui suit :

Ces modèles considèrent l'action comme « moyen » utilisé par l'acteur pour satisfaire ses intérêts. Pour comprendre l'action, il s'agit de s'interroger sur la rationalité de l'acteur dans l'action. L'acteur calcule tout, l'acteur a l'intention d'entreprendre cette activité, l'acteur est libre. Cette nécessité de préserver la rationalité de l'acteur dans l'action perpétue la compréhension chimérique de l'action. L'analyse des résultats empiriques dans cette recherche met en évidence les limites de cette rationalité de l'acteur. Suite à ces démonstrations, il est nécessaire, pour les sciences sociales, de se dégager des modèles d'analyse de l'action qui ont comme postulat une rationalité exclusive. L'interprétation des données montre bien qu'on abuse de la notion, qu'on déforme la réalité quand on prétend que l'acteur est rationnel, autonome, libre, intentionné, et motivé par ses intérêts. Il s'agit là, au mieux, d'éventualité ; on n'a certainement pas affaire avec une loi<sup>111</sup>.

Sa recherche montre bien en quoi les limites des théories de l'action n'arrivent pas à ouvrir la porte à la connaissance de l'acte. L'intention, l'intérêt et la raison ne se sont pas montrés aptes à saisir la réalité du vécu. Et cela devrait être évident ! Comment réduire une vie, voire un projet de vie, à une psyché individuelle ? Que les liens qu'entretient une personne avec celles qui l'entourent et que les réalités de son contexte soient réduites à une intention, cela rend déjà la modélisation absurde.

Girard<sup>112</sup> a effectué une recherche en 2004 qui a permis de constater encore une fois que l'intention n'est pas déterminante des propos échangés entre interlocuteurs. Sa recherche portait

---

<sup>111</sup> Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *op. cit.*, p. 109.

<sup>112</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, *op. cit.*

sur des participants engagés deux à deux dans une discussion enregistrée sur vidéocassette d'une durée d'environ 20 minutes. Le thème de la discussion fut le mariage. Girard posait la question suivante aux participants : « Que pensez-vous du mariage ? »<sup>113</sup> Les propos qui ont émergés durant ces échanges ont fait l'objet d'une analyse. Girard a pu tirer trois conclusions importantes de son travail de recherche. D'abord, elle a noté que : « [...] les propos dépendent davantage d'un effet d'ajustement ou de complémentarité que d'une intention quelconque<sup>114</sup> ». Ensuite, elle a pu affirmer que l'émotion était [dans les propos observés]: « [...] directement repérable dans la majorité des cas, de façon indirecte dans les autres<sup>115</sup> ». Finalement, Girard a pu conclure que les propos observés témoignaient de l'effet de l'historicité et de la socialité, notions qui sont inhérentes à une modélisation relationnelle. Elle affirme :

Puisque, donc, le modèle utilisé s'articule autour des concepts de socialité et d'historicité chez un être émotionnel, que ce même être s'exprime à partir de réactions et que ces réactions portent des émotions ; dans la mesure où le modèle se veut intégrateur et ses concepts interreliés et interdépendants, nous pouvons nous attendre à retrouver, dans ces émotions, des traces à la fois de socialité et d'historicité. C'est précisément ce qui se produit : dans presque tous les cas à l'étude, à l'exception de deux, les émotions observées relevaient en partie de la socialité, c'est-à-dire de composantes relatives au caractère social de l'agent lui-même en tant qu'être social et socialisé, d'éléments se rapportant au caractère de la relation comme telle dans la mesure où elle se concrétise dans la socialité, et, finalement, de caractéristiques propres à l'échange lui-même, spécifiquement, en tant que construction sociale localisée à un moment et dans un espace précis<sup>116</sup>.

Les conclusions qu'elle tire de son travail de recherche nous obligent, comme le font les travaux précédents, à remettre en question la modélisation actionnaliste. D'un côté, ses appuis

---

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 207.

empiriques montrent bien que, fondamentalement, la relation est ce en quoi réside la possibilité d'en comprendre les manifestations. L'intention, l'intérêt et la raison ne se sont pas montrés efficaces comme outils de compréhension de la dynamique qui se produisait entre les interlocuteurs. Plutôt, un échange fluide a émergé qui témoignait d'émotions, inscrites dans un contexte sociohistorique.

Dans un travail que nous avons effectué antérieurement<sup>117</sup>, nous avons montré que la trace de l'intention est parfois difficile à suivre dans des échanges entre interlocuteurs qui sont pourtant munis de buts. Au cas où Girard aurait eu affaire à des acteurs non intentionnés – ce qui se voudrait une impossibilité théorique selon ce que réclament les théories de l'action –, nous avons mené une recherche où les buts étaient donnés aux participants, ce qui nous rassurait sur le fait que nous avions en effet affaire à des participants intentionnés. Dans cette recherche, les participants pris deux à deux jouaient un rôle dans trois conditions possibles : soit que les deux participants se soient fait assigner un but, soit qu'aucun participant n'ait eu de but, soit qu'un seul des deux participants en ait eu un. Même dans ces conditions, la trace de l'intention n'était pas évidente. Les échanges entre les interlocuteurs pouvaient être mieux expliqués à partir de la dynamique qui se produisait entre eux que par l'intention. Cela était vrai dans les trois conditions.

Comment, autrement, aurions-nous pu nous attendre à comprendre l'échange ? C'est bel et bien un échange ! Il y a une relation qui se produit, à travers ce qui est échangé, qui fait que l'un doit prendre en considération ce que l'autre lui offre. Sinon, il n'y aurait aucune façon de se comprendre. Une personne purement intéressée et intentionnée, qui tient compte de ce que son partenaire lui offre dans l'échange, se trouverait, effectivement, en conversation avec elle-même

---

<sup>117</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.*

puisque son partenaire n'aurait aucune valeur. On pourrait s'imaginer deux personnes qui tentent d'avoir une conversation, chacune n'écoutant pas ce que l'autre a à offrir. On y trouverait deux conversations séparées, parallèles, et sans sens. La fluidité de l'échange nécessite que l'intention ne joue pas le rôle qu'on lui accorde dans la théorie. Les échanges ont une plus grande souplesse que ne peut la produire une personne purement intentionnée et intéressée. Et même si on y insérait la notion de degré d'intention. Cette notion veut jouer le rôle de médiateur pour modifier la rigidité encombrante du concept. Mais, même avec elle, l'intention reste une intention et la théorie ne parvient pas à faire place à une humanité minimalement relationnelle ; elle n'arrive pas à éliminer suffisamment d'exceptions pour atteindre une compréhension de l'acte à l'extérieur de la relation.

Girard<sup>118</sup> a aussi montré dans un travail ultérieur que retrouver la trace d'une intention dans un échange n'est pas toujours évident. Un échange est dynamique, voire fluide, et il n'est pas dominé par une intention, ce qui le rendrait rigide, puisque l'intervention d'un agent communicant ne consisterait qu'à faire avancer l'intention. Pour repérer l'intention, au lieu de s'en remettre à des échanges libres, Girard s'est penchée sur des discussions dans des comités, au Canada et en France. En entreprenant l'analyse des discours durant des rencontres de comités, Girard a cherché le lieu où se manifestait l'intention en comparant la dimension culturelle et la taille du groupe. Sa recherche montre que l'intention est difficilement repérable à l'intérieur des échanges qu'elle a observés quelles que soient la taille du groupe ou la culture. Si nous tenons pour acquis que l'intention doive se révéler à l'intérieur de ces échanges pour qu'elle puisse avoir une concordance avec ce qu'offre la théorie, nous devons conclure, comme l'a fait Girard, que la communication

---

<sup>118</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.

entre interlocuteurs est beaucoup moins l'expression d'une intention qu'elle est le résultat de la dynamique qui se produit entre les individus. Elle conclut finalement :

1) Le modèle des théories de l'action ne peut pas être appliqué, tel qu'il est, à l'action humaine : dans sa construction même, on peut déjà soulever d'importantes fautes de logique, de la confusion des niveaux sémantiques qui appellent un important remaniement des concepts, [...] empiriquement, n'est pas confirmé ce qui est annoncé par la théorie. La communication ne s'explique pas en fonction de l'intention, ou de l'intérêt ou de la stratégie et ne s'explique donc pas en fonction de la stricte conscience ou de la stricte rationalité. Il y a, dans les échanges, intention, intérêt et stratégie, mais lorsqu'ils sont présents, leur manifestation ne correspond pas à la définition qu'en donnent les théories de l'action ; ils renvoient à une intention qui se modifie ou qui naît de la dynamique, à un intérêt collectif, à une stratégie mouvante... ils renvoient donc tous à la dynamique plutôt qu'au concept lui-même, dans son sens strict. Et dans cette dynamique, on voit se construire des rapports qui rappellent les dimensions rationnelle et émotive d'acteurs sociaux dont l'histoire personnelle se confond à celle du groupe, tout en gardant sa part d'individualité ; où des symboliques sont partagées tout en dessinant le rapport spécifique de l'individu à son monde ; où des projets naissent, qui se transforment, se précisent, prennent forme dans les interactions. 2) Même quand on tient compte de déterminants externes tels que le thème de l'échange, les enjeux qui s'y rattachent, le nombre d'individus dans le groupe, la taille de ce groupe ou le fait que la rencontre soit ou non accidentelle, on ne voit pas augmenter ou diminuer le nombre de propos réellement intentionnels – c'est-à-dire intentionnels au sens où l'entendent les théories de l'action –, le nombre d'acteurs dont les interventions ne seraient qu'orientés vers la réalisation d'un projet ; et on ne peut certainement pas affirmer que l'action s'explique en fonction d'une intention. 3) Même si l'on ajoute un autre registre de déterminants externes qui, lui, renferme des variables sociodémographiques ou des croyances ou des attitudes sociopolitiques, on ne peut affirmer que la présence de l'intention varie en fonction d'eux ; et encore moins que la communication est réductible à l'intention<sup>119</sup>.

---

<sup>119</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 433.



Ce qu'on peut finalement en tirer est que les théories de l'action n'ont pas la hauteur épistémologique pour saisir l'acte dans toute sa complexité ; leurs hypothèses, non plus, ne résistent pas à une observation, si généreuse soit-elle.

### **1.1.7.2 Les dimensions perdues**

Comme nous l'avons signalé plus haut, plusieurs lacunes théoriques font en sorte que nous devons remettre en question la modélisation de l'action au cœur de laquelle trône un acteur rationnel, et donc, intentionné. Nous avons aussi offert, dans les sections précédentes, une critique des travaux qui tentent de comprendre l'acte sans jamais adopter d'outils pour le faire efficacement. Il importe maintenant de souligner les dimensions auxquelles ne peuvent accéder les théories de l'action.

À un premier niveau, l'être trouve son identité dans le langage. Comme Laflamme l'explique : « Être, pour l'humain, c'est communiquer par le langage. Tout ce qui est humain n'est pas communication par le langage, mais il n'y a pas d'humanité sans communication par le langage<sup>120</sup> ». On peut aussi songer à Quéré quand il affirme : « Il est effectivement nécessaire d'admettre que les faits, les événements et les états de choses dont nous faisons l'expérience sont toujours donnés dans le langage<sup>121</sup> ». La possibilité qu'il y a de produire un dialogue médiatisé rend l'être humain unique et lui accorde cette distinction qui prend en considération sa capacité d'abstraction et qui fait en sorte que l'être puisse – et il le fait continuellement – intervenir sur lui-même. Si on accepte que le langage dépasse une simple symbolique et que l'humanité est

---

<sup>120</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit., p. 38.

<sup>121</sup> Louis Quéré, *Des miroirs équivoques*, op. cit., p. 21.

imbriquée en elle, on doit aussi affirmer que l'être est fondamentalement relationnel. La notion de langage doit donc nécessairement conduire vers une conception relationnelle de la personne. C'est dans la relation qu'elle peut prendre son sens. L'être humain se positionne face aux symboles, mais ces symboles n'arrivent pas avec une vérité inhérente. Certes, ils ont un sens, et l'être humain, en relation avec ce sens, avec son environnement, avec la qualité historique de son existence, les oblige à agir et à intervenir sur lui-même. Les oblige, parce qu'il ne peut s'en soustraire. Mais, la personne peut intervenir sur cette réalité, et donc construire son histoire. Et en le faisant, elle se renouvelle.

Cette conclusion d'une humanité fondée dans le langage et la communication rappelle que l'être humain est donc nécessairement lié à l'autre, qu'il est donc, aussi, nécessairement social. L'être humain n'est plus que déterminé ; il a aussi la capacité d'intervenir sur lui-même, moins comme individu autonome que comme personne déterminée par l'historicité et la socialité. Et si on accepte ce postulat, on doit aussi accepter que la perte de cette dimension dans quelque théorisation la rende impuissante quand viendra le moment d'appréhender l'acte. Cette dimension sociale est une évidence qui n'a pas de place dans les théories de l'action, mais qui constitue un des principes fondamentaux dans une modélisation relationnelle.

À un deuxième niveau, si la personne doit être comprise à l'intérieur d'une modélisation qui inclut une dimension sociale, elle fait appel nécessairement à la notion d'historicité. Cette historicité veut que l'humain soit un projet continuellement en développement, s'identifiant à mesure qu'il avance, qu'il vit. C'est une notion qui fait basculer les propos d'un être fini, linéaire, qui vit dans la logique, en l'absence de la socialité, où sa capacité décisionnelle serait rationalisation extrahumaine, dépourvue de ses qualités. Nous reviendrons sur cette question un

peu plus loin. Mais, on peut se servir de l'interactionnisme symbolique de George Herbert Mead<sup>122</sup> à des fins d'exemple. Mead a fait état de la nature sociale de l'humain. Mead, en outre, est l'un des premiers auteurs à souligner l'aspect nécessairement historique de l'acteur. Il a compris que l'acteur ne pouvait être autre que social et que cette socialité le rendait nécessairement historique. Et si l'humain est nécessairement social et historique, c'est qu'il est nécessairement relationnel. L'humain ne peut se soustraire aux relations à travers lesquelles sa vie se dessine.

## 1.2 Évolution théorique

Même chez les auteurs qui persistent dans la logique des théories de l'action, on note souvent, nous l'avons signalé, des hésitations, explicites ou implicites. Chez les autres, la critique est manifeste : chez Girard, Laflamme, Jalbert, Bouchard et Rousselle : inadéquation empirique et défaut de complexité. Pour ces raisons, il nous semble souhaitable d'oser une modélisation relationnelle.

### 1.2.1 Vers une modélisation relationnelle

Pascal Roggero<sup>123</sup> fait aussi état des qualités de l'analyse relationnelle. En s'inspirant de la systémique et de la complexité morinienne, Roggero explore le rôle des notions de pouvoir et de coopération entre agents dans la compréhension de l'acte<sup>124</sup>. En plus d'avoir construit un bon nombre de simulations pour vérifier ses hypothèses, Roggero<sup>125</sup> y est allé de travaux sur le terrain. Roggero maintient prudemment sa contribution théorique à l'intersection d'une approche

---

<sup>122</sup> George Herbert Mead, *L'esprit, le soi et la société*, Paris, PUF, 1963.

<sup>123</sup> Pascal Roggero, « De la complexité en sociologie. Évolutions théoriques, développements méthodologiques et épreuves empiriques d'un projet sociologique », *Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches en Sociologie*, Toulouse, 2006.

<sup>124</sup> Matthias. Mailliard, Pascal Roggero et Christophe Sibertin-Leblanc, « Un modèle de la rationalité limitée des acteurs sociaux », dans Vincent Chevrier et Marc-Philippe Huguet (dir.), *Systèmes multi-agents : articulation entre l'individuel et le collectif*, Paris, Hermès Lavoisier, 2006, p. 95-98.

<sup>125</sup> Pascal Roggero, « De la complexité en sociologie », *op. cit.*

relationnelle et des théories de l'action. Il y a chez lui des « dynamiques » ou des « relations » de même que des « acteurs » ou des « intentions », bien qu'il critique fréquemment ce second vocabulaire<sup>126</sup>.

Luhmann offre une contribution importante sur la théorie des systèmes<sup>127</sup>, tout en reconnaissant les dangers d'une modélisation qui se voudrait surdéterminante de la personne. Luhmann reconnaît la notion de relation comme nécessaire à sa modélisation. Il cherche à intégrer cette notion dans une modélisation de système d'interrelations. Cependant, à l'intérieur d'une modélisation fondée sur la théorie des systèmes, ces interrelations deviennent brusquement complexes et Luhmann se trouve avec un problème au niveau de la complexité. La relation n'est pas vue comme une catégorie analytique, mais bien comme une catégorie discrète. Ne pouvant se sortir de ce dilemme, Luhmann n'arrive pas à prendre un recul qui lui permettrait d'arriver à une modélisation qui pourrait effectivement s'ouvrir au champ de possibilités d'une telle modélisation.

Comme le dit Bagaoui :

[...] malgré sa tentative d'éliminer le sujet humain de l'analyse, il ne fait que transférer les qualités humaines à son objet d'étude. Le système devient lui-même un sujet agissant et réflexif. Il agit, sélectionne l'information, délimite ses frontières, fait l'autodescription de lui-même, etc. Ensuite, le caractère abstrait de son œuvre, reconnu par tous les commentateurs, n'est en réalité qu'une simple description empirique de nos sociétés. Le niveau d'abstraction se situe plutôt au niveau langagier qu'au niveau scientifique, dans la construction d'un modèle abstrait conformément aux exigences de la science<sup>128</sup>.

---

<sup>126</sup> Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Rogerro, « L'intention est-elle si universelle que ne le prétendent les théories de l'action ? », *op. cit.*

<sup>127</sup> Niklas Luhmann, *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2010.

<sup>128</sup> Rachid Bagaoui, « Un paradigme systémique relationnel est-il possible ? Proposition d'une typologie relationnelle ». *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 3, n° 1, 2007, p.151-175, page 171.

Luhmann accepte la nature sociale de la personne, mais n'assume pas toujours les conséquences de cette affirmation. Il en fait un être qui est tantôt intrinsèquement lié à l'autre et tantôt qui ne l'est pas. La notion de communication est néanmoins un élément fondamental dans sa modélisation. Il affirme, d'une part, que la personne émettant le message ne nécessite pas une réciprocité de la part du récepteur du message. Luhmann affirme : « Mais accepter et refuser une sélection exigée et comprise ne font pas partie de l'événement communicationnel. Ce sont des actes subordonnés<sup>129</sup> ». Cette citation fait état du caractère que Luhmann accorde à la communication. Elle n'est pas simplement une transmission d'informations, elle prend assurément une valeur plus grande dans et par le lien qu'elle crée entre les personnes. Malgré cela, Luhmann se méfie du danger d'une modélisation où la communication occupe un rôle privilégié. Il s'inquiète ouvertement des corollaires de ce que voudrait dire un être essentiellement communicationnel. Donc, il ne se permet pas de l'inscrire dans un contexte essentiellement communicationnel. L'acteur, chez Luhmann, demeure plutôt un être alternant entre le besoin de communiquer et la nécessité de communiquer. On peut reconnaître cette alternance lorsqu'il affirme au sujet de sa modélisation :

Un système de communication de cette sorte ne donne aucunement l'illustration que la communication est autosuffisante. Déjà la structure triadique de la communication empêchera cela. On communique sur *quelque chose*, et l'on communique seulement exceptionnellement sur la communication. Une communication externe est constamment présente comme information ; si la communication l'oubliait, elle se rappellerait d'elle-même. Elle pourrait seulement se reproduire comme expérience et comme action du traitement de l'information. La fermeture des relations de communication récursive n'a pas, par conséquent, la fonction de libérer de l'environnement. Elle est et demeure dépendante des capteurs qui transmettent l'environnement. Ces capteurs sont des

---

<sup>129</sup> Niklas Luhmann, « *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale* », *op. cit.*, p. 196.

êtres humains dans le sens plein de leur interpénétration, comme systèmes psychiques et systèmes corporels.<sup>130</sup>

Luhmann ne parvient jamais à construire des catégories analytiques qui pourraient lui permettre de sortir de son dilemme théorique. Il reconnaît que la notion de la relation est fondamentale dans la modélisation, mais n'arrive pas à se libérer des contraintes qu'il s'impose en n'assumant pas les postulats qui surgissent lorsqu'on conclut que l'être est fondamentalement communicationnel. Il alterne entre une perspective réductionniste de la complexité et le besoin de cette complexité pour expliquer ce qui est observé. Tout en acceptant l'importance de la relation et de la socialité – et par corollaire, la communication – il n'assume jamais la totalité des conséquences de cette affirmation. Il continue à apporter des modifications à une modélisation qui se montre toujours incapable d'arriver à la hauteur théorique qui est requise pour faire le lien entre la théorie et l'observation. Une modélisation où l'intention est comprise à l'extérieur de la relation s'est déjà montrée incapable de faire le lien que Luhmann voudrait établir. La relation est le lieu où émerge cette intention. Elle est fondamentale pour comprendre les observations qui sont faites de la personne et pour les interpréter avec justesse.

Mark Granovetter ouvre son texte intitulé *Sociologie économique* en affirmant que « La théorie sociologique souffre en général d'une faiblesse essentielle : elle n'est pas capable de relier de manière convaincante les interactions microsociales et les phénomènes macrosociaux<sup>131</sup> ». Or, il continue en soutenant que « [...] *des réseaux interpersonnels constituent un moyen très efficace*

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 485.

<sup>131</sup> Mark Granovetter, *Sociologie économique*, Paris, Seuil, 2010, p. 45.

*pour relier les niveaux micro et macro*<sup>132</sup> ». Granovetter insère la notion de relation dans sa modélisation parce qu'il reconnaît que, d'une part, on n'arrive pas à faire le lien efficacement entre la théorie et l'observation et que, d'autre part, la relation est le lien où l'ouverture à la compréhension a lieu. La personne n'est plus asociale. Elle est dans un contexte, reliée à l'autre. En la liant à l'autre, Granovetter ouvre la porte à une modélisation qui pourra dépasser les limites de la modélisation des théories de l'action. L'acte se développera dans un contexte qui est, à partir de cette formulation, nécessairement sociohistorique. Cette affirmation fait en sorte qu'on ne peut plus accepter la notion que l'acte soit déterminé *a priori* ; l'acte est un mouvement en évolution.

Rachid Bagaoui<sup>133</sup> affirme deux choses que nous croyons importantes dans notre analyse. D'abord, il postule qu'une modélisation relationnelle ne peut être réduite à l'acteur. Une modélisation qui a en son centre l'acteur est destinée à l'échec puisque l'acte ne peut être compris en termes de volonté. Bagaoui écrit :

Une sociologie relationnelle, telle que je la conçois, s'inscrit dans la philosophie de la non-conscience. Cela signifie qu'une analyse en termes relationnels ne doit pas réduire le social à une question de volonté personnelle, à de l'arbitraire individuel, à une intention subjective des acteurs, à l'idée d'une conscience claire de l'action ou à l'idée de poursuite de l'intérêt comme fondement de l'action<sup>134</sup>.

C'est vraiment dans la relation que se déclare la connaissance. Ce n'est pas à partir d'une perspective individualiste qu'on peut s'attendre à comprendre la complexité de ce qui est présenté dans les observations. Cette perspective n'est réductionniste ni dans sa théorisation de la personne

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>133</sup> Rachid Bagaoui, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *op. cit.*

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 26.

ni dans sa capacité de rendre compte de ce qui est observé. Elle n'est pas surdéterministe dans la mesure où elle postule que c'est dans le social que se révèle la dynamique des échanges.

Ensuite, il suggère que même ceux qui ont abordé des questions sociologiques à partir d'une modélisation relationnelle n'ont jamais assumé la totalité des implications de leurs postulats.

Bagaoui continu en disant :

Je crois que même le relationnisme, qui insiste pourtant sur l'étude des relations sociales, mutile l'analyse relationnelle lorsqu'il réduit ces relations à des simples subjectivités. Par exemple, la sociologie ne pourra saisir, dans sa complexité, un rapport social, comme celui qui oppose le patronat et le syndicat, si cette contradiction est ramenée, dans l'analyse, à de simples rapports subjectifs entre sujets animés par des motivations, des intentions, etc.<sup>135</sup>.

C'est donc en acceptant la possibilité que l'acte s'inscrive dans un cadre social qu'il devient aussi, et nécessairement, historique. Il devient historique puisqu'il peut maintenant intervenir sur la dynamique qui se produit dans les échanges. Et si l'acte apparaît dans une dynamique qui est nécessairement sociale et historique, c'est que l'acte ne découle pas de la simple raison, donc qu'il élève l'humain au-delà de la raison, vers l'*émoraison*<sup>136</sup>.

Selon Claude Vautier, Mustafa Emirbayer, auteur incontournable de la sociologie relationnelle, est un des trois sociologues prônant l'approche relationnelle, les deux autres étant Simon Laflamme<sup>137</sup> et Pierpaolo Donati<sup>138</sup>. Emirbayer propose surtout deux choses dans son texte

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>136</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : Essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

<sup>137</sup> *Ibid.* ; Simon Laflamme, *La société intégrée. De la circulation des biens, des idées et des personnes*, New York, Bern, 1992 ; Simon Laflamme et Rachid Bagaoui, « Don, raison et émotion », *Revue de l'institut de sociologie*, n°s 1-2, vol. 2005, p.201-222.

<sup>138</sup> Pierpaolo Donati, *Relational Sociology: A New Paradigm for the Social Sciences*, New York, Routledge, 2012.



*Manifesto for a Relational Sociology*<sup>139</sup>. Premièrement, il suggère que la sociologie contemporaine se débat entre deux visions.

*Sociologists today are faced with a fundamental dilemma: whether to conceive of the social world as consisting primarily in substances or in processes, in static “things” or in dynamic, unfolding relations. Large segments of the sociological community continue implicitly or explicitly to prefer the former point of view. Rational-actor and norm-based models, diverse holisms and structuralisms, and statistical “variable” analyses – all of them beholden to the idea that it is entities that come first and relations among them only subsequently – hold sway throughout much of the discipline. But increasingly, researchers are looking for viable analytic alternatives, approaches that reverse these basic assumptions and depict social reality in dynamic, continuous, and processual terms*<sup>140</sup>.

Pour Emirbayer, il est clair que la sociologie est prise dans une épistémologie qui n’a pas la puissance d’appréhender l’acte. La construction de catégories analytiques lui semble comme étant une alternative avec des possibilités de recherche qui dépassent les limites de la sociologie contemporaine. L’incapacité des théories de l’action, tant sur le plan épistémologique que sur le plan pragmatique, de donner accès à une compréhension qui est en concordance avec l’humain observable motive cette volonté de rechercher de nouvelles modélisations qui, elles, auront la possibilité d’appréhender l’acte dans sa dynamique et ne seront pas enfermées dans une phénoménologie incapable d’intégrer la relation dans la modélisation et, comme le dit Laflamme, les théories, alors, ne seront pas obligées : « [...] de s’édifier sur cette subjectivité<sup>141</sup> ». Emirbayer semble en convenir : « Relational theorists reject the notion that one can posit discrete, pre-given

---

<sup>139</sup> Mustafa Emirbayer, « Manifesto for a Relational Sociology », *The American Journal of Sociology*, vol. 3, n° 2, 1997, p. 288-317.

<sup>140</sup> *Ibid.* p. 281.

<sup>141</sup> Simon Laflamme, « Les acteurs sociaux et la modélisation phénoménologique », *op. cit.*, p. 140.

units such as the individual or society as ultimate starting points of sociological analysis (as in the self-actional perspective)<sup>142</sup> ».

Deuxièmement, Emirbayer suggère que l'approche relationnelle peut servir d'outil pour comprendre les grandes thématiques de la sociologie contemporaine. Il affirme : « To begin with, the central concepts in sociological analysis – for example, power, equality, freedom, and agency (to mention several of the most pervasive) – are themselves open to reformulation in terms of relational thinking<sup>143</sup> ». Il suggère non pas seulement que l'approche relationnelle ouvre les chantiers vers la création de catégories analytiques qui contourneraient les obstacles limitant les théories de l'action, mais que c'est là carrément une autre façon de traiter les questions importantes de la sociologie actuelle. Donc il ne se limite pas à une réflexion sur la façon dont l'approche relationnelle pourrait être utile aux théories de l'action, il s'interroge aussi sur la manière dont les ouvertures qu'elle crée sont propices à la recherche empirique.

Pierpaolo Donati suggère : « To fully comprehend the meaning of the relational paradigm it is necessary to delve deeper into the historical problem from which it originates, namely, the progressive distancing over time between the 'human' and the social<sup>144</sup> ». On peut voir que, pour Donati, une sociologie qui transige dans une phénoménologie centrée sur le sujet crée une rupture avec la réalité du vécu qui ne peut être surmontée qu'en faisant deux choses : 1) inscrire l'être dans un contexte social puisqu'il est nécessairement social et 2) déplacer le lieu de la connaissance du sujet sur le sujet vers un lieu de connaissance fondé sur la relation.

---

<sup>142</sup> Mustafe Emirbayer, « Manifesto for a Relational Sociology », *op. cit.*, p. 287.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>144</sup> Pierpaolo Donati, « *Relational Sociology: A New Paradigm for the Social Sciences* », *op.cit.*, p. 22.

Pour Donati, il y a aussi un deuxième problème en sociologie, celui de la séquence. Il perçoit que le problème de la sociologie actuelle se trouve là où la relation suit l'individu et n'assume pas que l'individu est toujours en relation *a priori*. Il dit : « [...] the observer (the social scientist) takes for granted that the concept of relations **qua talis** is not of first importance, but must come “after” the terms that it connects<sup>145</sup> ». L'explication des sources de ce défaut dépasse les besoins de ce texte ; mais il suffit, pour Donati, de dire que l'individu est toujours en relation, et les postulats qui doivent nécessairement en découler ne sont pas pris en ligne de compte dans les recherches qui ont un encadrement théorique fondé sur les théories de l'action. La relation est le lieu de la connaissance puisque l'être humain est nécessairement toujours en relation. Il est déformé en quelque chose qui n'est pas un être en lui-même. Une modélisation qui conçoit l'individu comme étant asocial, donc extirpé de la relation, ne peut comprendre ce qu'est le vécu et appréhender l'action avec justesse.

### **1.3 Les fondements de la modélisation relationnelle**

On verra dans cette section comment les notions de socialité, d'historicité et d'émoraison interagissent et nous nous acheminerons vers une modélisation qui conduira vers une plus grande puissance épistémologique, ce qui nous fournira un meilleur appareillage conceptuel pour appréhender l'acte dans sa complexité.

---

<sup>145</sup> *Ibid.*, p. 25.

### 1.3.1 La dynamique en action

L'empirie montre qu'une conceptualisation de l'acteur comme étant rationnel et intentionné ne peut être réconciliée avec ce qui est observé dans la réalité, dans un trop grand nombre de cas. On remarque, plutôt, un monde dynamique et fluide qui résiste à la possibilité d'une conception de l'être inscrite dans un modèle linéaire et déterministe, même autodéterministe. Les discours observés entre interlocuteurs font état d'une dynamique qui dépasse en complexité ce que peuvent expliquer les théories qui se trouvent à l'extérieur d'une modélisation relationnelle. Les propos observés révèlent une réciprocité dans les échanges, mais qui va bel et bien au-delà de cela. Ils font état d'une communication inscrite dans une histoire qui rend possible cet échange. C'est une historicité qui permet aux agents communicants d'intervenir sur eux-mêmes et qui ouvre sur la vérité de la dynamique de l'échange. Le langage lui-même fait état d'une socialité inhérente. Le langage véhicule un message tant dans sa capacité symbolique que par son existence même qui est en soi un monument de la socialité. Donc les discours dépassent les valeurs que nous pouvons leur accorder en tant que contribution empirique, ils foncent carrément dans le domaine de la nature de l'acte, qui est sociale et nécessairement relationnelle.

On doit aussi conclure que la raison et l'émotion, chez l'humain, ne sont pas deux composantes séparées. Elles sont entremêlées. L'humain peut bien utiliser la raison pour décider. Mais cette raison n'absorbe pas l'intégralité de ce qu'est l'humain. Elle ne transcende pas le contexte dans lequel la décision est prise. Elle émerge dans la relation et ne peut être comprise que dans ce cadre. Sa raison n'est pas, dans le fond, raison puisque, comme Laflamme le dit : « Dans cette sociologie

relationnelle, il est réaffirmé que la rationalité pure n'est pas de l'ordre du vécu humain »<sup>146</sup>. Elle est *émoraison*<sup>147</sup>. La psyché humaine est minimalement au confluent de la raison et de l'émotivité. Vouloir manger son met préféré ne peut pas renvoyer à la seule raison. Même muni d'un exemple si anodin, on peut remarquer comment la raison nous fait défaut. Un met préféré doit inclure des ingrédients qui plaisent par le goût, la texture, l'odeur. Comment expliquer tout cela par la raison seulement ? Comment même l'expliquer par la seule émotion ? Fabienne Martin-Juchat en dit autant dans son texte intitulé *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*<sup>148</sup>. Elle soutient que les relations interpersonnelles ne peuvent se comprendre sans qu'on prenne en compte l'émotion et que les recherches antérieures ne le font pas. Elle écrit :

Il apparaît que la plupart des recherches traditionnelles sur l'affectivité, ses dimensions communicatives et interactive, sont négligées, et ceci pour deux raisons : l'orientation avant tout grammaticale des approches linguistiques, et la conception essentialiste de l'émotion qui est généralement à leur base, celle-ci étant perçue comme une expérience avant tout intrapsychique et individuelle<sup>149</sup>.

Il y a reconnaissance ici du fait qu'il y a des dimensions de l'agir qui ne peuvent se comprendre par simple évocation de la raison, que l'esprit humain n'est pas vide d'émotion et que l'humanité suppose des interactions avec autrui.

### 1.3.2 Ses composantes

La modélisation relationnelle de l'acte est, comme on l'a vu, basée sur trois concepts fondamentaux ; la socialité, l'historicité et l'émoraison. Dans cette section, nous décrirons ces

---

<sup>146</sup> Simon Laflamme, *Acteur et phénomélogie*, op.cit. p.147.

<sup>147</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, op. cit.

<sup>148</sup> Fabienne Martin-Juchat, *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, De Boeck, 2008.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 43.

concepts puis nous mettrons en évidence leur valeur aux fins d'une modélisation destinée à rendre compte de l'action humaine.

### 1.3.2.1 La socialité

Débutons en affirmant que l'humain est un être essentiellement social. Nous avons déjà montré comment la communication lie les personnes entre elles et les rend nécessairement sociales. Si on accepte ce postulat, il devient nécessaire de l'intégrer dans la modélisation. Pour bien saisir son rôle, rapportons les dires de Girard :

Le concept de socialité construit, lui aussi, l'objet selon deux dimensions : nous y voyons le social comme déterminant et déterminé. L'analyse permet de découvrir comment l'information échangée renvoie logiquement à des formes micrologiques de même qu'à des formes macrologiques de socialité et, ce faisant, présente le social comme déterminant ; elle dévoile, simultanément, comment l'information agit sur la relation en cours et permet d'accéder au social comme déterminé<sup>150</sup>.

Le concept de la socialité veut donc que le contexte dans lequel se trouve la personne soit essentiel dans la compréhension de l'acte puisque l'analyse de l'acte doit nécessairement prendre en considération le lieu de l'acte. Et si le lien qui existe entre les interlocuteurs est accepté et reconnu comme tel, les notions d'intérêt et d'intention qui voudraient que l'être soit un être en lui-même ne priment plus. C'est la relation entre les interlocuteurs qui devient le lieu de la connaissance, de la compréhension et de la découverte. L'acteur ne se trouve plus au centre de la

---

<sup>150</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 78.

modélisation et on peut maintenant inscrire l'acte dans son contexte. L'acte apparaît sur une toile de socialité, concept qui, au demeurant, fait appel à un autre, celui d'historicité.

### 1.3.2.2 L'historicité

La notion d'historicité voudrait entendre que la dynamique des échanges entre interlocuteurs est mieux comprise comme découlant de cette dynamique. Elle récuse la possibilité d'un échange fondé essentiellement sur l'intention et l'intérêt et intègre le contexte dans la modélisation. Laflamme décrit le concept d'historicité comme suit :

Il n'y a pas de point zéro de l'être humain parce qu'il n'y a d'humain que communiquant et que la communication humaine suppose une historicité. La communication humaine est toujours historicisée parce que le langage suppose la dialectique des agents communicants et de leur code, agents et code qui figurent à tout moment comme résultats, dialectique qui est essentiellement procès historique. L'être humain est par essence communicant parce que l'organisation sociale chez l'humain implique, entre autres, la coordination, la concertation, de même que la capacité d'intervention sur soi et sur le monde, activités qui ne sont possibles que si des informations peuvent circuler, que si le médium grâce auquel ces informations circulent permet aussi de les produire<sup>151</sup>.

C'est, donc, une notion fondamentale de la modélisation relationnelle de l'acte. Si les échanges entre interlocuteurs ne sont pas le résultat d'une intention préalable à l'échange, c'est qu'elles sont inscrites dans un contexte sociohistorique. Girard écrit :

L'importance d'une notion comme celle d'historicité – et comme celles de socialité et d'émoraison, d'ailleurs – relève non seulement de ce qu'elle affirme, mais aussi, et peut-être même surtout, de ce que sa présence rend improbable. Reconnaître que l'humain est historique, c'est aussi reconnaître que la psyché est le lieu du vécu, des expériences, des sensations, des réflexions ; c'est

---

<sup>151</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit., p. 81.

constater, du coup, le lien intime qu'entretiennent l'historicité et socialité, le vécu, les expériences, les sensations, les réflexions ne pouvant se livrer que dans un espace social, que dans les relations, que dans les rapports, qu'entretient l'humain avec son monde, avec son environnement, avec les autres ; c'est nécessairement admettre que ces rapports sont faits d'émotion, d'affect et de raison, d'objectivité<sup>152</sup>.

La présence même de l'historicité dans les échanges entre interlocuteurs fait la démonstration de l'impuissance d'une intention comme facteur ultime de l'explication de l'échange. La notion d'historicité a été soumise à l'observation. Ce que Girard a trouvé est que là où on retrouve la trace d'une intention, il y a aussi une dynamique de l'échange inscrite nécessairement dans un contexte sociohistorique. Girard décrit ses résultats de la façon suivante :

Dans tous les cas étudiés, il est possible de reconstruire le moment informatif pour montrer comment il procède d'un moment antérieur ; pour montrer comment, donc, la communication, comme l'être qui la porte et qui est porté par elle, est historique ; pour montrer comment les relations sont toujours des résultats de la socialité, de l'historicité, mais aussi des processus en cours, de la socialité en devenir, de l'historicité en construction<sup>153</sup>.

Donc, encore, la notion d'historicité s'est montrée observable et mesurable. Elle a été retrouvée dans les échanges entre interlocuteurs et s'est montrée, non seulement comme fondamentale dans la modélisation, mais essentielle à la compréhension de la dynamique entre interlocuteurs. En plus, sa présence montre que la notion d'intention comme élément déterminant de l'acte perd de sa crédibilité. Elle élimine cette possibilité, mais en ouvre d'autres : celle notamment de comprendre le vécu dans un plus grand respect de son intégrité.

---

<sup>152</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 418.

<sup>153</sup> *Ibid.*, page 423.



### 1.3.2.3 L'émoraison

L'emploi du concept d'émoraison suppose qu'on n'accepte pas l'inclination à la surrationalisation de l'humain et que l'émotion n'est pas une simple exception de l'être chez l'humain. Comme Laflamme le dit : « On ne peut parler de l'émotion en l'assimilant à la raison. Discuter du rapport entre l'émotion et la raison, ce n'est pas parler de toute la conscience<sup>154</sup> ». Nous ne pouvons plus nous doter de notre raison pour ignorer l'émotion comme nous ne pouvons pas nous laisser guider par nos émotions pour pouvoir prendre une décision guidée exclusivement par le cœur. Cette dichotomie ne peut être qu'une construction théorique qui manque de perspective épistémologique. L'humain ne peut se soustraire à l'émotion pas plus qu'il ne peut se soustraire à la raison. Et ni la raison ni l'émotion ne peuvent exister indépendamment l'une de l'autre dans l'acteur social en tant que tel. Leur relation se caractérise plus par leur existence l'une par rapport à l'autre que par l'influence de l'une sur l'autre, dans un complexe inséparable<sup>155</sup>. Ce ne sont pas deux courants qui convergent à un moment donné ou qui existent comme deux adversaires qui se tiraillent pour établir une domination ; c'est une seule réalité de notre existence. On ne peut les dissocier que sur un mode scientifique ; mais le faire, c'est modéliser artificiellement.

L'émotion ne peut donc être comprise en termes de dimension infrarationnelle ou suprarationnelle puisqu'elle n'est pas comprise en dehors de la raison. L'émoraison joint fondamentalement l'émotion et la raison pour en faire un seul concept. L'être humain est à la fois

---

<sup>154</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, op. cit., p. 25.

<sup>155</sup> *Ibid.*

émotion et raison. Il l'est essentiellement et ne peut contourner cette réalité. Laflamme décrit ainsi l'émoraison :

L'émotion pure est aussi inhumaine que la raison pure. Si l'émotion et la raison sont aussi intrinsèquement humaines – ce qu'ont douloureusement compris la plupart des doctrines morales –, ce n'est pas en tant qu'elles constituent les pôles antinomiques de l'existence sur le plan du vécu, elles représentent les deux dénominations d'une même réalité. La vie humaine est *émoraison*<sup>156</sup>.

Donc, comment définir le terme *émoraison* ? Comme on l'a déjà vu, *l'émoraison* ouvre la psyché au-delà des limites de la raison. Elle ouvre la porte à la dimension émotive de l'humain. Laflamme, lui, dit :

Dans ces rapports s'entrecroisent, s'entremêlent de l'émouvant<sup>157</sup> et de l'objectivé<sup>158</sup>, l'émouvant pouvant même s'objectiver (ce qui fait effectivement de lui la psychologie) et l'objectivité pouvant même émouvoir (ce qui est le cas pour le sage ou pour le scientifique qui jouit de ces raisonnements). La logique peut être extraite des contenus qu'elle ordonne et prendre par là un sens ; c'est ainsi que le logicien se penchera sur les règles de la formalisation. Mais cette pratique para-*praxique* n'est concevable qu'à partir d'un lieu constitué à la fois d'émotion et de raison, d'un lieu *émorationnel*, que pour un être historiquement constitué auquel s'offre la possibilité d'une telle abstraction<sup>159</sup>.

---

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>157</sup> Ce qui a fait dire à Darwin puis à Mead que le point de départ du communicable se trouvait dans l'émotion.

<sup>158</sup> « Objectiver » s'entend ici dans le sens de *désobjectiver*. La personnalisation des biens et « [du] monde [de] la nature, [des] animaux, [des] arbres », comme on la trouve dans les sociétés archaïques fondées sur le don, selon Jacques T. Godbout et Alain Caillé (*op. cit.*, p. 207), est, en ce sens, elle aussi objectivation : la personne peut en parler comme de quelque chose qui n'est pas réductible à soi ; elle n'est pas condamnée à ses seules sensations. « Objectiver » ne signifie pas réifier, enfermer dans l'état d'objet comme s'il y avait eu auparavant un discours sans objet. Le marché « objective » assurément « le monde, la nature, les animaux, les arbres, et réduit donc d'autant la circulation du don à ce qui reste, à ceux qui conservent le statut de sujet » (*ibid.*, p. 207), c'est-à-dire qu'il chosifie, mais, dans la société prémoderne, aussi bien que dans la société marchande, les humains parviennent à se donner les objets qui animent leur discours, c'est-à-dire qu'ils objectivent.

<sup>159</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion*, *op. cit.*, p. 42.

Girard<sup>160</sup> a opérationnalisé ce concept et a montré surtout deux choses : qu'il y a trace de l'émotion dans les discours entre interlocuteurs, ce qui va à l'encontre des postulats des théories de l'action et, deuxièmement, que l'échange ne résulte pas d'une intention antérieure, mais qu'il émerge de la dynamique entre interlocuteurs. Girard dit :

Il est donc juste de dire que la circulation de l'information, dans les groupes, a très peu à voir avec l'intérêt personnel et que les éléments par lesquels il est possible de rendre compte de ce que l'on observe semblent plutôt relever de la dynamique en cours, dans laquelle se confondent historicité, socialité et émoraïson<sup>161</sup>.

L'émoraïson a été retrouvée dans les échanges entre interlocuteurs et elle s'est avérée observable et mesurable. On peut souvent trouver sa trace dans les tours de parole entre interlocuteurs, ce qui témoigne d'un contenu qui est à la fois rationnel et émotionnel. Et si les tours de parole témoignent de la présence de l'émoraïson, c'est que cette dernière se révèle dans un contexte relationnel. Donc, il est clair pour nous que l'échange entre interlocuteurs ne relève pas strictement de l'intention ou de l'intérêt comme le prétendent les théories de l'action, mais qu'il relève d'une dynamique entre interlocuteurs.

### **1.3.3 Une modélisation relationnelle de la personne**

Donc, si l'humanité se trouve fondamentalement dans le langage, que le langage est nécessairement social, ce qui rend l'humain nécessairement social, et que la dimension historique du langage rend nécessaire l'humain historique, l'humain ne peut être conçu à l'extérieur de ces

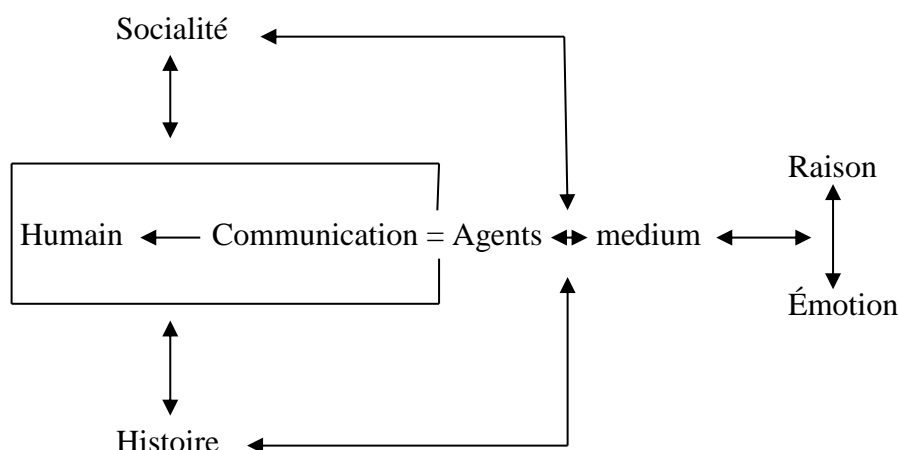
---

<sup>160</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraïson*, op. cit.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 415.

dimensions. Il est toujours en relation et ne peut se soustraire à cette relation. Son humanité ne peut exister qu'en rapport avec l'autre, par le langage. Voilà le contexte dans lequel l'humanité prend sa forme. Voici une modélisation proposée par Laflamme (voir la figure 3) :

Figure 3<sup>162</sup>



Ici, on peut reconnaître que l'humain est fondamentalement communicationnel, ce qui le rend aussi fondamentalement relationnel. Donc, il est impossible, dans une telle modélisation, de soustraire l'humain à la relation et de le rendre acommunicationnel. C'est tant une valeur du modèle qu'une réalité de l'humanité. C'est ce fondement de la prise de conscience de l'acte qui nous permet d'ouvrir les portes à une modélisation qui peut se permettre d'accepter la complexité du vécu humain. Elle ouvre la porte à la notion d'émoraison ; une personne qui vit l'émotion et la raison non pas comme un conflit psychique continu, mais comme une réalité du vécu aux composantes mariées pour en faire une seule notion, liées tellement parfaitement qu'on obtient un produit entier, qui ne peut être dissocié. Comme une molécule d'eau composée de deux atomes

<sup>162</sup> Simon Laflamme, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*, op. cit.

d'hydrogène et d'un atome d'oxygène qui crée une substance qui donne la vie, l'émoraison forme la compréhension de la personne. Ce n'est pas un vécu alternant entre des moments ou des actes tantôt émotionnels et tantôt rationnels, mais un vécu où l'émotion et la raison peuvent s'identifier sous une idée, celle d'émoraison. Donc, la modélisation nous donne un outil pour comprendre la dynamique de l'acte et, par corollaire, la personne. Et perdre cette dynamique, c'est théoriquement payer un coût onéreux.

Nous terminons ici en affirmant que la preuve que l'intention n'est pas l'essence de la détermination dans les échanges entre personnes est faite<sup>163</sup>. On ne peut plus ignorer les données empiriques accumulées qui montrent que l'intention elle-même n'est pas tant une volonté *a priori* qu'un phénomène qui émerge de la dynamique qui se produit entre acteurs. Nous pouvons aussi affirmer que la modélisation relationnelle de la personne qui a été soumise à l'observation s'est montrée mesurable et s'est montrée efficace comme outil pour saisir l'acte comme tel.

### 1.3.4 Pistes à suivre

Jusqu'à présent, on a fait l'analyse empirique des propos échangés en laboratoire entre personnes munies de but<sup>164</sup> et entre personnes discutant d'une question spécifique, mais sans but<sup>165</sup>. On a aussi examiné le rôle de l'intention dans les parcours de vie à travers les yeux de ceux qui les ont vécus à l'aide d'entrevues<sup>166</sup>. Encore, à l'aide d'entrevues, on a examiné le rôle de la

---

<sup>163</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, *op. cit.*

<sup>164</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.*

<sup>165</sup> Mélanie Girard, *Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle*, *op. cit.*

<sup>166</sup> Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *op. cit.*

communication entre membres d'un couple<sup>167</sup>. À l'extérieur du laboratoire, on a fait des analyses empiriques pour voir où s'insère l'intention dans les propos échangés à l'intérieur de comités de diverses tailles et origines culturelles.

Donc que peut-on tirer de ces travaux ?

Au sujet de l'intention, Girard affirme :

La question ne consiste plus à savoir si tout propos est intentionnel, mais à déterminer si certains types d'échange sont plus intentionnels que d'autres, tout en sachant que l'intention telle qu'elle est définie par les théories de l'action ne s'est pas, jusqu'ici révélée déterminante des échanges<sup>168</sup>.

On peut déjà reconnaître une contribution importante de la modélisation relationnelle de la personne et il nous apparaît évident qu'une des choses qu'il reste à faire est d'explorer s'il y a des échanges qui se montrent plus intentionnés que d'autres dans les propos échangés entre interlocuteurs à l'extérieur du laboratoire et qui sont saisis dans un milieu naturel. Nous pourrions aussi explorer si, en milieu naturel, le contexte culturel dans lequel s'inscrivent les échanges est déterminant de l'intention chez les interlocuteurs. Voilà où nous envisageons de pouvoir faire une contribution empirique. La saisie de données non formelles, en milieu naturel, pour comprendre l'action, et surtout le rôle de l'intention dans cette action, n'a pas, à notre connaissance, été entreprise. Même si nous ne nous attendons pas à des surprises compte tenu des résultats dont on dispose déjà, des données doivent être cueillies pour vérifier la pertinence des travaux antérieurs et, peut-être, consolider la théorie.

---

<sup>167</sup> Jeannine Rousselle, *La communication chez les couples : une approche relationnelle*, op. cit.

<sup>168</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraïson*, op. cit., p. 445.

## 2.0 Hypothèses

Avant de passer aux hypothèses, il vaut que nous nous attardions sur une question en particulier : comment comprenons-nous la notion d'intention ? Pour nous, la notion renvoie à la représentation d'une chose à faire ou à dire. Elle est un projet. Elle est une variable catégorielle, soit qu'elle s'observe, soit qu'elle ne s'observe pas. Nous ne faisons pas de place à une intention inconsciente. Une intention est consciente ou elle n'est pas. Cela est une tautologie qui soulèverait des questions importantes à l'égard de la définition du concept d'intention dans les sciences humaines. S'il y a eu intention et qu'il y a quelque manifestation de cette intention, il est possible de remonter jusqu'à elle, comme il est possible de découvrir si une intention se réalise ou non si elle est détectable. La variable est catégorielle, ce qui fait que nous ne pouvons non plus nous soumettre à l'idée qu'il y a des degrés d'intention, cela signifierait qu'il pourrait y avoir des intentions inconscientes, et donc des intentions qui n'en sont pas. Une intention qui ne prime pas ne serait pas compatible avec les textes écrits sur ce thème.

Nous avons vu, entre autres, que les théories actionnalistes se sont avérées inefficaces comme outil pour appréhender les interactions dans un contexte protocolaire canadien ou européen. Si nous nous permettons de soupçonner que des résultats différents auraient été obtenus si la collecte de données incluait des interactions non protocolaires avec un éventail culturel plus large, il nous importe de manipuler ces variables pour nous permettre d'en faire la vérification. En plus, si les théories actionnalistes se montrent inefficaces, il nous importe aussi de vérifier si la modélisation relationnelle nous fournit un bon outil pour rendre compte de ce que nous observons.

Donc nous devons maintenant nous attarder à faire deux choses. D'abord, nous devons tenter de savoir si, d'une part, l'approche actionnaliste est suffisamment rigoureuse pour comprendre les

interactions dans divers contextes culturels et, d'autre part, si les postulats des théories actionnalistes, plus spécifiquement les notions de stratégie, d'intérêt et d'intention rendent compte des observations tirées d'échanges non protocolaires. Pour satisfaire à ces buts, nous empruntons à Girard ses outils pour analyser les données que nous recueillerons. En ce qui concerne les théories de l'action, elle explique :

La conscience et la rationalité [...] ne s'observent pas directement, mais bien par dérivé et cette dérivation passe notamment par l'intention, l'intérêt et la stratégie. C'est donc à partir de ces trois concepts que se formulent nos hypothèses relativement aux théories de l'action. Pour chacun, nous nous sommes dotés d'indicateurs pour l'observation. Dans le cas de l'intention, nos indicateurs sont l'existence d'un projet antérieur, l'annonce d'une action ultérieure, la trace d'un projet individuel et la possibilité de reconstruire un projet en délimitant une trame discursive. Pour l'intérêt, notre indicateur consiste en l'évocation d'un motif. Pour la stratégie, il s'agit de pouvoir repérer un plan témoignant de l'articulation entre une fin et des moyens<sup>169</sup>.

Si nous adoptons une perspective actionnaliste, nous pouvons tirer cinq hypothèses pertinentes pour notre recherche qui pourront être vérifiées à l'aide du travail d'opérationnalisation effectué par Girard. Premièrement, si la perspective actionnaliste réussit à faire ce qu'elle prétend faire, nous pouvons nous attendre à ce que les interactions soient surtout le résultat d'une intention préalable aux échanges dans toutes les conditions. Si c'est le cas, nous pourrions repérer ces intentions à l'aide des indicateurs identifiés ci-dessus. Nous pourrions aussi conclure que la raison est forcément déterminante de l'interaction. Sinon, nous devons remettre en question la notion d'un acteur asocial comme outil pour comprendre l'interaction.

---

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 89.



Deuxièmement, si l'acteur est guidé par la raison, nous pourrons aussi être en mesure d'observer les indicateurs de l'intérêt et de la stratégie qui témoigneront de cette raison. Sinon, nous devons accepter que l'humain est fondamentalement social, historique et émotionnel.

Troisièmement, si la culture fait varier l'intention dans les échanges, nous pourrons nous attendre à ce que nous puissions en trouver la trace. Si ce n'est pas le cas, la provenance culturelle de l'interlocuteur ne sera pas déterminante des échanges. Donc nous ne pourrons pas suggérer que l'interaction est réductible à la psyché d'une personne et que les notions de socialité, d'historicité et d'émotionnalité sont de meilleurs outils pour appréhender la dynamique émergente.

Quatrièmement, si la nature normative d'un échange protocolaire fait en sorte que l'intention ne peut être exprimée par l'interlocuteur puisqu'elle n'est pas assumée par lui, nous devons observer que, dans un contexte libre ou non protocolaire, l'intention émerge comme déterminant des échanges. Sinon, nous devons conclure encore que l'intention n'est pas déterminante des échanges et que la modélisation des théories de l'action n'arrive pas à appréhender la dynamique qui se produit, quelle que soit la nature protocolaire dans laquelle on observe l'interaction.

Cinquièmement, si la combinaison de la nature non protocolaire et de la culture est déterminante des échanges, nous pourrons repérer la trace de l'intention dans les échanges. Si ce n'est pas le cas, l'intention et, par corollaire, la raison ne se montreront pas déterminantes des interactions. Elles feront plutôt place à une dynamique émergente des interactions.

La deuxième chose que nous devons faire est l'analyse des interactions à travers les lunettes d'une modélisation relationnelle. À ces fins, Girard nous offre des indicateurs pour mesurer les

trois notions fondamentales à la modélisation. Pour ce qui est de l'historicité, elle dit : « [...] l'historicité est repérable, dans sa dimension non spécifique, en tant que l'information se révèle être un résultat historique. Elle se révèle dans sa dimension spécifique dans la mesure où l'échange renvoie à un processus historique<sup>170</sup> ». Pour ce qui est de la notion de socialité, elle écrit : « La socialité est perceptible, dans sa forme déterminante, en tant qu'elle renvoie à des formes micrologiques et macrologiques ; dans sa forme déterminée, on la repère dans le fait que l'information agisse sur la relation en cours<sup>171</sup> ». Pour la mesure d'émoraison, nous empruntons deux échelles de Girard. Elle décrit la première échelle comme ayant :

[...] six niveaux : le premier renvoie à des propos qui constituent une interjection ou à un geste ; le second, à une affirmation avec syntaxe ; le troisième, à l'expression d'une croyance ou d'une émotion avec explication ; le quatrième, à la présentation d'un argument avec paradoxe ; le cinquième, à un argument avec l'indication d'une émotion soit dans la parole ou dans le geste ; le sixième, à une argumentation pure, à une démonstration, bref, à des propos purement logiques ou rationnels<sup>172</sup>.

Et finalement, elle décrit la deuxième échelle de l'émoraison :

La seconde échelle se rapporte plutôt à l'état psychique de l'énonciateur et elle comporte les sept niveaux suivants : émotion incontenable ; émotion très apparente ; émotion apparente ; émotion implicite ; émotion contenue dans un propos rationnel ou propos moral ; aucune émotion apparente, perceptible ; indéfinissable<sup>173</sup>.

---

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 90.

Si les théories actionnalistes ne se montrent pas efficaces dans leur capacité à appréhender ce qu'on observe, nous allons recourir à la modélisation relationnelle pour tenter de rendre compte de ce que nous observons. Nous pouvons dégager huit hypothèses.

1. Si ce que nous observons n'est pas strictement déterminé par la rationalité de l'acteur, nous devons être en mesure d'observer les indicateurs de socialité ;
2. Si ce que nous observons n'est pas strictement déterminé par la rationalité de l'acteur, nous devons être en mesure d'observer les indicateurs d'historicité ;
3. Si ce que nous observons n'est pas strictement déterminé par la rationalité de l'acteur, nous devons être en mesure d'observer les indicateurs d'émoraison ;
4. Si nous pouvons repérer les indicateurs de socialité de forme macro immanente de l'échange, c'est que les échanges relèvent surtout de la dynamique entre les interlocuteurs, et cela signifie que les propos ne peuvent être ramenés à une seule intention *a priori* ;
5. Si nous pouvons repérer les indicateurs d'historicité de forme macro immanente de l'échange, c'est que les échanges relèvent surtout de la dynamique entre interlocuteurs, et cela signifie que les propos ne peuvent être ramenés à une seule intention *a priori* ;
6. Si nous pouvons repérer les indicateurs d'émoraison spécifique en cours dans les échanges, cela signifie que les propos ne peuvent être ramenés à une seule intention *a priori* ;
7. Si nous pouvons faire état de la socialité spécifique de forme micro immanente de l'échange, c'est que les échanges relèvent surtout de la dynamique entre les interlocuteurs, et cela signifie que les propos ne peuvent être ramenés à une seule intention *a priori* ;

8. Si nous pouvons repérer les indicateurs d'historicité spécifique de forme micro immanente de l'échange, c'est que les échanges relèvent surtout de la dynamique entre interlocuteurs, et cela signifie que les propos ne peuvent être ramenés à une seule intention *a priori* ;

À partir de ces 13 hypothèses, nous croyons pouvoir montrer que ce qui émerge entre interlocuteurs n'est pas déterminé *a priori*, mais bien le résultat d'une dynamique fluide. La rationalité de l'humain ne peut primer sur le fait qu'il est fondamentalement relationnel. Si tel est le cas, nous ne serons pas surpris de trouver qu'une modélisation relationnelle permet de mieux appréhender ce que nous observerons.

## **Chapitre II**

### **Pour une vérification empirique en milieu naturel**

#### **3.0 Méthode**

##### **3.1 Collecte de données**

Nous avons vérifié nos hypothèses à l'aide de saisie audiovisuelle d'échanges entre les membres d'une famille. Nous voyons l'entité familiale comme étant un lieu intime et un milieu naturel par excellence. Dans cet environnement, nous nous attendons à pouvoir observer des échanges non protocolaires. Nous admettons l'impossibilité de faire la vérification de nos hypothèses à partir d'une collecte de données tirée d'individus qui sont à l'extérieur de toutes structures sociales. On ne peut pas tirer des observations d'un individu « asocial » – et même si cela était possible, nous postulons qu'une telle analyse serait vide de sens. Il nous semble important de faire cette remarque pour clairement souligner dès du début que les participants de cette recherche pourront toujours être répartis par catégorie (parents, mineurs, étudiants, mère, père, etc.) et que, par conséquent, nous encourons un risque semblable à celui de Girard, c'est-à-dire le risque qu'on veuille attribuer le manque de propos qui peuvent être expliqués par l'intention ou l'intérêt des interlocuteurs (si les données appuient les découvertes des recherches antérieures) par le fait qu'on identifie pas le groupe auquel ils appartiennent. Dans ce cas-ci, il s'agit de la famille. C'est une critique qui nous semble étrange étant donné que les théories de l'action veulent que les interlocuteurs disent seulement ce qu'ils veulent dire. Néanmoins, le foyer familial nous apparaît comme le lieu où les membres de la famille peuvent se permettre de faire à leur aise. Il nous apparaît difficile de concevoir un autre lieu ou environnement qui permettrait à l'individu de faire

plus aisément comme cela lui convient. Pour éviter d'aller trop loin sans données, nous reprendrons cette notion suite à l'analyse de nos données.

La collecte de données a eu lieu entre novembre 2013 et avril 2014. Une caméra vidéo a été placée dans une pièce commune d'un foyer familial de cinq familles canadiennes. Nous avons, avec l'aide de la famille, identifié quelle pièce dans la maison était plus fréquemment utilisée par tous les membres de la famille pour installer notre caméra. Une fois que la pièce était choisie, nous avons installé la caméra dans un endroit où nous pouvions capter la majorité de la pièce et où elle n'était pas dérangeante. La caméra passa une semaine dans le foyer. La caméra pouvait être activée entre 16 h à 23 h du lundi au vendredi et de 9 h à 23 h les samedis et dimanches, mais seulement activée dès lors qu'il y avait de l'activité dans la salle. Les saisies ont eu cours seulement durant les semaines d'activité scolaire de 5 jours, durant, donc, des périodes où il n'y avait pas de vacances de prévues.

### **3.2 Échantillon**

En tout, cinq familles canadiennes ont participé à notre projet de recherche. Ces familles étaient composées d'un couple de parents et d'au moins deux enfants d'âge scolaire – trois familles avaient deux enfants d'âge scolaire alors que deux familles en avaient trois. Deux des familles étaient francophones, deux familles étaient anglophones et une autre était bilingue. Les enregistrements se sont produits du dimanche au dimanche. Toutes les familles habitent le nord de l'Ontario et sont canadiennes de souche. L'échantillon est non probabiliste et a été construit selon la méthode boule-de-neige.

Nous reconnaissons que cette approche n'en est qu'une parmi plusieurs autres possibles. Cependant, la situation choisie nous apparaît comme étant une méthode efficace, prudente et pragmatique pour vérifier nos hypothèses. Il reste que plusieurs situations auraient pu être choisies. Nous aurions pu choisir d'enregistrer des échanges entre amis, copains de classe ou seulement entre les partenaires d'un couple. Nous aurions pu choisir des lieux différents, comme un endroit public ou un autre endroit privé comme une salle de classe. Aussi, nous aurions pu inclure des familles de différentes origines, par exemple sud-africaines, australiennes ou sud-américaines. Ce sont tous des exemples de situations dont nous aurions pu profiter en milieu naturel pour vérifier les hypothèses. Malgré toutes ces possibilités pour la collecte de données, nous avons opté pour des foyers familiaux puisque nous sommes assurés, au moins pendant la majorité du temps, d'enregistrer des échanges entre personnes qui se connaissent et nous sommes aussi assurés d'une certaine continuité entre les échanges, continuité qui ferait probablement défaut dans des endroits publics.

En tout 15 411 tours de parole ont été retenus pour l'analyse, la moyenne de propos par famille est de 3 082,2. L'écart-type de 1 325,65 est grand et il correspond à une étendue de 2 971. Comme on peut le remarquer au tableau 1, on peut expliquer en grande partie la taille de l'écart-type par une valeur extrême, soit une famille qui n'a produit que 1 258 tours de paroles, et par le fait que nous possédons un petit échantillon.

**Tableau 1**

<b>Famille</b>	<b>Anglophone</b>	<b>Francophone</b>	<b>Bilingue</b>
1	4 022		
2		1 258	
3		4 229	
4	2 094		
5			3 808

Toutes les transcriptions ont été faites de telle sorte que l'information retenue ne pourrait pas servir pour identifier les familles (ex. : ont été éliminés les noms, numéros de téléphone, adresses, noms d'écoles, noms d'animaux de compagnie, etc.). Les endroits où nous avons dû modifier le contenu de la transcription pour assurer l'anonymat ont été notés. Dans trois cas, nous avons dû supprimer des enregistrements parce qu'ont été captés des individus qui ne faisaient pas partie de la famille et, donc, qui n'ont pu offrir leur consentement à l'enregistrement. Les conversations au téléphone n'ont pas été transcrites non plus.

L'analyse porte sur 525 tours de paroles. Nous avons choisi cinq tours de parole de façon aléatoire pour chaque famille. Ensuite, nous avons retenu les dix tours de paroles qui précédaient celui qui avait été choisi au hasard et les dix qui les suivaient pour un total de 21 tours de parole en séquence. Donc, cette approche nous a permis d'obtenir 105 tours de parole dans chaque famille. Un tour de parole s'identifie comme un énoncé ininterrompu de la part d'un interlocuteur. Les termes tours de parole et propos sont interchangeables dans ce texte. Nous utiliserons des exemples tout au long de l'analyse de résultats pour faciliter la compréhension. Parfois, les



exemples que nous utiliserons seront composés des tours de parole que nous avons retenus pour notre analyse alors qu'à d'autres moments, ce ne sera pas le cas.

Dans notre analyse, tous les membres de familles ont été pris en considération. Dans le tableau 2, on trouve le partage des tours de parole retenu dans cette analyse.

**Tableau 2**

<b>Membre de la famille</b>	<b>Nombre d'individus</b>	<b>Pourcentage d'individus</b>	<b>Nombre de tours de parole</b>	<b>Pourcentage de tours de parole</b>
Mère	5	22,7	221	42,1
Père	5	22,7	117	22,3
Ainé	5	22,7	78	14,9
Milieu	2	9,1	78	14,9
Cadet	5	22,7	31	5,9
Total	22	99,9	525	100,0

Dans le tableau 3, on trouve le nombre de tours de parole réparti par sexe.

**Tableau 3**

<b>Sexe</b>	<b>Nombre d'individus</b>	<b>Pourcentage d'individus</b>	<b>Tours de parole</b>	<b>Pourcentage de tours de parole</b>
Femme	13	59,1	358	68,2
Homme	9	40,9	167	31,8
Total	22	100	525	100,0

Étant donné cette distribution, nous constatons que nous avons une bonne représentativité de tous les membres de la famille, de chaque sexe et des adultes comme les enfants. Toutefois, en terme absolu, on note que les cadets semblent parler moins que les autres membres de la famille.

À partir de ces données, nous tenterons d'offrir une contribution empirique à un modèle relationnel de l'humain. En plus, nous soupçonnons que nous pourrions montrer en quoi un modèle relationnel de l'humain d'une part, est essentiel à une théorisation de l'agir et, d'autre part, offre un meilleur outil pour comprendre l'action.

### Chapitre III

#### Vers une meilleure connaissance

Il importe de dire que ce travail se situe, en quelque sorte, dans le comme un prolongement du travail de Girard en ce sens que nous cherchons en partie à découvrir si les conclusions qu'elle a tirées à partir de sa recherche doctorale sont confirmées dans le contexte naturel qu'offre l'environnement d'un foyer familial. Donc nous ne percevons pas notre contribution comme une nouvelle approche scientifique – alors bien que la méthode de collecte de données et l'échantillonnage nous apparaissent comme étant innovantes – mais surtout comme une vérification d'un travail scientifique dans des conditions particulières qui nous permettront de répondre à une critique de la recherche de Girard. Alors que le terrain nous semble propice pour la découverte, il nous semble important d'affirmer que nous nous inspirons fortement de l'approche qu'a utilisée Girard, et nous tenons à le déclarer d'entrée de jeu. Donc les lecteurs de ces deux textes trouveront certainement un bon nombre de ressemblances.

L'analyse de nos données s'est faite à l'aide du logiciel SPSS. Nous avons créé une matrice utile à la vérification de nos hypothèses. Les catégories retenues pour faire la vérification de nos hypothèses sont les suivantes :

- propos qui contiennent une intention ;
- propos résultant d'une intention qui précède l'échange ;
- intention qui émerge des échanges comme déterminant de ces échanges ;
- indicateurs d'intérêt ;
- indicateurs de stratégie ;

- indicateurs de socialité ;
- indicateurs d'historicité ;
- indicateurs d'émoraison ;
- indicateurs macro de la socialité ;
- indicateurs micro de socialité ;
- indicateurs macro d'historicité ;
- indicateurs micro de socialité ;
- une échelle d'impassibilité ;
- une échelle d'émoraison.

Chacune de ces catégories sera expliquée au fur et à mesure que nous rapporterons nos résultats. Pour assurer la fidélité de nos résultats, deux évaluateurs externes ont utilisé notre matrice SPSS et ont codé les tours de parole selon les instructions qui se trouvent à l'annexe 9. Ensuite, une comparaison a été faite entre les résultats SPSS obtenus par ces évaluateurs et ceux du chercheur. 20 variables ont fait partie de la vérification. Les résultats indiquent une concordance du codage entre les évaluateurs et le chercheur dans la grande majorité des cas. Dans toutes les variables, il y avait une concordance élevée avec au moins un évaluateur externe. Sur les 18 variables nominales, on trouve une étendue négligeable entre le chercheur et les évaluateurs externes. Sur les 4 autres variables, nous avons remarqué une variation entre un évaluateur et le chercheur alors qu'il y avait concordance entre le second évaluateur et le chercheur. En creusant, nous remarquons que, dans la grande majorité des cas, c'est le chercheur qui a repéré le plus souvent les indicateurs qui pourraient appuyer la modélisation actionnaliste. Par exemple, les évaluateurs ont repéré moins de propos qui contenaient une intention lorsqu'on les compare aux

résultats du chercheur. Donc c'est dans la grande majorité de ces cas que le codage du chercheur a été le plus généreux à l'égard des critères qui se rapportent aux postulats de la modélisation des théories de l'action. Nous remarquons semblablement une concordance entre les évaluateurs et le chercheur en ce qui a trait aux deux variables cardinales.

Nous voulons aussi distinguer entre les termes « échange » et « relation ». Pour nous, la relation est le produit de la communication constante qui existe entre individus. On ne peut pas s'extraire de cette relation, donc elle doit être prise en compte lorsqu'on veut comprendre l'agir. Cependant, on accepte qu'une personne puisse entrer en interaction avec une autre, c'est-à-dire qu'elle puisse choisir d'initier une conversation, de poser une question ou de donner une commande. Donc l'individu peut choisir d'échanger avec un autre individu. Il peut apporter une intention dans cet échange, il peut faire preuve de raison ou de stratégie. Mais, il ne peut pas le faire à l'extérieur de la relation.

## **4.0 Résultats**

### **4.1 Analyse des données**

#### **4.1.1 Propos qui contiennent une intention**

Notre première analyse vise à connaître la fréquence où l'on retrouve une intention dans les propos échangés. Nous considérons que le propos est intention dès que nous observons de la répétition de la part de l'interlocuteur où il tente de souligner son point de vue, que l'énonciateur ignore la réplique d'un interlocuteur dans un échange quelconque pour poursuivre son discours ou lorsque l'interlocuteur prédit son discours (par exemple, un parent pourrait dire qu'il voudrait

discuter avec enfant X de son bulletin dès qu'il arrive de l'école). On constatera une intention dans les cas aussi où est annoncé un projet ultérieur. Dans tous les autres cas, nous admettrons que le propos ne contient pas d'intention.

Nous répondons soit par oui, soit par non à cette question. Nous avons constaté que, parmi les 525 tours de parole qui ont été retenus pour l'analyse, on ne peut repérer une intention que dans 69 des cas. Cela nous donne une fréquence modale de 456 et indique que, dans 86,9 % des cas, on n'a pas pu repérer une intention. Donc, en grande partie, nous ne pouvons repérer une intention dans les propos échangés entre interlocuteurs. Il nous semble que ce serait difficile de faire le saut et conclure que l'intention guide fondamentalement les échanges alors qu'on ne peut la repérer que dans une frange des échanges.

Illustration 1<sup>174</sup> :

- 557 : 1 : Qu'est-ce que tu veux savoir ?  
 558 : 2 : My back hurts.  
 559 : 1 : Your back hurts?  
 560 : 2 : I'm not getting enough exercise and I'm getting sore muscles.  
 561 : 1 : Où ce que tu t'en vas, là, chum ?  
 562 : 5 : Downstairs.  
 563 : 1 : Bien moi je t'ai demandé de prendre ta douche.  
       5 : (Inaudible, quitte la pièce.)  
 564 : 1 : Bien je ne sais pas si (4) est là.  
 565 : 2 : What are you watching now?  
 566 : 1 : Arrow.  
 567 : 2 : Hum.  
 568 : 1 : What are you doing?  
 569 : 5 : Nothing ? (Quitte la pièce.)  
       (Inaudible.)  
 570 : 1 : What are you doing?  
 571 : 4 : Huh?

---

<sup>174</sup> Famille 2; 1 est mère, 2 est père, 3 est l'aînée de la famille, 4 est le deuxième de la famille (fille) et 5 est le cadet de la famille (garçon).

572 : 1 : What are you doing?

4 : (Inaudible.)

573 : 1 : Vous n'avez pas fait la vaisselle. Quoi ?

574 : 2 : What's wrong ?

575 : 1 : What were you banging on in there?

2 : (Inaudible.)

576 : 1 : Ah. Need some help ?

577 : 2 : No, je vais juste mettre les morceaux ensemble and then go from there. (Quitte la pièce.)

Dans cet échange, il nous semble que seulement les propos 562 et 563 peuvent être renvoyés à une intention quelconque. L'interlocuteur 2 vient d'une autre pièce et pose une question (propos 557). Cette question est difficilement réductible à une intention quelconque puisqu'elle est ouverte et elle cherche à savoir ce dont l'autre a besoin. La réponse à la question (propos 558) ne peut être renvoyée à l'intention seule de l'interlocuteur non plus puisque cela nécessiterait que l'interlocuteur ait pu prédire la question. Le propos 559 se veut une répétition du propos précédent. Encore, cette réponse ne peut être réduite à l'individu puisque sa source est de toute évidence le propos de l'interlocuteur 2. Encore, aux propos 561 et 562 nous retrouvons une question et une réponse. En répondant au propos 562, l'interlocuteur quitte la salle. Nous interprétons cet acte comme intentionné puisqu'il l'avait déclaré au préalable. À 563, nous retrouvons une répétition d'une directive (alors que nous possédons la répétition dans notre transcription, la formulation de l'interlocuteur suggère que c'est au moins la deuxième fois qu'elle donne la directive). Le propos 564 est précédé d'un propos inaudible. Malgré cela, il nous semble que ce propos soit une réponse à une question, ce qui rend la notion que le propos peut-être réduit à une intention encore impossible. Le propos 565 change la direction de la conversation et pose une question ouverte. Donc, encore, la question (propos 565) et la réponse (propos 566) ne peuvent non plus être réduites à une intention. Pour ce qui en est des propos 567 à 577, on remarque une alternance entre des

questions et des réponses et des changements de sujets qui ne sont pas réductibles à une intention. Donc il nous semble clair que la grande majorité des propos ne peuvent être réduits à une intention. Il y a une dynamique qui se produit entre les interlocuteurs qu'on ne peut nier. La fluidité de l'échange, la prise de conscience des propos de chaque interlocuteur par autrui ainsi que l'enchaînement des propos montre pourquoi ces échanges ne peuvent être réduits à des intentions de la part de chaque interlocuteur.

#### **4.1.2 Propos comme résultat d'une intention qui précède l'échange**

Afin de poursuivre notre analyse, il nous semble sage d'explorer la fréquence des propos d'après laquelle nous pouvons repérer une intention qui précède les échanges. Nous affirmons qu'un propos précède l'échange lorsqu'il ne peut s'expliquer par la dynamique en cours. À cette question, nous pouvons répondre par « oui », « non » ou « sans objet » dans les cas où le propos n'est pas intentionné. Nous répondrons par « sans objet » lorsque le propos ne peut être renvoyé à une intention. Suite à notre analyse des tours de parole, nous remarquons que dans seulement 20 cas (soit 3,8 % de la totalité des propos analysés ou 29,0 % de la totalité des propos qui sont intentionnés) nous pouvons affirmer que l'intention précède l'échange. Donc il va sans dire que dans 96,2 % des cas il n'y avait pas d'intention qui précédait l'échange. Encore une fois, il nous semble impossible de faire le saut entre le faible nombre de propos intentionnés et une notion qui suggère que tous propos sont intentionnés. Prenons l'illustration 2 à titre d'exemple.

Illustration 2<sup>175</sup> :

880 : 4 : Haha.

---

<sup>175</sup> *Ibid.*



- 881 : 1 : You kids used to love decorating but now you're all a bunch of humbugs like your dad.
- 882 : 4 : We can start decorating when we hit December. November is too early.
- 883 : 1 : While you guys are watching your show, you can wash the dishes and I'm not even talking to (3) because she wasn't even, I didn't bring her anything.
- 884 : 4 : She was late for supper.
- 885 : 1 : You don't have lots to do. Really? There's not that much to do. Dad, il veut s'acheter des gants comme ceux-là pour l'ouvrage.  
(Inaudible.)
- 886 : 1 : Come on guys, let's get this done. (Inaudible.) It's not fair, your dad is brainwashing you.
- 887 : 4 : I never said that I didn't like xmas, I just think that it's too early to decorate.
- 888 : 5 : I don't think it's not too early to decorate.
- 889 : 1 : Pardon me.
- 890 : 4 : We're in November.
- 891 : 1 : We're in the end of November.
- 892 : 5 : Exactly!
- 893 : 4 : Next week, next week it will be like the first of December and then we can decorate.
- 894 : 1 : No, no, no...
- 895 : 4 : Yeah, yeah, yeah.
- 896 : 5 : No, we decorate right now!
- 897 : 4 : No.
- 898 : 5 : Yes.
- 899 : 4 : Where are we going to put the tree?
- 900 : 1 : Drette là. You see, it takes me a week and a half, two weeks to decorate, so I have to start early so I can get it all done for xams.

Le propos 880 est un rire qui témoigne surtout d'une émotion et ne peut être réduit à une intention. Semblablement, l'affirmation de la mère au propos 881 ne peut être réduite à une intention puisqu'elle n'est qu'une affirmation de l'état des faits comme elle les comprend. Néanmoins, on remarque une déclaration d'un projet ultérieur au propos 882 (la fille veut décorer l'arbre de Noël en décembre). Mais nous pouvons difficilement conclure que ce propos précédait l'échange puisqu'il est survenu à partir de l'affirmation du parent dans le propos précédent. Encore, au propos 883, le parent annonce un projet (le parent veut que la vaisselle soit lavée). Ici, le cas diffère quelque peu dans le sens qu'on observe un changement de sujet qui ne faisait pas partie de

la dynamique auparavant et on peut facilement observer comment le propos 884 découle du propos 883 sans toutefois contenir une intention. Alors que les propos 884 et 885 sont des affirmations, ils sont manifestement en lien avec la discussion en cours. De cette perspective, ils sont difficilement expliqués par une intention quelconque. Cependant, le propos 886 peut se comprendre comme un prolongement de l'intention que le parent a annoncée au propos 883. Mais il ne peut pas être compris comme précédant l'échange puisque la répétition est nécessitée par le récepteur du message, phénomène qui ne pouvait être anticipé.

Nous pouvons ensuite remarquer un enchaînement des prochains propos. Chaque affirmation se construit sur la précédente sans pour autant contenir une intention. Les propos 887 et 888 partagent des opinions basées sur la discussion en cours. Le propos 889 demande une répétition d'un propos précédent. À nouveau dans ces conditions, nous ne pouvons pas renvoyer ce propos à une intention quelconque sans que nous devions accepter que l'interlocuteur fût en mesure de prédire la mésentente. Le propos 890 répond à la demande alors que le propos 891 souligne une précision, et ainsi de suite jusqu'au propos 900. L'enchaînement des propos et le lien qu'ils maintiennent avec les propos précédents rendent difficile l'explication de ces propos par l'intention. Au contraire, les conditions que nous serions obligé d'admettre pour expliquer cet échange à partir de l'intention de chaque interlocuteur ne sont pas plausibles. Les anticipations qui seraient nécessaires de la part de chaque interlocuteur nous obligeraient à tenir pour acquises des circonstances invraisemblables.

#### **4.1.3 Intention qui émerge des échanges comme déterminant de ces échanges**

Sur ce point, nous pouvons nous prononcer de 3 façons ; soit « oui », soit « non » soit « sans objet » dans le cas où le propos ne contient pas d'intention. Nous pouvons répondre « oui »

là où l'intention repérée dans les échanges s'explique par la dynamique qui se produit entre les interlocuteurs et « non » quand la dynamique ne naît pas de l'échange. Dans les tours de parole analysés, nous avons pu repérer 49 (soit 9,3 % de la totalité des propos retenus des échanges ou 71,0 % des propos où nous avons pu repérer une intention) où l'intention émergeait de la dynamique qui se produisait entre les interlocuteurs. Donc, même dans les cas où on peut repérer une intention, cette intention se manifeste dans la dynamique en cours. Cette manifestation appuie l'idée que, pour comprendre l'intention, on doit le faire à l'aide de la modélisation relationnelle.

Illustration 3<sup>176</sup> :

- 69 : 2: For what?  
 70 : 1 : She ordered two new cell phone cases. Navy blue?!? She got her little stylus. Navy blue and red.  
 71 : 4: Mom?  
 72 : 1 : K, make supper!  
 73 : 4 : Mom?  
 74 : 1 : What (4)?  
 75 : 4 : Est-ce que je peux avoir une banane ?  
 76 : 1 : Non, on va souper.  
 77 : 4 : Uhh!  
 78 : 1 : Oh, there's this one.  
       4 : (Inaudible.)  
       2 : (Inaudible.)  
 79 : 1 : Eh?  
 80 : 2 : We can still do that one.  
       (Inaudible.)  
 81 : 1 : Yeah, yeah. Oh, I like the blue one, the blue one I like better than...  
 82 : 2 : She won't like it.  
 83 : 1: No it's not...  
 84 : 2 : It's not her root.  
 85 : 1 : No. She asked for this though, this is what she ordered.  
       2 : (Inaudible.)

---

<sup>176</sup> Famille 4: 1 est la mère, 2 est le père, 3 est la fille aînée et 4 est le garçon cadet.

- 86 : 1 : No it doesn't mean it, at all, but it's in for her, so we can see if we took it to her. Are you hungry (nom de l'animal), are you hungry?
- 87 : 4 : Starving!
- 88 : 1 : Are you (nom de l'animal)?
- 89 : 2 : (4) can you run over and get me a bottle of wine please?
- 90 4 : Ooh, yeah, tell me!
- 91 2 : Any one you want, just go grab any one down in the corner.
- 92 1 : Get the popcorn. He's hungry.
- 93 4 : I bet you like this kind.
- 94 2 : That's actually my favourite one.
- 95 4 : Oh yeah!? I just...
- 96 1 : That's a shiraz
- 97 4 : Oh yeah?!? I can't believe that I chose the right one.
- 98 2 : Want to open it.

L'échange commence dans cette séquence par une question et la réplique qui se trouve au propos 70. Au propos 71, nous remarquons une question qui est ignorée par la mère puisqu'elle répondait à un autre enfant (propos 72). Alors l'enfant répète sa question au propos 73 à laquelle la mère répond au propos 74, et ainsi de suite jusqu'au propos 77 où l'enfant exprime son mécontentement au refus de la banane par un soupir. On peut constater comment l'affirmation de la mère au propos 76 (qui affirme le projet de faire le souper) est interpellée par le propos de l'enfant qui l'a précédée. Alors qu'il y a bien déclaration d'un projet, cette déclaration n'est pas réductible à une intention qui précédait l'échange mais qui a émergé à cause de l'échange. Clairement, l'alternance entre question et réponse démontre une prise de conscience de la réplique de chaque interlocuteur (avec peut-être l'exception du propos 70, mais qui est de toute façon la réponse à une autre question posée par un autre membre de la famille). Cette prise de conscience qui apporte une réponse appropriée démontre comment l'échange naît d'une dynamique et ne peut s'expliquer par un concept qui voudrait que les propos de l'interlocuteur soient le fruit d'une intention immuable.

L'affirmation de la mère qui se trouve au propos 78 est suivie par une demande de répéter, par cause d'incompréhension, au propos 79. La mère répète son affirmation au propos 80. Les tours de parole continuent à s'enchaîner jusqu'à la fin de cet échange au propos 89 où le père exprime l'intention d'obtenir une bouteille de vin. Lorsqu'on observe le contexte, on remarque que c'est l'heure du souper, la mère est en train de préparer les aliments et l'enfant qui a participé à cet échange a faim. Comme partie du souper, le père veut avoir une bouteille de vin sur la table, donc il partage cette intention et demande à l'enfant de lui apporter une bouteille. Alors qu'on pourrait possiblement suggérer que cette intention précède l'échange (un verre de vin avec le souper pourrait être une occurrence typique) sa manifestation ne l'est certainement pas. En plus, l'observation du vin avec le souper ne se révèle qu'une seule fois pendant la semaine. Alors lorsqu'on fait l'observation de cette intention, il devient clair que certains éléments ont émergés à ce moment pour que cette intention puisse prendre forme. L'enregistrement suggère que la requête du parent est surtout motivée par un désir d'occuper l'enfant pendant quelques moments pour le distraire quelque peu. Alors que cette intention ne s'est pas reproduite à d'autres moments durant l'enregistrement, que l'enfant soit à proximité au vin et que le père en profite pour le distraire pour quelques moments montre en quoi cette intention émerge de l'échange et ne pouvait la précéder.

#### **4.1.4 L'annonce d'un projet ultérieur**

Étant donné qu'une des façons dont on peut observer l'intention, c'est en repérant l'annonce d'un projet, nous avons voulu examiner la fréquence avec laquelle ce phénomène se produit. Donc nous nous sommes posés la question à savoir si le propos annonçait un projet ultérieur. À cette question, nous pouvons répondre « oui ou non ». Dans 14 cas, nous avons pu dire que le propos annonçait un projet. Cela compte pour 2,7 % des propos échangés. Il nous semble

difficile à comprendre comment une intention pourrait être déterminante dans les échanges sans pour autant être repérable dans les échanges si elle ne se manifeste pas entre un projet, un moyen et une fin. Donc, dans la grande majorité des cas (97,3%), nous avons pu repérer l'annonce de projet ultérieur. Nous n'avons pas observé des échanges ou un interlocuteur, ou les deux, qui pouvaient être réduits à des projets. Nous n'avons pas observé la persistance qui serait nécessaire pour faire cette affirmation. Au contraire, les interlocuteurs témoignent d'une élégance et d'une fluidité dans leur discours par la souplesse de leur interaction, ce qui suggère que l'échange évolue. Il n'est pas obstrué par un élément. Examinons un échange à titre d'exemple.

Illustration 4<sup>177</sup> :

642 : 2 : Does it feel good to be back home (4)? It feels good to be back home, you missed you sister!  
 643 : 1 : Avec qui tu te tenais à l'hôtel?  
 644 : 3 : Avec Hitler.  
 645 : 1 : En (4) ?  
 (Inaudible.)  
 646 : 2 : Not cool!  
 647 : 4 : Sorry!  
 648 : 1 : (4), (4), (4)!  
 (Inaudible.)  
 649 : 3 : Je ne veux pu de dessert.  
 650 : 4 : Je m'en vais en bas. (Quitte la salle)  
 651 : 2 : Va serrer ton assiette s'il vous plaît.  
 652 : 3 : Ouff!  
 653 : 1 : T'es gelée ?  
 654 : 3 : Non.  
 655 : 1 : Je me suis pas réveillé cette nuit pour tousser. J'étais contente.  
 (Inaudible.)  
 656 : 3 : Qu'est-ce que tu as dit ?  
 657 : 1 : Non.  
 658 : 3 : Oui.  
 659 : 1 : C'est peut-être à cause je dormais plus dur, pis madame est arrivée à 1 h du matin.

---

<sup>177</sup> Famille 3; 1 est mère, 2 est père, 3 est fille ainée et 4 est garçon cadet.

660 : 3 : C'est toi qui m'a dit de venir te réveiller so...

661 : 1 : Pis, après ça, j'avais le téléphone cellulaire à côté, pis (4) à matin, à 8 h, il a appelé.  
Bien tu le sais.

662 : 3 : Freaky.

663 : 1 : What is?

(Inaudible.)

664 : 2 : Ah non, I'm just tired.

665: 1 : C'est fatigant des weekends de même, hen ?

666 : 3 : Tu t'en viens trop vieux.

L'échange commence avec une question au propos 642 qui est suivi par une réponse au propos 643. Au propos 644, nous remarquons une autre question qui suscite encore une réponse (propos 645). La réponse est en quelque sorte surprenante – on ne peut croire que la réponse qui se trouve au propos 645 est une réponse qu'on trouverait normalement à la question qui a été posée. En fait, la réponse obtient une réaction d'étonnement qui est suivie d'une demande pour répéter la réponse. Au propos 656, on remarque que le parent s'objecte à la réponse osée, ce qui nécessite des excuses qui se trouvent au propos 657. Au propos 658, on remarque encore de la surprise à la réponse de l'enfant à une question banale. Cet enchaînement n'est pas réductible à une intention. L'échange évolue à mesure que les interlocuteurs répondent et prennent conscience de la réponse de l'autre. Il est fluide et il n'aurait pu prendre forme sans la contribution de chaque interlocuteur. Donc, s'il n'aurait pu prendre forme sans la contribution de chaque interlocuteur, c'est que les propos ne peuvent pas être réduits à chaque interlocuteur individuel, c'est qu'ils relèvent de la dynamique des interactions.

Le propos 649 est précédé par un propos inaudible. Alors que nous n'avons pu déceler ce propos, nous croyons probable qu'un des parents ait demandé à l'enfant s'il voulait du dessert. La réponse de l'enfant déclare qu'il n'en veut plus. Nous avons classé ce propos comme la déclaration d'un projet ultérieur (l'enfant veut arrêter de manger du dessert). Alors que nous acceptons que

cette interprétation soit très large de ce qu'est un projet ultérieur, nous voulions inclure toutes les possibilités pour qu'on ne puisse nous reprocher d'avoir exclu des propos parce que nous aurions été trop sévères dans notre interprétation.

Au propos 650, nous pouvons observer la déclaration d'un projet (même si le projet sera réalisé presque immédiatement après qu'il ait été déclaré). L'enfant déclare qu'il quittera la salle pour ensuite se rendre dans le sous-sol. Alors, dans ce cas-ci, on accepte que le propos déclare un projet ultérieur et que sa réalisation veut que l'acte soit intentionné. Semblablement au propos 649, après avoir déclaré qu'il quittera la cuisine pour aller dans le sous-sol, l'enfant, effectivement, quitte la pièce. Nous interprétons ce geste comme la réalisation de son intention. Nous notons que ces deux derniers propos sont surtout rares et ils ne s'intègrent pas facilement dans les échanges. Le propos 650 indique un projet qui est presque immédiatement effectué et il coupe l'échange. Le propos n'est pas lié à ce qui précédait et ne s'intègre pas bien à l'échange qui suit ce propos. Il détourne par le manque de fluidité dans l'échange lorsque le projet émerge. Nous pouvons croire que des échanges qui seraient déterminés par une intention auraient une trame discursive qui serait difficile à suivre autant pour les interlocuteurs que pour ceux qui observeraient l'échange. Les propos sont découpés l'un de l'autre et la conversation est disjointe. Mais ce n'est pas ce que nous observons. Les conversations que nous observons sont en grande partie fluides.

Les propos 651 à 666 s'enchaînent dans une trame de conversation qui serait difficilement explicable par une intention. Nous observons un échange d'une grande réciprocité entre les interlocuteurs, avec des questions et des réponses qui s'enchaînent. Donc, réduire les propos dans cet exemple à une intention ou à l'intérêt ne se fait pas sans tenir pour acquis des postulats dont on ne peut trouver le signe à l'aide de notre analyse. Cet enchaînement nécessite une explication relationnelle puisque c'est dans la relation que les propos peuvent être compris. En soustrayant les



propos d'un interlocuteur dans cet échange, il nous semble qu'il serait très difficile de rendre compte des propos de l'autre. En fait, cela se révélant impossible.

#### 4.1.5 Projet ultérieur précède la dynamique

Toujours dans l'esprit d'approfondir notre analyse pour mieux comprendre comment se produisent les propos entre interlocuteurs, nous avons voulu examiner la fréquence selon laquelle l'annonce d'un projet ultérieur précède la dynamique en cours. À cette question, nous pouvons répondre par « oui », « non » ou « sans objet » dans les cas où le propos n'annonce pas un projet ultérieur. Nous remarquons que dans seulement 0,8 % (dans 4 cas) des cas nous pouvons affirmer que l'annonce d'un projet ultérieur précède la dynamique en cours. Cela représente 28,6 % des cas où nous avons pu repérer l'annonce d'un projet ultérieur par l'interlocuteur. Donc en plus d'observer qu'on repère une intention comme déterminante d'un propos dans très peu de cas, et encore plus rarement qu'on trouve que cette intention est exprimée par la déclaration d'un projet ultérieur, il est encore plus rare d'observer l'affirmation d'un projet ultérieur qui précède l'échange. Faisons l'examen d'un échange.

Illustration 5<sup>178</sup> :

610 : 02 : Watch your fingers on those doors guys.  
 611 : 05 : I know, I'm not scared, I get a cut?  
 612 : 02 : You don't ah, you don't want to squish your fingers.  
 613 : 05 : My fingers will get cut?  
 614 : 02 : Yeahaha, you don't want that to happen.  
 615 : 05 : No. I don't want no hand cut.  
 616 : 02 : Don't get your, watch your fingers on the door ok?  
 61705 : I know.  
 618: 2: It's all I'm saying.  
 05 : (Inaudible.)

---

<sup>178</sup> Famille 1; 1 est mère, 2 est père, 3 est fille aînée, 4 est le garçon du milieu et 5 est fille cadette.

619 : 2 : I know, cause you were paying attention. Haha. Crazy kids!  
 620 : 3 : I know.  
 621 : 5 : Ow! Ow!  
 622 : 4 : Open the doors!  
 623 : 5 : Hahaha  
 624 : 4 : Open the doors! (Inaudible.)  
 625 : 3: Mommy left the card for the person she is doing the thing for, for xmas.  
 626 : 2 : What?  
 627 : 3 : Right here daddy.  
 628 : 2: Huh?  
 629 : 3 : I opened it and looked at it!  
 630 : 2 : Yeah!? (Utilise une voix drôle)  
 631 : 3 : I know who it is (utilise une voix drôle).  
 632 : 2: Yeah. (Utilise une voix drôle)  
 633 : 3: Who are...  
 634 : 2 : You're not supposed to know!  
 635 : 3 : Who are you doing it for?  
 636 : 2 : I can't tell you.  
 637 : 3 : Please!  
 638 : 2 : No.

Le propos 625 annonce une intention (même si elle n'appartient pas à l'individu qui la déclare) en affirmant un projet qui peut être réduit à la dynamique de la situation. Étant donné la rareté de ce que nous cherchions, nous sommes quelque peu limité dans les exemples qu'on peut tirer. Malgré cela, le propos démontre qu'il y a des situations où un projet peut précéder l'échange (nous assumons ici que le projet a été réalisé). Mais ce n'est certainement pas la norme, et nous pouvons même dire que c'est rare.

#### **4.1.6 Un projet ultérieur émerge de la dynamique**

Nous avons voulu aussi approfondir notre analyse de l'émergence d'un projet ultérieur dans les propos en examinant la fréquence d'après laquelle l'annonce d'un projet ultérieur émerge de la dynamique de l'échange en cours. À cette question, nous pouvons répondre par « oui », par « non » ou par « sans objet » dans le cas où il n'y a pas d'annonce d'un projet ultérieur dans le

propos. Nous remarquons que, dans 1,9 % (10 cas) des propos observés on peut affirmer que l'annonce d'un projet ultérieur est le fruit de la dynamique qui se produit entre les interlocuteurs. Cela représente 71,4 % des propos où l'affirmation d'un projet ultérieur a pu être repérée. Alors que repérer l'annonce d'un projet ultérieur est rare, lorsqu'on peut en repérer, nos observations témoignent surtout du fait qu'elle est le résultat de la dynamique en cours. Seulement dans 4 cas nous avons observé que le projet n'émerge pas de la dynamique en cours, soit 0,8 % de la totalité des propos ou 28,6 % des propos où nous avons pu repérer l'annonce d'un projet ultérieur. Donc, même les projets tendent à émerger dans la dynamique entre les interlocuteurs et ne peuvent être réduits à l'individu. Alors, ils se comprennent dans la relation entre les interlocuteurs. On doit admettre que, même l'intention est en grande partie le produit d'une dynamique qui ne peut s'expliquer lorsqu'on dissèque l'individu. Examinons un exemple.

Illustration 6<sup>179</sup> :

1 182: 1 : We need the lights.

1 183: 5: I know.

(Inaudible.)

1 184 : 1 : Hey!

1 185 : 2 : Regarde-là. This floor mat, I don't care about the rest, but this one here, you have to be very careful with. I'm just telling you, you have to be careful with this floor. It's the only place where I'm saying.

1 186 : 1 : (Inaudible.)

1 187 : 2 : Il va falloir le changer dans une couple d'années.

1 188 : 1 : Les lumières que tu as ramassés, c'était des lumières de...

1 189 : 2 : No. We have tons of interior lights. We change them every couple of years.

1 190 : 1 : Yeah, I know.

1 191 : 2 : Tu n'en as pas assez ou quoi ?

1 192 : 1 : Non, non, I'm just asking.

1 193 : 2 : Si tu en as pas assez... (Quitte la pièce.)

1 194 : 1 : I'll have to find my angel.

---

<sup>179</sup> Famille 2; *op. cit.*

L'échange commence avec une déclaration (propos 1 182) de la part du parent qui est suivie par une affirmation de la part de l'enfant (propos 1 183). Mais nous remarquons une interruption brusque de l'échange. L'échange commence par une alerte par la mère que ce que l'enfant est en train de faire n'est pas approprié. Le « Hey! » est dit sèchement et avec autorité. Le propos est suivi par une explication de la part du père pour fournir un raisonnement qui assurera la compréhension de l'objection de la mère. Une fois achevée, la conversation change de direction et reprend son trajet initial. Dans ce court échange, on peut remarquer comment la déclaration qui se trouve au propos 1 187 annonce un projet (anticipation de réparation de la maison) et que cette déclaration est le fruit de la dynamique de l'échange. Quoique le père puisse bien avoir le projet de remplacer le plancher, le propos serait difficilement compréhensible sans les propos qui le précèdent. C'est bien le propos de la mère qui suscite l'explication du père qui, par la suite, déclare un projet. Nous ne pouvons ramener la déclaration du père qu'à lui. Sa déclaration a été précipitée par l'acte de l'enfant et elle a été suivie par un commentaire de la mère qui est clair sans pour autant être spécifique. Donc, encore une fois, il est manifeste qu'on ne peut réduire chaque propos à l'individu et qu'en l'absence de la modélisation relationnelle, nous sommes incapables de rendre compte d'interactions comme celles-ci.

#### **4.1.7 De la non-intégration des propos**

Dans l'optique des théories de l'action où l'intention réside dans l'individu, il va de soi que, si ce postulat est vrai, nous devrions pouvoir observer une non-intégration de l'information, c'est-à-dire que si les échanges reposent uniquement sur l'intention de chaque individu, les répliques de chaque interlocuteur révéleront une non-intégration des propos. À la question de la non-intégration des propos, nous pouvons répondre par « oui », par « non » ou par « sans objet »

dans le cas où le propos émis est le premier dans une série d'échanges. Nous répondrons par « oui » dans les cas où il y a non-intégration, par « sans objet » lorsque nous ne disposons pas de suffisamment d'information pour en faire le tri et par « non » dans tous les autres cas. Dans seulement 2,3 % des cas (12 cas) pouvons-nous repérer une non-intégration de l'information. C'est un phénomène qui est rare. Cette rareté rappelle la fluidité des échanges. Elle témoigne de la réciprocité des échanges entre les interlocuteurs et indique encore que les propos ne peuvent être réduits à l'individu. Examinons un échange.

Illustration 7<sup>180</sup> :

- 113 : 2 : (4) turn on the lamp please.  
 114 : 4 : I'm starving! Starving, starving, starving, I am starving!  
 115 : 1 : Like, you, nobody could've emptied this today, like?  
 116 : 2 : I couldn't of emptied it, I wasn't here.  
 117 : 1 : Well, I can barely pull it out because everyone's shoved some much junk into it!  
 118 : 2 : I know.  
 119 : 1 : And like you couldn't of picked up the fluff everywhere, no that light doesn't come on. He unplugged it to plug in his stuff. Ah, you might be able to plug it in, I think he was just plugging in...  
 120 : 2 : Holly cow!  
 121 : 1 : Yeah, I know! Haha. Yes, I know, we need to go buy him some, ah, like some, like one of those cones but, like, large.  
 122 : 2 : He's not interested in cones.  
 123 : 1 : Yeah, exactly.  
 124 : 2 : Here.

L'échange commence quand le père demande à l'enfant d'allumer la lumière. Le propos est ignoré et la réplique de l'enfant ne répond aucunement à la demande du père. Ensuite, la mère affirme son mécontentement du fait que personne n'a vidé les ordures et donc elle est prise avec

---

<sup>180</sup> Famille 4; *op. cit.*

un sac plein et elle n'a nulle part à mettre ses déchets. Donc le propos de l'enfant (propos 114) est aussi ignoré par ceux qui sont dans la salle. Le père, lui, réplique au propos de la mère en expliquant qu'il n'était pas à la maison, donc ne pouvait le faire. Donc les deux premiers propos (celui du père et celui de l'enfant) sont ignorés. Puisqu'il n'y a pas d'intégration de leurs propos dans l'échange, le discours est par conséquent interrompu. La trame discursive ne se poursuit pas. Elle est interrompue et nécessite la reconnaissance de l'autre pour qu'elle puisse évoluer. Sans cette reconnaissance, elle ne peut évoluer et elle, d'une certaine façon, conclut cette partie de la conversation. À nouveau, si les propos pouvaient être réduits à l'individu, ce genre de phénomène ne poserait pas de problème. L'individu n'aurait pas besoin d'une réciprocité pour que le discours se poursuive parce qu'il serait le seul responsable de l'échange. Mais puisque c'est un échange, la réciprocité est fondamentale à l'échange et, en son absence, la trame discursive s'arrête subitement.

#### **4.1.8 De la persistance de la non-intégration des propos**

Encore dans l'esprit d'approfondir notre analyse, nous avons voulu explorer la fréquence à laquelle la non-intégration des propos persistait lorsque l'interlocuteur obtenait de nouvelles informations. Nous avons seulement observé 2 cas où la non-intégration de l'information persistait. Donc dans presque tous les cas nous avons observé une intégration des propos lorsqu'une nouvelle information est ajoutée. Les théories de l'action ne peuvent expliquer ce genre de phénomène. Elles ne peuvent comprendre comment le propos d'un interlocuteur est en lien avec l'autre puisque leur analyse est centrée sur l'individu. Nous reconnaissons qu'il y a des courants théoriques comme l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie et surtout l'analyse

conversationnelle qui ont apporté une contribution importante au genre d'analyse que nous faisons. En portant attention aux différences entre ce que nous faisons et l'analyse conversationnelle comme la voyait Harvey Sacks, il reste que les chercheurs qui ont œuvré sous ces modélisations théoriques ont tous compris à un niveau ou un autre que l'individu est en relation. Il nous semble important de faire cette remarque pour qu'on ne perde pas de vue qu'il y a une histoire riche de ce genre d'analyses et aussi pour qu'on perçoive bien que nous ne nions pas la possibilité qu'un individu utilise la raison, qu'il arrive avec une intention ou qu'il se positionne de façon stratégique face à une question. Ce que nous voulons souligner est que la modélisation relationnelle et ses indicateurs se sont dévoilés dans nos observations. Passons à l'examen d'un échange à l'aide de l'illustration 8.

Illustration 8<sup>181</sup> :

643 : 1 : En (4) ?  
 (Inaudible.)  
 644 : 2 : Not cool!  
 645 : 4 : Sorry!  
 646 : 1 : (4), (4), (4)!  
 (Inaudible.)  
 647 : 3 : Je ne veux pu de dessert.  
 648 : 4 : Je m'en vais en bas. (Quitte la pièce.)

Dans ce cas, le parent essaie d'obtenir l'attention de l'enfant en appelant son nom (propos 643). Au propos 644, le père lui lance un commentaire pour lui indiquer que ce qu'il fait n'est pas approprié, un propos auquel il répond alors qu'il ignore celui de sa mère. Ensuite, au propos 646, sa mère essaie encore d'obtenir son attention en prononçant son nom de façon répétée et en

---

<sup>181</sup> Famille 3; *op. cit.*

augmentant le volume. L'enfant déclare qu'il quitte la cuisine pour aller au sous-sol sans reconnaître les propos de sa mère. Ce genre d'interaction est rare. Dans certaines conditions, on pourrait voir comment la non-intégration de l'information pourrait être utilisée pour souligner une conviction ou l'importance d'un thème. Mais, dans des échanges interpersonnels, comme ceux qu'on trouve entre membres d'une famille, il y a certainement une saveur d'hostilité dans ce genre d'interaction. Elle révèle un désagrément entre les interlocuteurs. On peut constater que ce genre d'interaction ne permet pas une progression dans l'échange. Sans la reconnaissance de l'interlocuteur d'un propos émis, la personne est réduite à répéter son propos pour essayer de se faire comprendre. La conversation ne peut pas évoluer. La conversation est prise dans un paradoxe où l'interlocuteur veut faire avancer son propos mais ne peut pas le faire sans l'autre. Cela met en évidence la nature relationnelle de ces échanges.

#### **4.1.9 Indicateurs de stratégie : Enchaînement entre fin et moyen**

Si nous, dans les échanges que nous avons captés, nous pouvons repérer un lien entre une fin et un moyen, c'est que les propos témoignent de la stratégie qu'utilisent les interlocuteurs pour atteindre leur but. Si ce n'est pas le cas, alors la modélisation relationnelle sera un meilleur outil pour comprendre les interactions entre les interlocuteurs puisqu'elles ne seront pas le résultat de la stratégie mais de la dynamique qui se produit entre les interlocuteurs. À la question de savoir s'il y a un lien entre une fin et un moyen, nous pouvons répondre soit par « oui » ou soit par « non ». Dans 1,9 % des cas (10 cas), nous avons pu repérer un lien entre une fin et un moyen dans les échanges enregistrés. Donc, dans la grande majorité des cas (515 cas ou 98,1 % des cas), nous n'avons pas pu établir un lien entre une fin et un moyen. Donc les propos ne s'expliquent pas



essentiellement en termes de fin et de moyen. Ils ne se comprennent pas simplement à partir d'objet statique puisque le résultat de l'échange est le fruit de la contribution de chaque interlocuteur. Puisque ni l'un ni l'autre ne sont en mesure de prédire la contribution d'autrui, le produit final ne peut être anticipé. Examinons un échange à titre d'exemple.

Illustration 9<sup>182</sup> :

523 : 2; Hey (4), it's supper.  
 524 : 1 : (4), (4), hey wake up (4), go wash your hands and we're eating supper.  
 525 : 3 : How much pepper did you put in it?  
 526 : 2 : 1.  
 527 : 1 : Go wash your hands sweetheart.  
 528 : 2 : You want to come do yours hon?  
 529 : 1 : Yeah, I just want to find something for us and the kids (on tv).l  
 530 : 2: I would plate yours honey, but you're going to put the Saracha in there.  
 531 : 1 : I'm going to put some Saracha.  
 532 : 3 : 1 pepper, that's it?  
 533 : 1 : Well we did it, so you, guys, can have some.  
 534 : 2 : Yeah. Try it.  
 535 : 1 : Oh, and we've got the Fright Night, guys, the original Fright Night!  
 536 : 2 : Oh yeah?!?  
 537 : 3 : Can we watch that?  
 538 : 1 : No, no. I'm trying to remember how old I was when I watched it! I was, I was pretty young actually.  
 539 : 2 : Go ahead... sweetie.  
 540 : 1 : Hmmm. They'd like the sketch.  
 541 : 2 : (4)... (Inaudible ; le son de la télévision est très élevé.)  
 542 : 1: I got you lots of milk there.  
 543 : 3 : I might want more.  
 544 : 1 : I'll put the milk on the table. Be careful when you pour it... I don't think that any of you will want...  
 545 : 3 : Oh, daddy, I don't want anymore!  
 546 : 2 : Eat what you can.  
 547 : 3 : I did!  
 548 : 2 : Eat some more!  
 549 : 3 : I don't want anymore.

---

<sup>182</sup> Famille 5; 1 est la mère, 2 est le père, 3 est la fille aînée et 4 est la fille cadette.

(Inaudible.)

550 : 3 : I did!

551 : 1 : No, you didn't eat very much baby! Have a little bit more, you've got to eat supper hon! You're doing good though!

552 : 3 : I don't...

553 : 1 : It's like you're building up your strength... buds. It's called spice buds instead of taste buds, spicebuds.

554 : 3 : It's too spicy.

555 : 1 : Have two more bites.

556 : 3 : I don't like the chick peas though.

557 : 1 : What are you talking about? You like them at (nom d'une personne)?

558 : 3 : I'm only going to have the potatoes.

559 : 4 : Mommy, can I have two bites?

560 : 2 : Yeah you can have two bites.

Dans cet échange, c'est l'heure du souper et la famille est à la table. Le parent sert un repas que l'enfant trouve épicé. L'enfant ne semble pas être intéressé à consommer un mets épicé. L'enfant commence en demandant le nombre de piments qui se trouvent dans son mets (propos 525) auquel le parent répond par 1 (propos 526). Au propos 533, l'enfant répète sa question pour s'assurer qu'il n'y a qu'un seul piment dans le mets. Son père répond au propos 534. La mère encourage la consommation et rassure l'enfant qu'elle a accès à du lait si elle trouve le mets trop épicé (propos 542). Finalement, après un court délai, l'enfant affirme qu'elle ne veut plus manger son mets (propos 545). Les propos 546 à 549 démontrent l'incompatibilité de la position du parent et de celle de l'enfant. Le parent affirme qu'il veut que l'enfant mange son mets alors que l'enfant persiste qu'elle n'en veut plus. La mère encourage l'enfant au propos 551. Mais l'enfant maintient qu'elle n'en veut plus au propos 554. La mère affirme que l'enfant peut ne prendre que deux autres bouchées et elle aura fini son souper (propos 555). Au propos 559, l'enfant assure qu'elle a bien entendu sa mère en répétant ce que la mère avait dit. La mère répond que oui, elle avait bien compris.

Dans cet échange, on remarque une compétition entre ce que le parent veut et ce que l'enfant veut. Le parent veut que l'enfant mange un mets épicé alors que l'enfant veut éviter de consommer le mets. Nous observons un enchaînement entre une fin et un moyen dans les stratégies que le parent utilise pour atteindre son but. Les parents affirment d'abord leur position verbalement avec un ton autoritaire. Ensuite, les parents soulignent le fait que l'enfant a accès à une boisson pour la soulager si le mets devient trop épicé. Finalement, les parents diminuent leurs attentes en permettant à l'enfant de ne prendre que deux bouchées de plus, au lieu d'avoir à finir son assiette. Donc, il y a évidemment un lien entre un moyen et une fin ici. Nous pouvons clairement observer comment les parents s'y prennent pour atteindre le but qu'ils se sont fixé (le but que l'enfant consomme un mets épicé). Alors qu'il est vrai qu'il y a un lien entre un moyen et une fin et que cette observation témoigne d'une stratégie de la part de l'enfant, on peut bien remarquer comment la stratégie se modifie tout au long du souper à la suite des réponses de l'enfant. Alors, il nous semble que nous devons admettre que même si les interlocuteurs montrent les signes d'une stratégie (phénomène qui ne se produit que rarement selon nos observations), ces stratégies se modifient au cours de l'échange. L'interlocuteur peut assimiler l'information de l'autre et intervenir sur ses stratégies. C'est la notion d'historicité que nous observons aussi. C'est à cause de la nouvelle information qui se révèle dans l'échange que les parents peuvent modifier leurs stratégies. Donc la stratégie se dessine sur un arrière-fond d'historicité. Encore, on peut remarquer comment la réalité des échanges entre interlocuteurs ne peut pas être expliquée par les théories de l'action puisque leurs postulats n'ont pas la puissance analytique pour rendre compte de ce qu'on observe. Alors qu'une personne peut être stratégique, elle ne peut être stratégique à l'extérieur de la relation. Elle est stratégique dans le contexte dans lequel elle se trouve et en considération des informations qui sont échangées.

#### 4.1.10 Est-ce que la fin se modifie ?

Alors, dans les propos où on retrouve un lien entre une fin et un moyen, on peut se poser la question de savoir si, pendant l'échange, la fin se modifie. Nous pouvons répondre de 3 façons à cette question, « oui », « non » ou « sans objet ». S'il n'y a pas de lien entre une fin et un moyen on répondra par « sans objet ». Si nous observons un lien entre une fin et un moyen à travers l'échange, la fin se modifie, nous répondrons par « oui ». Dans toutes les autres circonstances, nous répondrons par « non ».

Nous avons déjà montré comment, dans la vaste majorité des cas, nous ne pouvons pas repérer un lien entre une fin et un moyen dans les propos. Dans 0,6 % des cas (3 cas) nous avons observé un lien entre une fin et un moyen où la fin se modifie en conséquence à l'échange. Cela représente 30,0 % des cas où nous avons repéré un enchaînement entre une fin et un moyen. Donc, même lorsqu'il y a enchaînement, le phénomène se transforme alors que la relation évolue, que de nouvelles informations sont échangées, que le contexte change, etc. Prenons un exemple.

Illustration 10<sup>183</sup> :

- 2 457 : 5 : Mommy, I'm hungry. Mommy I'm hungry.  
 2 458 : 1 : Yeah, we're going to make supper, we're going to arrange something in a couple of minutes when daddy comes.  
 2 459 : 5 : No it's not.  
 2 460 : 1 : I already gave you something.  
 2 461 : 5 : Snacks. Snacks! I want some snacks.  
 2 462 : 1 : Snacks? In a couple minutes ok. Wait! Turn the (inaudible), every time you move it makes it hard for me to read it.  
 2 463 : 5 : I want crackers!  
 2 464 : 1 : No, you're going to have wait for dad to get home and he's going to get it.

---

<sup>183</sup> Famille 1; *op. cit.*

- 2 465 : 5 : I have to go pee.  
 2 466 : 1 : Ok, go.  
 2 467 : 5 : Mommy, come wipe my bum!  
 2 468 : 1 : Ok. I'm coming. Do you have caca?  
 2 469 : 5 : Fishy crackers!  
 2 470 : 1 : Fishy crackers? I don't know where they are. (4) where did you put them?  
 2 471 : 4 : In the door.  
 2 472 : 1 : Can you get her some fishy crackers before she freaks out? If you eat fishy crackers, you have to eat them in the kitchen though.  
 2 473 : 5 : Mommy, I'm cold.  
 2 474 : 1 : Yeah, I know. You can't eat that in the living room. You have to eat it in the kitchen (5).  
 2 475 : 5 : I'm cold.  
 2 476 : 1 : I don't care if you're cold, you have to eat it in the living room, you're not allowed... I'm going to count to 3 and...

Ici on peut observer une interaction entre une mère et un enfant où l'enfant cherche à se procurer d'une collation alors que la mère s'y oppose puisque l'heure du souper n'est pas loin. L'échange commence avec une proclamation de l'enfant au propos 2 457 qu'il a faim. Le propos 2 458 de la mère reconnaît l'affirmation de l'enfant en rassurant que le souper sera servi dans un court délai. Mais la réponse ne satisfait pas l'enfant et il affirme qu'il veut une collation au propos 2 461. On observe l'enchaînement qui se poursuit au propos 2 472 où la mère change le but de son projet. Alors que l'enfant, lui, voulait manger, la mère ne voulait pas lui offrir une collation puisque la famille se préparait pour le souper. Mais à mesure que l'enfant persiste, la mère abandonne son projet initial qui voulait que l'enfant ne mange qu'au souper et modifie la fin de son projet pour acquiescer à la demande de l'enfant. Cette modification de la fin du projet de la mère ne s'explique pas sans les propos de l'enfant. Donc sans l'interaction entre le parent et l'enfant, le projet de la mère n'aurait pas été modifié. Alors cet échange s'explique difficilement à l'extérieur d'une modélisation relationnelle. Ce bref échange montre comment une conversation se construit sur la dynamique en cours. Il montre, comme le prédit le postulat de l'historicité, comment un individu

peut intervenir sur l'information qui est échangée pendant la conversation même pour modifier l'intention. Alors que le parent et l'enfant persistent dans leur position au début de l'échange, on remarque que, en très peu de temps, le parent modifie sa position. Comment expliquer ce déplacement simplement à partir de la notion d'intention ? Comment pourrait-on rendre compte d'un échange comme celui-ci sans une modélisation relationnelle ? C'est que l'intention, les moyens et les fins ne sont pas immuables. L'intention fait partie de cet échange et cet échange appartient aux deux interlocuteurs. Nous ne pouvons faire de sens de cet échange si nous réduisons l'analyse qu'à un interlocuteur.

#### **4.1.11 Est-ce que le moyen se modifie ?**

Alors, dans les propos où on retrouve un lien entre une fin et un moyen, on peut se poser la question de savoir si, pendant l'échange, le moyen se modifie. Encore, de façon semblable à ce qui est tout juste apparu, nous pouvons répondre de 3 façons à cette question, « oui », « non » ou « sans objet ». S'il n'y a pas de lien entre une fin et un moyen, nous répondrons par « sans objet ». Si nous observons un lien entre une fin et un moyen à travers l'échange et que le moyen se modifie, nous répondrons par « oui ». Dans toutes autres circonstances, nous répondrons par « non ».

Dans seulement 0,2 % des cas (1 cas) nous avons observé un lien entre une fin et un moyen où le moyen se modifie suite à l'échange. Cela représente 10,0 % des propos où nous avons pu repérer un enchaînement avec une fin. Donc, dans 1,7 % des cas (9 cas) il n'y a eu aucune modification du moyen. Cela représente 90,0 % des cas où nous avons pu observer un lien entre une fin et un moyen. Comme dans le raisonnement ci-haut, même lorsqu'il y a enchaînement entre une fin et un moyen, cet enchaînement n'est pas immuable. Les moyens évoluent au fur et à mesure

que la relation évolue et ne peuvent être compris que dans la relation. Prenons l'échange qui suit à titre d'exemple.

Illustration 11<sup>184</sup> :

- 1 728 : 4 : (5)! (5)!
- 1 729 : 3 : She's over here!
- 1 730 : 4 : Where?
- 1 731 : 3 : Right here beside me! Can I have another one? Oh, I'm sorry (5).
- 1 732 : 5 : I got the book, I got my book. Want to read it?
- 1 733 : 3 : Not right now, I'm trying to do something.
- 1 734 : 5 : You ripped it!
- 1 735 : 3 : Fine, (Inaudible.) Can you come here for a second, dad?
- 1 736 : 2 : What's up?
- 1 737 : 4 : Dad!
- 1 738 : 3 : Uhm, here, well, ok...
- 1 739 : 4 : Daddy!!!
- 1 740 : 3 : How do you enter it, like make it ok so it goes on?
- 1 741 : 2 : I don't know.
- 1 742 : 3 : I don't know either.
- 1 743 : 2 : I never (inaudible), you'll have to figure it out.
- 1 744 : 3 : I've been pressing every button! I've done it like seven times! Oh, I 117i dit!  
(Inaudible, plusieurs personnes parlent en même temps)
- 1 745 : 4 : Wait! Haha! No! Bad dog! No! (Quitte la pièce.) Hey, that's mine! That's mine!
- 1 746 : 3 : No, stop! Don't hit me!
- 1 747 : 2 : What's going on out there? (4), come over here (4). Come over here. Come over here (4). (4) come here, I want to talk to you. (4) please come here.
- 1 748 : 4 : No, no, no!
- 1 749 : 2 : What's the problem over here? Can you leave (5), can you leave your sister alone please? (4)? (4) what are you doing? What do you want? What do you want? (5) get away.  
(Inaudible, dans une autre pièce.)
- 1 7450 : 2 : You can get along, you can play in each other's rooms. (4), you're going to get a time out if you keep going like this. (Quitte la pièce)

Ici, on trouve un échange entre trois enfants et leur père. L'échange débute avec un jeune garçon qui appelle sa petite sœur (propos 1 728). Il le fait avec enthousiasme. La sœur aînée répond

---

<sup>184</sup> Famille 5; *op. cit.*

en indiquant où la cadette se trouve (propos 1 729) dans la maison. Au propos 1 730, le garçon demande une précision et la sœur aînée lui répond au propos suivant. Au propos 1 732 la fille cadette demande un service de sa grande sœur où elle répond qu'elle est occupée à faire quelque chose. Selon l'enregistrement, la fille aînée essaie de manipuler la télécommande pour faire fonctionner la télévision, ce qui nécessite un savoir-faire qu'elle ne semble pas posséder. Donc elle veut achever sa tâche et repousse les autres demandes qu'on lui fait pour qu'elle puisse finir. Elle commence par demander de l'aide à son père. On remarque aux propos 1 733 à 1 739 qu'elle tente d'avoir l'attention de son père pour lui poser une question. Finalement, lorsqu'elle a son attention, elle peut lui poser sa question au propos 1 740. La jeune fille dévoile qu'elle a un projet en tête, elle n'est pas certaine de la façon de faire fonctionner les commandes de la télévision pour arriver à son but, donc elle demande l'aide de son père. Au propos 1 741, le père affirme qu'il ne sait pas non plus comment faire cela. Donc, la fille doit maintenant changer de moyen pour atteindre son but. Son père suggère qu'elle devra maintenant elle-même solutionner son problème. Elle affirme au propos 1 744 qu'elle appuie sur tous les boutons et n'arrive quand même pas à son but. Elle a modifié son moyen pour atteindre sa fin en conséquence de la réponse de son père. Si son père avait répondu autrement, elle n'aurait pas eu à essayer d'appuyer sur tous les boutons. C'est suite à la réponse du père qu'elle a dû essayer de résoudre son problème autrement.

Il est clair que la fille pensait que son père était en mesure de répondre à sa question et qu'elle serait capable d'atteindre son but. Elle n'avait aucune façon de savoir que son père ne savait pas comment faire. Cette information s'est révélée à travers l'échange, à travers la dynamique qui se produit entre interlocuteurs. Une fois qu'elle en a pris connaissance, elle a modifié son approche pour essayer d'atteindre son but. Donc, l'enchaînement qu'on observe entre une fin et un moyen ne peut être réduit à l'individu. Lorsque de nouvelles informations émergent, l'interlocuteur



modifie sa position en conséquence. Mais il nous serait impossible de comprendre cette évolution si nous réduisons l'analyse à l'individu. C'est dans une analyse qui est centrée sur la relation que nous pouvons pleinement comprendre ce qui se produit entre les interlocuteurs.

#### 4.1.12 Indicateurs de socialité

On peut se poser la question de savoir si les attitudes des interlocuteurs se modifient à partir des informations qui sont échangées. À cette question, nous pouvons répondre par « oui », par « non » ou par « sans objet ». Nous répondrons par « oui » lorsque nous observerons une modification importante d'une position, d'une attitude ou d'un point de vue de la part d'un interlocuteur. Nous répondrons par « sans objet » lorsque nous ne serons pas en mesure d'en faire la détermination. Dans tous autres cas, nous répondrons par « non ».

Dans 98,1 % des cas (dans 515 cas), nous ne notons aucune modification de l'attitude des interlocuteurs par rapport à l'information qui circule. Dans notre échantillon, nous avons coté 0,4 % des cas (deux propos) comme étant « sans objet » puisqu'ils étaient les premiers propos de l'enregistrement. On remarque 1,5 % des cas (8 cas) où nous avons repéré une modification de l'attitude d'un interlocuteur à cause de l'information qui circule. Donc, dans la grande majorité des cas, on ne remarque pas de modification. Prenons un exemple :

Illustration 12<sup>185</sup> :

1 369 : 2 : Get off of it.  
 1 370 : 1 : What?  
 1 371 : 2 : Get off of it.  
 1 372 : 1 : Ah fucking bite me!  
 1 373 : 2 : Well get off of it!  
 1 374 : 1 : No!

---

<sup>185</sup> Famille 4; *op. cit.*

- 1 375 : 2 : If you want to get stuff done and you want help...
- 1 376 : 1 : Ah, you know what? Shut your mouth! I'm not the one that was laying in bed for the last hour.
- 1 377 : 2 : Sorry, what were you doing? Playing on the computer.
- 1 378 : 1 : No I wasn't! I was checking for fucking a piece of furniture. There's a difference.
- 1 379 : 2 : You don't need a piece of furniture right now. We, we, you want to check a piece of furniture? Go check all the pieces of furniture that need to come out of that room downstairs.
- 1 380 : 1 : That's fine.
- 1 381 : 2 : That's not fine. (Nom) is coming over to put that...
- 1 382 : 1 : I'm very fucking well aware!
- 1 383 : 2 : You're on your own!
- 1 384 : 1 : Whatever!
- 1 385 : 2 : You're on your own.
- 1 386 : 1 : I don't give a fuck. Anything to not work. (elle se parle toute seule) I'm on my own? Get the fuck out!

Ici nous observons un désaccord entre parents. Alors qu'il n'y a pas de changement explicite contenu dans cet échange, nous pouvons quand même observer un désaccord substantiel qui est nécessairement au contraire à la relation typique. L'échange commence avec une requête de la part du père, elle est suivie d'une réponse brusque de la part de la mère. Le père persiste dans sa requête et la mère persiste dans son refus. Les partenaires s'échangent des justifications pour chacune de leur position, se lancent quelques injures et terminent l'échange en reconnaissant qu'en ce moment, ils ne peuvent pas s'entendre. Finalement, au propos 1386, la mère dit au père de quitter. Alors que les propos ne témoignent pas explicitement d'un changement d'attitudes, l'interaction est très négative et n'est pas représentative des échanges typiques du couple. Ici, chacun accuse l'autre de ne pas faire sa part. Chacun croit qu'il apporte sa juste contribution. Cette discordance aboutit à un conflit qui se termine lorsque la mère indique au père de quitter.

Ce genre d'interaction est plutôt rare. Mais il témoigne néanmoins du fait que des propos émis par les interlocuteurs peuvent avoir un effet sur l'attitude d'autrui. Si cela est bien le cas, c'est que la perspective sur un phénomène ne peut se comprendre de façon « objective ». L'information

est comprise dans un contexte spécifique et, comme on peut le remarquer ici, elle est le résultat de la relation. L'interaction fait état de la notion de socialité. Elle souligne comment la construction de la perspective peut être influencée par les propos de l'autre. Dans cet échange, on a un couple qui, la grande majorité du temps, évolue harmonieusement et s'entend bien. Mais la perspective de chacun sur la contribution de l'autre ici mène vers le désaccord. Si le désaccord est une construction à deux, c'est que les interlocuteurs sont nécessairement sociaux. Ils sont nécessairement en lien l'un avec l'autre et ne peuvent s'extraire de cette relation.

#### **4.1.13 Indicateurs d'historicité**

On peut se poser la question de savoir si les propos émis agissent sur la relation qui émerge entre les interlocuteurs comme l'a fait Girard<sup>186</sup>. Si les propos agissent sur la relation, c'est que l'interlocuteur est en relation. C'est que les propos ne peuvent se comprendre à l'extérieur de la relation, donc qu'ils font état de la nature sociale et historique de l'individu.

À la question de savoir si les propos émis agissent sur la relation qui émerge entre les interlocuteurs, nous pouvons répondre par « oui, et la relation évolue », par « oui, mais la relation n'évolue pas » ou par « sans objet ». Nous noterons une évolution dans la relation lorsque le propos intégré par un interlocuteur est intégré par l'autre aussi. À l'opposé, lorsque l'information émise par un interlocuteur n'est pas intégrée dans le discours de l'autre, quand l'individu, par exemple, maintient sa position, nous répondrons par « oui, mais la relation n'évolue pas ». Dans tous les

---

<sup>186</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 325.

autres cas (par exemple, si c'est le premier propos émis ou si nous n'avons pas suffisamment d'information pour clairement faire le tri), nous répondrons par « sans objet » à la question.

Ce que nous remarquons à partir de notre analyse, c'est que, dans 91,8 % des échanges (482 cas), nous observons des propos qui agissent sur la relation et que cette relation évolue, c'est-à-dire que l'information émise par un interlocuteur est intégrée dans le discours de l'autre. Étant donné cette réalité, il est difficile d'expliquer ce phénomène à partir d'un acteur asocial. Si l'information qui circule entre les interlocuteurs est intégrée dans les propos de ces mêmes interlocuteurs, c'est que leurs propos ne sont pas immuables. Cela souligne la réalité que l'humain est fondamentalement social et que les propos sont le fruit de la dynamique qui se produit entre les interlocuteurs.

Dans 6,9 % des cas (36 cas), nous remarquons que les propos émis agissent sur la relation alors que la relation n'évolue pas. Nous observons des cas où l'individu répond à une information d'un interlocuteur sans intégrer l'information à son discours. Le cas qui s'est produit le plus souvent est celui où deux personnes ont des opinions différentes et où, malgré les arguments de chacun, les interlocuteurs maintiennent leur opinion. Seulement dans 1,3 % des cas (7 cas) avons-nous accordé une cote de « sans objet » au propos. Prenons l'échange qui se trouve ci-bas aux fins d'exemple.

Illustration 13<sup>187</sup> :

1 943 : 2 : Well he's stuck there for a little bit.

1 944 : 1: What?

1 945 : 2 : He's stuck there for a little bit. What? (1) leave that out, I'm going to move that in a minute.

1 946 : 1: Ow, ow, ow, ow, ow, ow, ow! What?

---

<sup>187</sup> Famille 4; *op. cit.*

2 : (Inaudible.)  
 1 947 : 1 : Pardon?  
 2 : (Inaudible.)  
 1 948 : 1 : What are you looking at?  
 1 949 : 2 : The scores.  
 1 950 : 1 : They need to look at their fucking rankings. I'm sorry, but to beat her opponent, she fucking shut out like three fucking people in this tournament. That shouldn't happen at this level and there can't that many shitty sevens, you know what I mean? You know what? She's got it in her when she wants you know. Her and (name) have probably been practicing like you've never though.  
 1 951 : 2 : (nom) beat (nom) 7 2.  
 1 952 : 1 : Wow!  
 (Inaudible.)  
 1 953 : 2 : They were all races to 7, 7-4.  
 1 954 : 1 : Oh, it was a straight race with (nom)?  
 1 955 : 2 : 7-4, 7-4, 7-5, 7-2.  
 1 956 : 1 : (Nom) must have played awesome (sport). Good for him. I'm happy for him.  
 1 957 : 2 : 6-2, 6-3, 6-3.  
 1 958 : 1 : That's what I mean like. She was, there was no hill hill?  
 1 959 : 2 : Either that or it's a shitty division.  
 1 960 : 1 : Oh, come on!  
 1 961 : 2 : Everybody else is...  
 1 962 : 1 : Oh come on!

L'échange commence avec une affirmation de la part du père. La mère, n'ayant pas bien compris, lui demande de répéter au propos 1 944 et le père répète son affirmation au propos 1 945. Cet enchaînement se poursuit jusqu'au propos 1 947. Une autre question est posée par la mère (propos 1 948), ce qui amorce un changement de sujet. Le père répond et sa réponse suscite une réaction de la part de la mère. Elle exprime son mécontentement à l'endroit du classement que fait un organisme quelconque. Le père, lui, continue à partager l'information qu'il obtient sur l'Internet et la mère laisse tomber le fil de son propos et répond au père. On peut remarquer que la mère, au propos 1 958, fait référence au point qu'elle a avancé au propos 1 950. Elle affirme que « That's what I mean like » en relation à son propos 1 950. Le père répond en offrant une explication

nouvelle au propos 1 951. L'échange se termine avec la mère qui exprime son désaccord à l'égard de cette l'explication du père.

Cet échange souligne la complexité des discours. Les propos 1 943 à 1 947 s'enchaînent et démontrent clairement qu'il y a une intégration de l'information qui fait évoluer la relation. Il est évident que chaque interlocuteur prend en ligne de compte ce que l'autre dit en répondant à chaque propos. Au propos 1 948, on remarque un changement brusque de sujet qui est initié par une question de la mère. Alors que ce que le père affirme au propos 1949 suscite une réponse forte de la mère au propos 1 950, son propos n'est pas explicitement reconnu par le père immédiatement. Ce n'est qu'après que la mère ait fait référence à son opinion au postulat 1 958 que le père finalement en fait reconnaissance explicite. Il nous semble évident qu'en grande partie, les propos agissent sur la relation en cours et la font évoluer. Les propos se construisent les uns sur les autres. Ce phénomène souligne que la relation est historique. La fluidité des discours, la réciprocité qu'on observe dans les échanges, l'impact de l'information qui circule sur la relation ne peuvent être expliqués à l'extérieur de la relation. Les échanges qu'on observe ici soulignent le fait qu'on ne pourrait pas efficacement rendre compte de ces observations à l'extérieur de la relation comme le voudraient les théories de l'action.

#### **4.1.14 Le rapport à l'autre**

On peut aussi chercher à savoir si le rapport à l'autre se transforme à cause de l'information qui circule entre les interlocuteurs. Si on observe une transformation par rapport à l'autre, c'est que les propos témoignent de la nature historique des échanges. C'est que l'interlocuteur peut intervenir sur un propos précédent.

Encore, comme Girard<sup>188</sup> l'a fait, nous pouvons répondre par « oui », « non » ou « sans objet » à cette question. Dans les cas où nous pouvons clairement déceler si le rapport à l'autre se modifie à cause de l'information qui circule, nous répondrons par « oui ». Si nous ne pouvons pas déceler clairement s'il y a modification du rapport à autrui à cause de l'information qui circule, nous répondrons par « sans objet ». Dans tous les autres cas, nous répondrons par « non ».

Dans 2 cas nous avons catégorisé un propos comme étant « sans objet » puisqu'il était le premier dans l'enregistrement. Nous avons observé dans 0,4 % des cas (2 cas) que le rapport à l'autre se transforme à cause de l'information qui circule. Dans la grande majorité des cas, soit 99,2 % (521 cas), nous n'avons remarqué une transformation du rapport à l'autre à cause de l'information qui circule. Prenons un exemple pour souligner le point.

Illustration 14<sup>189</sup> :

- 1 990 : Ok, you say that I should be a fucking (rang) in (classe), listen asshole, I got my ranking in (classe) because I didn't play before!
- 1 991 : 2 : I'm just...
- 1 992 : 1 : You know, you know why do you always have to put me down?
- 1 993 : 2 : I don't. You put yourself down.
- 1 994 : 1 : Ok fine. But I got my (nom) playing (classe). So I was an (rang) in (classe). A legit (rang) in (classe) and you're fucking like you should be a (rang). Maybe this session, yeah, I'm playing like shit.

Bien que cet échange soit très court, nous pouvons quand même observer l'effet qu'a l'information qui circule sur la relation en cours. Ici, on observe une discussion entre parents avec un certain niveau d'intensité. Le langage utilisé est fort ainsi que le ton et le rythme de la parole suggère que le discours est motivé d'une part pour souligner le point et, d'autre part, par l'émotion

---

<sup>188</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 311.

<sup>189</sup> Famille 4 ; *ibid.*

qui est évidente dans le discours. L'échange commence avec l'objection de la mère à ce que le père a dit. En plus de souligner son désaccord avec l'opinion du père, elle justifie son désaccord avec un raisonnement pour appuyer son opinion. Au propos 1 991, le père tente une réplique mais se retrouve interrompu. La mère continue son discours au propos 1 992 en posant une question pour savoir pourquoi le père la dénigre. Le père répond au propos 1 993 que ce n'est pas lui mais la mère qui se dénigre par ses propres mots. Au propos 1 994, la mère cède. Donc, ici on observe clairement un changement d'opinion par référence au propos 1,992, mais aussi une transformation du rapport de l'un à l'autre. Alors que la mère attribue le dénigrement au père (et elle le fait de façon emphatique), une fois que le père lui propose une information qu'elle ne possédait pas, elle change d'attitude, et le rapport au père change. Le ton de l'échange change suite à la déclaration de cette information. Elle accepte la prémisse du père qui nécessite un changement de positionnement. Alors que le rapport à l'autre était tantôt tendu, il devient plus harmonieux. Si la relation était immuable, ce phénomène serait difficilement explicable. Mais c'est précisément parce que la relation n'est pas immuable qu'on peut rendre compte de cet échange. C'est parce que la communication se construit sur une symbolique qui nous permet d'intervenir sur elle et, donc, nous permet d'intervenir sur la relation.

Alors si le rapport à l'autre peut se modifier, même si ce n'est pas le cas de façon régulière, nous devons admettre que la relation à l'autre peut se modifier. Donc la relation n'est pas immuable. Elle est changeante, elle évolue, elle est dynamique. Si tel est le cas, les théories de l'action peuvent difficilement expliquer ce que nous observons. Si la communication peut être réduite à l'individu, comment pouvons-nous expliquer le changement du rapport entre les interlocuteurs ? Si on accepte que l'humain soit fondamentalement communicationnel et qu'il se livre dans la relation, ces observations deviennent beaucoup moins embêtantes. Si on accepte que



l'information agisse sur la relation en cours, alors on doit accepter que ce que nous observons est un phénomène social, historique et émoraisonnel.

#### **4.1.15 Indicateurs d'émoraison**

Si nous pouvons faire la démonstration qu'un moment informatif peut se construire par un moment antérieur, nous serons en mesure de montrer comment le discours entre interlocuteurs ne peut être réduit à l'intérêt ou à l'intention. Si on ne peut pas réduire le contenu du dialogue à ces facteurs, c'est que le dialogue se construit dans une logique relationnelle. C'est que le discours ne peut s'expliquer par la pure raison, c'est qu'il est émoraison. Nous avons fait cette vérification. Lorsque nous faisons référence à un projet antérieur, nous faisons référence à notre capacité à reconstruire une trame discursive qui renvoie à un projet antérieur.

Ce que nous observons à partir de nos données est que, dans 86,7 % des cas (455 cas), nous pouvons retracer une trame discursive fondée sur un projet antérieur à partir des propos qui sont échangés. En grande partie, les propos qui sont échangés peuvent être retracés en fonction de ce qui les précède. Étant donné ce phénomène, il est difficile de concevoir comment l'intérêt ou l'intention pourrait dominer les échanges. Effectivement, ces notions ne peuvent expliquer ce qu'on observe dans ces échanges. Alors que cette construction de propos souligne aussi les postulats d'historicité et de socialité de la modélisation relationnelle, elle montre comment le discours n'est pas réductible à la raison ou l'intention. Et si on ne peut la réduire qu'à la raison ou à l'intention, c'est qu'elle se livre à travers l'émoraison. Prenons un exemple pour illustrer le phénomène.

Illustration 15<sup>190</sup> :

- 149: 1 : Did you see what granny bought you?  
 150 : 3 : What?  
 151 : 1 : Come look, look it, come see.  
 152 : 3 : What is it? A new water bottle?  
 153 : 1 : Need milk.  
 154 : 3 : Can I put milk in that thing?  
 155 : 1 : I think that it would destroy it. I don't know, I think that if it doesn't get rinsed and cleaned right away that it would get all hard and nasty. At least stick with water.  
 3 : (Inaudible.)  
 156 : 1 : No, I think you have to stick with water in that. (2) get another glass.  
 157 : 3 : What about orange juice?  
 158 : 1 : Orange juice is not as bad as milk. Milk, it can destroy it, it can destroy it.  
 159 : 3 : If I can't put milk in it, can I put orange juice in it?  
 160 : 1 : No. You can clean it though.  
 161 : 2 : It's called a water bottle for a reason kid.

L'échange commence avec une question posée par la mère à son enfant à savoir si elle avait pris connaissance de ce que sa grand-mère lui avait acheté. La réponse de l'enfant suggère qu'elle ne le sait pas et donc dit à sa mère « what? ». Sa mère ensuite encourage l'enfant à venir voir. L'enfant regarde l'objet et demande ce que c'est. À la suite, au propos 153, la mère affirme qu'elle a besoin de lait. Ce propos est suivi par la demande de l'enfant de mettre du lait dans sa bouteille. Le parent répond non et l'enfant continue à négocier jusqu'à la fin de cet échange au propos 161.

Il est difficile de concevoir comment l'intérêt ou l'intention pourrait expliquer l'enchaînement de ces propos. En fait, nous n'en proposerons pas parce que nous ne pouvons arriver de façon plausible à rendre compte de ces observations à partir de l'intérêt ou de l'intention. L'enfant demande du lait. Il est difficile d'imaginer que cette requête n'est pas déclenchée par les événements qui ont précédé immédiatement (l'obtention d'une nouvelle bouteille et l'affirmation

---

<sup>190</sup> Famille 5; *op. cit.*

de la mère qu'elle a besoin de lait). Il est encore difficile de penser que la requête de jus de la part de l'enfant puisse être réduite à elle et qu'elle ne soit pas un effet secondaire de la réponse de la mère. La raison pure n'explique pas ces observations. L'intention n'explique pas ces observations non plus.

Mais, on peut fournir aisément cette explication à partir d'une perspective relationnelle. Si l'intention et l'intérêt ne sont pas déterminants des échanges, si ce qu'on observe est le résultat d'une interaction dynamique, c'est que les propos témoignent des notions de socialité, d'historicité et d'émoraison. L'information qui circule agit sur la relation, l'enfant modifie ses propos par conséquent en fonction des réponses de la mère. On n'observe pas un projet qui guide les propos de chaque individu. On observe un échange fluide, des interlocuteurs qui assimilent l'information qui circule à leurs propos, des propos qui ne sont pas que des dérivés de la logique pure. Puisque les propos ne sont pas des dérivés de la logique pure, c'est qu'ils sont expliqués par l'émoraison.

#### **4.1.16 Échelle d'émoraison**

Nous avons emprunté deux échelles pour mesurer l'émoraison à Girard<sup>191</sup>. Elle résume sa position en affirmant qu'on peut démontrer la présence de l'émoraison avec deux échelles : « ...une qui permet de rendre compte de la mesure dans laquelle les propos comportent une part de raison et une part d'émotion, une autre qui permet de voir si un acteur peut, dans un échange, se montrer a-émotionnel »<sup>192</sup>. La première échelle, celle à laquelle on réfère à une échelle d'émoraison possède sept valeurs. Les voici :

1. Interjection ou geste
2. Expression émotive avec syntaxe

---

<sup>191</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit.

<sup>192</sup> *Ibid.*, page 90.

3. Expression d'une croyance ou d'une émotion avec une explication
4. Présentation d'un argument avec paradoxe
5. Argument avec émotion, sourire ou geste
6. Argument pur, démonstration logique, propos rationnel
7. Indéfinissable

On notera que nous n'avons pas retenu la catégorie 7, soit « indéfinissable », dans notre analyse puisque cette catégorie est utilisée seulement lorsque nous ne disposons pas d'information suffisante pour faire un choix éclairé. Cette catégorie, toutefois, n'est apparue que deux fois.

En recourant à cette échelle, nous avons obtenu un mode de 4 avec une fréquence modale de 162. Cela représente 31,0 % de la totalité des propos. La médiane est aussi de 4 et la moyenne est de 4,11 avec un écart-type de 1,2. Cette information indique clairement que les propos ne renvoient pas à la raison pure et qui, en grande majorité, les propos contiennent au moins une partie d'émotion, nous avons cru sage de produire la distribution de fréquence de nos résultats. Nous avons donc choisi d'inclure le tableau suivant pour montrer comment la distribution est répartie à l'aide de cette échelle.

Tableau 4

<b>Échelle d'émoraison</b>	<b>Fréquence</b>	<b>Pourcentage pour chaque catégorie</b>
1	18	3,4
2	10	1,9
3	126	24,1
4	162	31,0
5	153	29,4
6	53	10,1
Total	523	99,9

Comme on peut le constater, nous avons seulement obtenu 2 cas où le propos était indéfinissable, faute d'information. Nous ne croyons pas que ces deux propos étaient vides

d'émotion, nous avons pris une approche prudente puisqu'il aurait été difficile d'assurer le bon classement du propos dans l'échelle. Nous avons aussi 53 propos classés parmi la catégorie 6, soit la catégorie d'un argument. Dans cette catégorie, nous avons inclus les propos qui étaient des réponses à des questions fermées. Par exemple, si un parent demandait à son enfant s'il voulait la télécommande et que l'enfant répondait par oui, nous avons coté cette réponse comme appartenant à la catégorie 6 en l'absence d'information qui pourrait nous permettre de la classer différemment.

Maintenant que nous avons apporté ces éclaircissements, il nous semble clair qu'en grande partie les propos contiennent au moins une part d'émotion. Si les propos contiennent au moins une part d'émotion, c'est que le propos n'est pas réductible à l'intérêt ou à la raison. C'est que les propos ne peuvent se comprendre que dans une optique relationnelle. Prenons un exemple.

Illustration 16<sup>193</sup> :

1 204 : 1 : We bought a house! We bought a house! We're moving into a brand new house!  
 1 205 : 3 : Guess what mom?  
 1 206 : 1 : We bought a house, we're moving!  
 1 207 : 3 : Mom, guess what.  
 1 208 : 1 : We're moving.  
 1 209 : 3 : No, guess what! (Inaudible.)  
 1 210 : 1 : You're going to have your own.  
           3 : (Inaudible.)  
 1 211 : 1 : I'm going to have it. I'm going to have an en suite bathroom with the most amazing shower.  
 1 212 : 3 : Shut up!  
 1 213 : 1 : The greatest shower ever.  
 1 214 : 3 : That's not nice! That's not nice! You're going to have to let me try that shower.  
 1 215 : 1 : No you're not!  
 1 216 : 3 : I need to try that shower.  
 1 217 : 1 : No.  
 1 218 : 3 : Yeah.  
 1 219 : 1 : No, you're going to have your own.  
           (Inaudible.)

---

<sup>193</sup> Famille 4; *op. cit.*

- 1 220 : 1 : Did you see the size of your bathtub?  
 1 221 : 3 : So when I get sick, I can lay in the bath as long as I want.  
 1 222: 1 : Oh yeah.  
       3 : (Inaudible.)  
 1 223 : 1 : We bought a house! (nom), you can see all this! We bought a house! Haha!  
 1 224 : 3 : Oh, you want to buy a house? Hey (nom), (nom)?  
 1 225 : 1 : Ah, he knows, he's at pool.  
 1 226 : 3 : (nom) you want to buy a house? There's one for sale...  
 1 227 : 1 : There are nice colours inside.  
 1 228 : 3 : Except for my room, my room is like brown.  
 1 229 : 1 : You never know, we might be able to find some bedding like a light brown. Hey  
       (3) put your stuff away. Built in fucking oven, built-in stove top, built-in microwave.  
 1 230 : 3 : Oh the microwave, everyone's going to be like uhm, can I heat something up? How  
       do you work this thing? Where's your microwave? Oh right there! How do you work  
       it? (singing: I'm so excited and I just can't hide it...) (nom d'animal) you're going to  
       have your own bed to lay on. You can't lay on a bed right now. Lay on a bed.

L'échange commence avec la mère qui répète qu'ils se sont acheté une maison et elle le fait avec une grande excitation. Sa fille répond avec une réponse paradoxale en posant à sa mère la même question. Les propos se répètent jusqu'au propos 1 209. La mère et l'enfant sont clairement excités. Elles sont heureuses qu'elles se soient procuré un nouveau domicile. Même la structure de l'échange montre comment les propos ne peuvent pas être réduits à l'intérêt ou à la raison. Il y a une qualité illogique à la répétition que nous observons à moins qu'on accepte que la répétition ne soit pas le fruit de l'intérêt ou de l'intention mais qu'elle serve plutôt à exprimer l'émotion qui se montre quasi incontenable chez les interlocutrices. La cadence de leur parole augmente, le volume alterne, le ton de la voix change ; toutes ces choses ne peuvent être expliquées à partir des théories de l'action. L'individu n'est pas a-émotionnel, donc il ne peut se comprendre dans une modélisation qui le rend a-émotionnel.

L'échange continu au sujet de la nouvelle maison qu'elles posséderont dans les prochaines semaines. Les propos 1 210 à 1 230 continuent à refléter l'excitation du parent et de l'enfant. On le remarque au propos 1 212 où l'enfant dit au parent de se taire. En fait, il semble peu probable

que l'enfant veuille que le parent se taise. Le propos, si on l'accepte de façon concrète, est difficile à expliquer. Le parent ne fait aucune remarque au sujet que son enfant lui ait dit de se taire, l'échange continu sans même s'arrêter sur la demande de l'enfant. Encore, l'enfant ne revient pas sur sa demande. Plutôt, l'échange se poursuit les interlocutrices partageant chacune à son tour ce qui les excite à propos de leur nouvel achat.

Malgré cela, si on accepte que le propos ne soit pas un dérivé d'une intention ou de l'intérêt, il peut être expliqué à partir de la relation qu'entretiennent le parent et l'enfant. Il y a une excitation explicite dans cet échange. Puisque ni l'enfant et ni la mère se sont attardées à la demande, il semble beaucoup plus plausible que l'enfant ici cherche à exprimer un sentiment de stupéfaction.

Les échanges comme celui que nous venons d'aborder font état des notions de socialité, d'historicité et d'émoraison. Les propos, les gestes, les cris, les sourires ne peuvent pas se conformer à une logique d'un acteur rationnel. Cet échange souligne que la modélisation relationnelle est un meilleur outil pour comprendre la dynamique qui se produit entre interlocuteurs.

#### **4.1.17 Échelle d'impassibilité**

Nous avons fait un autre emprunt du travail à Girard<sup>194</sup> en utilisant son échelle d'impassibilité pour aider à faire la vérification du postulat d'émoraison. Cette échelle servira à montrer comment, dans l'échange entre interlocuteurs, il y a manifestation d'émotion de la part de ces interlocuteurs. Girard affirme que son échelle d'impassibilité : « ...se rapporte plutôt à l'état psychique de l'énonciateur<sup>195</sup>... ». Elle contient 7 niveaux :

---

<sup>194</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit.

<sup>195</sup> *Ibid.*. Page 90.

1. Émotion incontenable
2. Émotion très apparente
3. Émotion apparente
4. Émotion implicite
5. Émotion contenue dans un propos rationnel ; dans un propos moral
6. Aucune émotion apparente, impassibilité
7. Indéfinissable

Nous notons que, dans son travail, Girard affirme qu'une cote de 6 (qui serait l'impassibilité) serait quasi-impossible. Nous avons, d'ailleurs, utilisé la cote 6 d'impassibilité lorsqu'un interlocuteur offrait une réponse à une question fermée et que nous ne disposions pas d'autres informations pour faire le tri (par exemple, lorsqu'une personne répondait par « oui » ou par « non » à une question et que nous ne possédions aucune autre information). Nous aurions pu aussi classer ce propos comme 7, soit comme indéfinissable, puisque la difficulté est le manque d'information. Mais nous avons opté pour une approche plus libérale qui ne nous exposait pas à la critique.

Pour notre analyse, nous avons éliminé la catégorie 7, soit « indéfinissable », de l'échelle puisqu'elle n'est pas en réalité une catégorie sur une échelle, mais plutôt une catégorie qui est enregistrée lorsqu'il n'y a pas suffisamment d'information pour prendre une décision éclairée. Une seule fois, cependant, avons-nous eu à classer ainsi un propos. Donc nous obtenons un mode de 4 et la fréquence modale est de 193. La médiane est de 4 et la moyenne est de 3,92 avec un écart-type de 1,1. Encore une fois, nous remarquons que les interlocuteurs ne sont pas a-émotionnels. Dans la vaste majorité des cas, l'émotion de l'interlocuteur est évidente. Dans seulement un cas avons-nous déterminé qu'un propos était indéfinissable. Nous avons observé des personnes qui rient puisqu'elles sont heureuses, ou parce qu'elles sont en colère, des personnes qui rient, des personnes qui se moquent d'autres personnes, etc. Ces observations ne peuvent pas s'expliquer par



évocation stricte de l'intérêt ou de l'intention. Les propos ne peuvent pas être réduits à la raison. C'est que nos observations font état de l'émoraison. Encore une fois, à des fins de démonstration, nous incluons un tableau avec la distribution de fréquences de nos observations.

Tableau 5

Échelle d'impassibilité	Fréquence	Pourcentage Total
1	17	3,2
2	31	5,9
3	118	22,5
4	193	36,8
5	139	26,5
6	26	5,0
Total	524	99,9

Comme on peut le constater aisément, dans la vaste majorité des cas, nous avons pu repérer une émotion chez l'interlocuteur. Nous possédons de nombreux exemples dans nos observations d'individu qui expriment des émotions explicitement, par le ton de leur voix, par un cri ou un sourire. Comme nous l'avons affirmé dans la section sur l'échelle d'émoraison, ces genres d'observations ne peuvent pas être réduites à un l'intérêt ou à une intention. Les propos ne sont pas construits sur une base de raison. Ils sont construits sur une base d'émoraison. Ils prennent forme dans la relation. Les propos se construisent les uns sur les autres, l'information qui circule agit sur la relation entre les interlocuteurs, l'information est assimilée et impacte le discours qui se produit. Tous ces phénomènes ne peuvent être expliqués à l'extérieur de la relation. Prenons un exemple pour appuyer nos dires

Illustration 17<sup>196</sup> :

1685 : 1 : (4) as-tu fini d'étudier mon gars ?

---

<sup>196</sup> Famille 3 ; *op. cit.*

- 1686 : 4 : Non, je fais que prendre un petit break.  
 1687 : 1 : Qu'est-ce que tu veux mon bébé. Viens-t'en. T'es un petit gâté pourri, t'es un petit gâté pourri. T'es colleux. (Parle au chat).  
 1688 : 4 : Hey !  
 1689 : 2 : Quoi ?  
 1690 : 4 : Mets la musique!  
 1691 : 1 : Wow (4)!  
 1692 : 4 : Mom, c'est correct.  
 1693 : 2 : (Inaudible), when that thing is plugged into the tv, you just plug in to your phone and it plugs into the tv too.  
 1694 : 1 : Ok.  
 1695 : 4 : Mom a care pas ok dad.  
 1696 : 1 : Non, non.  
 1697 : 4 : (inaudible). C'est le temps que tu fasses quelque chose.  
 1698 : 1 : Toi là mon brasseur de caca là.  
 1699 : 4 : Hey!  
 1700 : 2 : Quoi?

Cet échange se produit entre des parents et leur fils. La mère demande à son fils s'il a terminé et il répond qu'il ne fait que prendre une pause. Ensuite, au propos 1 687, la mère parle au chat de la maison. Elle utilise une voix douce, elle le cajole et exprime qu'elle gâte son chat. Il est clair qu'elle exprime une tendresse envers l'animal. En plus, le comportement est paradoxal puisque l'animal ne peut quand même pas comprendre ce que la maîtresse exprime. Donc cet échange est difficilement expliqué par l'intérêt, l'intention ou même la raison. Comment apporter un sens au fait qu'une personne parle à un animal alors qu'il ne peut comprendre ? Le contenu qu'elle exprime ne peut non plus être réduit à l'intérêt, l'intention ou la raison. Elle exprime une tendresse. Ce genre de propos s'explique lorsqu'on adopte une perspective relationnelle. Ce sont les postulats de socialité, d'historicité et d'émoraison qui peuvent rendre compte de ces observations.

L'échange se poursuit lorsque l'enfant lance un cri qui est suivi par une interrogation de la part du parent. Il commande de la musique, une demande à laquelle la mère répond avec surprise.

Le « wow » de la mère est une expression de surprise. Comment pouvons-nous expliquer cette vocalisation à partir d'intérêt, d'intention ou de raison ? Elle exprime une surprise par conséquent à ce que son fils a dit. Donc, c'est une construction historique que nous observons. Cette construction historique ne peut se produire que puisque les interlocuteurs sont en relation. Si c'est effectivement le cas, le propos est aussi expliqué par l'émoraison. La modélisation relationnelle enlève les prérequis de l'individu et nous permet de le comprendre comme il est. Il est social, il est historique et il est émotionnel. Sinon, nous ne pouvons pas rendre compte de nos observations. Comment expliquer l'interjection de la mère si on ne peut concevoir l'acteur que dans une perspective rationnelle ? La réponse est qu'on ne peut pas faire ce saut. L'individu ne peut pas être compris si on le limite à un être rationnel. Il est plus que ça et, comme le montre l'échelle d'impassibilité, l'individu est raison et émotion, il est émoraison.

#### **4.1.18 Formes macrologiques de socialité**

Les formes macrologiques de socialité renvoient à la notion que la symbolique qui est partagée peut renfermer des référents qui peuvent être compris sans pour autant nécessiter l'appartenance au groupe étudié mais plutôt le rapport à la société plus large. Comme le décrit Girard :

...on considère que l'on a affaire à une forme macrologique dès lors que la chose exprimée constitue un symbole, une idéologie, un référent qui est accessible à l'ensemble des personnes qui vivent dans la contemporanéité — ou, du moins, dans la société étudiée — ; dès lors, donc, que sa compréhension ne dépend pas du fait que l'on fasse partie de l'organisme étudié<sup>197</sup>.

---

<sup>197</sup> Mélanie Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit., p. 306.

À la question de savoir si les propos renvoient à des formes macrologiques de socialité, nous pouvons répondre de trois façons, soit « oui », « non » ou « indéfinissable ». Nous répondons « oui » dans les conditions où l'information échangée ne peut être réduite au groupe étudié. Nous répondons non lorsque les symboliques sont compréhensibles par le groupe mais seraient difficilement compréhensibles sans l'information spécifique au groupe. Dans cette étude, nous reconnaissons qu'il y a des propos qui font référence à des événements historiques qui ne sont connus que par les membres de la famille. Dans ces conditions, nous considérons que le propos ne témoigne pas des formes macrologiques de socialité. Enfin, nous répondons « indéfinissable » lorsque nous n'avons pas suffisamment d'information pour prendre une décision éclairée.

Dans 95,8 % des cas (503 cas) nous avons pu repérer une forme macrologique de socialité. Donc dans seulement 2,7 % des cas (14 cas) nous n'avons pas pu repérer les formes macrologiques de socialité et dans 1,5 % des cas (8 cas) les propos étaient indéfinissables. Il est clair que, dans la grande majorité des cas, les propos témoignent des formes macrologiques de socialité. Il nous apparaît comme une évidence qu'en grande partie les échanges ne pourraient pas être réduits aux membres du groupe. Oui, il y a certainement des instants où l'information échangée renvoie à des connaissances qui sont propres à l'individu. Mais cela est l'exception, et non la règle, et cette information ne survient pas à l'extérieur de la relation. Elle ne se produit pas sans le langage ; phénomène qui témoigne déjà du fait que l'humain est fondamentalement social. Examinons un exemple pour faire le point.

Illustration 18<sup>198</sup> :

---

<sup>198</sup> Famille 5; *op. cit.*

2 324 : 1 : How's she getting home?  
 2 325 : 3 : She's riding a bike.  
 2 326 : 1 : How old is she?  
 2 327 : 3 : (Âge.)  
 2 328 : 1 : And her mom is ok with that?  
 2 329 : 3 : Yeah.  
 2 330 : 1 : Daddy should have taken her home.  
 2 331 : 4 : Daddy's too busy in the garage.  
 2 332 : 1 : Ok, stop. What do you have to do right now?  
 2 333 : 4 : Watch mommy.  
 2 334 : 1 : No. No, no, it's bedtime. What do you have to do?  
 2 335 : 3 : Brush your teeth.  
 2 336 : 1 : Yeah, what else?  
 2 337 : 3 : I don't know.  
 2 338 : 1 : Peepee, wash hands, brush your teeth...  
 2 339 : 3 : We already peeped!  
 2 340 : 1 : When?  
 2 341 : 3 : Uhm, (inaudible).  
 2 342 : 1 : You both did.  
 2 343 : 3 : Yeah.  
 2 344 : 1 : Ok, wash hands, cause you were outside playing, brush teeth, pajamas for you. Go  
 and I'll meet you in your bedroom.

Dans cet échange nous avons la mère qui questionne son enfant à l'égard d'une de ses petites amies. L'échange commence par la mère qui demande à sa fille comment son amie se rendra à la maison (propos 2 324). L'enfant répond à la question et la mère suit cette réponse avec une deuxième question, l'enfant répond encore et cette séquence de questions et réponses se poursuit jusqu'au propos 2 329. À aucun moment ne pouvons-nous suggérer que l'information qui est partagée ici peut être limitée à la famille. La mère exprime clairement une inquiétude envers un enfant qui se déplace seule dans le quartier en bicyclette alors qu'elle continue en suggérant que son conjoint aurait dû offrir de conduire l'enfant à la maison.

Au propos 2 342, la conversation change de direction. La mère continue à poser des questions, mais dans le but de préparer l'enfant pour qu'elle puisse se coucher. Nous remarquons encore une alternance entre questions et réponses jusqu'au propos 2 344. À aucun moment ne

pouvons-nous suggérer que l'information qui circule entre les interlocutrices peut être réduite à elles. Cet échange souligne le fait que l'humain est nécessairement social. Les symboliques qui le définissent s'inscrivent dans un cadre qui est partagé et, en cela, dans le fait qu'on ne peut pas ne pas communiquer et dans celui que la symbolique qu'il utilise ne lui appartient pas proprement dit, l'humain se dévoile comme étant nécessairement social. En tirant cette conclusion, on peut encore une fois constater que les théories de l'action ne peuvent rendre compte de ces observations puisqu'elles considèrent que l'acteur peut être asocial. C'est là une impossibilité. L'humain est fondamentalement communicationnel et ne peut s'extraire de cette relation. Cela fait en sorte qu'il ne peut être compris en dehors du social.

#### **4.1.19 Formes micrologiques de socialité**

Les indicateurs de micro socialité peuvent s'expliquer en termes de symboliques qu'utilisent les interlocuteurs. Puisque les interlocuteurs peuvent se comprendre entre eux ainsi qu'ils peuvent être compris par ceux qui les observent, il est difficilement concevable qu'on ne puisse pas repérer ces indicateurs dans les échanges. Pour cette raison, on peut répondre de deux façons à la question des indicateurs de micro socialité : soit par « oui, de façon explicite », soit par « oui de façon implicite ». Pour répondre « oui de façon explicite », il suffit que l'information échangée le soit à l'aide de symbolique qui est compréhensible par les interlocuteurs ainsi que par ceux qui observent l'échange. On répondra oui aux indicateurs de micro socialité qui se dévoilent de façon implicite lorsque le contexte dans lequel émerge l'échange est trop important pour bien saisir le sens de l'information qui circule entre les interlocuteurs.

Dans 96,2 % des cas (505 cas), nous avons pu repérer les indicateurs explicites de micro socialité, c'est-à-dire que, dans la vaste majorité des cas, la symbolique qu'utilisent les

interlocuteurs et les informations qu'ils échangent peuvent être comprises aisément sans autres informations. Ce résultat n'est pas surprenant étant donné la fluidité des échanges et l'aise avec laquelle les interlocuteurs conversent. Seulement dans 3,8 % des cas (20 cas) avons-nous besoin de précisions pour mieux comprendre le sens des informations qui sont échangées. Encore une fois, ce résultat n'est pas surprenant dans le sens qu'il serait difficile de concevoir un échange entre interlocuteurs où ces interlocuteurs ne partagent pas une symbolique en commun.

Alors qu'il n'y a pas d'échanges où nous n'avons pas pu repérer les indicateurs de micro socialité, nous croyons quand même sage de faire l'analyse d'un échange entre interlocuteurs pour concrétiser ce que nous venons de rapporter.

Illustration 19<sup>199</sup> :

- 1 635 : 1 : I already know! Granny told me about it!  
 4 : (Inaudible.)  
 1 636 : 1 : Ok, but I don't think that that's not as dangerous as running across the road with a car.  
 1 637 : 4 : She could have broken her arm.  
 1 638 : 1 : You can break a lot more than that and granny already talked to me about that. What's on your face?  
 1 639 : 2 : Mayo.  
 1 640 : 1 : Ok, if you're going to cry you have to (inaudible). If I'm going to talk to you about something, I want to talk to you about it without you throwing a fit.  
 1 641 : 4 : (3) (Inaudible.)  
 1 642 : 1 : Maybe because what (3) did wasn't nearly as dangerous because there was snow so it didn't hurt her. Yeah, if she did that when there wasn't snow, it could have really hurt her.  
 4 : (Inaudible.)  
 1 643 : 1 : Are we talking about (3) right now?  
 1 644 : 4 : No!  
 1 645 : 1 : Then why are we talking about (3) right now?  
 1 646 : 4 : I don't know!  
 1 647 : 1 : Bye.  
 1 648 : 2 : Ok well, guess what? It's bath for her then bed right now.  
 1 649 : 1 : Yeah, she's not getting rainbow moon tonight, that's for sure.

---

<sup>199</sup> Famille 5; *op. cit.*

1 650 : 2 : Get what?

1 651 : 1 : Rainbow moon. She seems to think that she can act like that and get what she wants.

1 652 : 2 : Yeah, well I am going to get her bath and ready for bed.

1 653 : 1 : Might as well give them a bath at the same time, babe.

1 654 : 2 : Well, no, I'll get her in out and you can send (3) when she's done her supper.

1 655 : 3 : Do I have to go to bed?

Dans l'échange ici, nous observons un parent qui est en colère après un enfant et veut souligner le point que ce qu'elle a fait au matin était très dangereux. À aucun moment de cet échange observons-nous une incompréhension de la part des interlocuteurs par faute de la symbolique qu'elles utilisent. À aucun moment avons-nous besoin d'informations additionnelles pour comprendre l'échange. Le parent est clairement frustré et l'enfant tente tout au long de la conversation à se faire entendre et de justifier son comportement.

Ce partage de symbolique, cette intercompréhension soulignent la réalité du postulat de la socialité. Cette intercompréhension se produit sur la base d'une symbolique qui est partagée. Sinon, si on pouvait rendre l'individu asocial et on pouvait lui donner sa propre symbolique, cette conversation serait beaucoup plus difficile à comprendre. Mais ce n'est pas le cas. L'individu ne peut être asocial. On ne peut pas le comprendre à l'extérieur de sa nature sociale.

#### **4.1.20 Les formes macrologiques d'historicité**

Pour vérifier notre hypothèse à l'égard de l'historicité, nous avons encore emprunté au travail de recherche de Girard. Comme elle, nous nous sommes intéressés à savoir comment les formes macro d'historicité transparaissent dans les dialogues observés. Nous avons donc emprunté son questionnement qu'elle articule de la façon suivante : « est-ce que le propos renvoie



à ce que l'acteur était avant la relation en cours ? <sup>200</sup> » À cette question, nous pouvons répondre par « oui » ou par « non ». Le format de notre recherche ne permettait pas la transcription des propos d'invités qui se présentaient dans le foyer, contrairement à Girard, nous sommes restreint à deux façons à répondre à cette question, alors qu'elle en avait trois, puisque, dans son devis de recherche, un invité était possible, alors que ce n'était pas possible dans le nôtre. Nous répondons par « oui » lorsque le propos observé fait état de ce qu'était l'individu avant la relation en cours. Donc, dans notre analyse, tous les propos sont émis par un membre de la famille.

On remarque que, dans 85,7 % des cas (450 cas), le propos renvoie à ce que l'individu était avant la relation et que, dans seulement 14,3 % des cas (75 cas), pouvons-nous affirmer, qu'en fait, les propos ne renvoient pas à ce que l'acteur était avant la relation. Cela démontre encore une fois comment l'échange évolue dans un contexte qui lui appartient et qui ne peut être soustrait de l'échange sans que l'échange perde son sens. Les propos ne se produisent pas dans un vide, mais ils sont clairement inscrits dans un contexte spécifique. Les théories de l'action n'acceptent pas ce fait. Elles réduisent les propos à l'individu. Mais cette perspective ne peut pas rendre compte de la réalité de nos observations. Nos observations montrent comment l'échange est une construction qui émane de la relation et, donc, confirment la pertinence de la notion d'historicité. Examinons un exemple.

Illustration 20<sup>201</sup> :

- 1 099 : 3 : It would be helpful if you...
- 1 100 : 4 : But (3)...
- 1 101 : 3 : ddddddd (se moque de son frère)
- 1 102 : 2 : Alright, you guys (Inaudible.)
- 1 103 : 4: (3), what did you do?

<sup>200</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraision*, op. cit., p. 280.

<sup>201</sup> Famille 5; op. cit.

- 3 : (Inaudible.)  
 1 104 : 4 : You're mean!  
 1 105 : 3 : I'm not mean! We have to make sure that everything's blue.  
 1 106 : 4 : No we don't.  
 1 107 : 3 : Yes, yes we do. Yes, yes we do.  
 1 108 : 4 : Prove it! Hey!  
 1 109 : 3 : How do I prove it to you?  
 1 110 : 4 : (3) you can show me the way!

L'échange commence avec une affirmation de l'enfant aînée, il est suivi par une réponse de l'enfant cadette qui est interrompue par sa sœur aînée. Au propos 1 102, le père intervient alors qu'il anticipe une querelle. L'échange quelque peu intense se poursuit entre les enfants jusqu'au propos 1 110. On remarque sans doute que ces propos, s'ils sont l'effet des précédents, sont aussi le produit de ce que l'individu était avant l'échange. Réduire les propos à l'individu ferait en sorte qu'ils ne pourraient être pleinement compris. Les propos ne sortent pas d'un vide, ils s'inscrivent dans un contexte spécifique qui est livré à un moment spécifique. La notion d'historicité rend compte de cette réalité.

#### **4.1.21 Les formes micrologiques d'historicité**

Celles-ci se dévoilent dans le lien qui se produit dans les échanges. Si le propos émis dans l'échange est en lien avec celui qui le précède, c'est que le propos est une construction historique qui témoigne de la notion d'historicité. Encore, comme l'a fait Girard, nous nous sommes posé la même question qu'elle : « est-ce que le propos renvoie à ce que l'acteur devient en fonction de l'information qui circule ? <sup>202</sup> » À cette question, nous pouvons répondre par « oui », par « non »

---

<sup>202</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., p. 130.

ou par « indéfinissable ». Nous jugerons que le propos et le lien à celui qui le précède ne peuvent être triés justement que lorsque le premier propos dans une séquence ou lorsque le propos qui le précède sont inaudibles.

Ce qu'on découvre à l'aide de notre analyse est que, dans 90,1 % des cas (473 cas), il y a un enchaînement clair des propos entre les interlocuteurs. Dans la grande majorité des échanges, nous pouvons reconnaître un enchaînement des propos qui ne peuvent être expliqués que par la notion d'historicité. La réplique d'un interlocuteur dépend de ce que l'autre dit, et ainsi de suite. Si ce qui est dit découle du propos qui le précède, alors ce propos est nécessairement lié à ce que l'autre dit, donc, c'est une construction à deux (au minimum). Si les tours de paroles se construisent l'un sur l'autre, si les interlocuteurs peuvent intervenir sur leur symbolique, c'est que l'échange ne peut être réduit à un individu. L'échange ne se comprend pas de façon individuelle. Il se comprend dans la relation entre les interlocuteurs. Examinons un exemple d'échange entre interlocuteurs.

Illustration 21<sup>203</sup> :

3 024 : 1 : Oui. Ok (nom) va nous donner (montant) this week.  
 3 025 : 2 : (nom)?  
 3 026 : 1 : La mère de (nom)?  
 3 027 : 2 : À (nom)?  
 3 028 : 1 : Allo?  
 3 029 : 2 : (nom)?  
 3 030 : 1 : Oui!  
 3 031 : 2 : She's indian!  
 3 032 : 1 : Bien (nom)! Je ne le sais pas moi! (nom)!  
 3 033 : 2 : Greatly appreciated. Thank you.  
 3 034 : 1 : Ok, va parler à (nom)là!  
 3 035 : 2 : Let me think! I'm in hockey mode now.  
 3 036 : 1 : Ok.  
 3 037 : 2 : So you get the gist of my email?  
 3 038 : 1 : I think so.  
 3 039 : 2 : Ok. If ever you need a hand, let me know.

---

<sup>203</sup> Famille 3: *op. cit.*

3 040 : 1 : Non, c'est ici.

3 041 : 2 : Do you have a puffer here?

3 042 : 1 : Ouin, mais...

3 043 : 2 : Just take a shot, it'll just pfff your lungs. Try it!

3 044 : 1 : C'est juste que ça fait mal parce que je tousse je pense.

L'échange commence avec une réponse de la mère à une question qui lui est posée. Le père, qui ne semble pas avoir bien compris, répète le nom avec une intonation qui suggère une interrogation. Cette alternance entre une question et une réponse se poursuit jusqu'au propos 3 030 où la mère répond en exclamative. Au propos 3 031, le père apporte une précision à la description de la personne. Il est clair que chaque propos se construit sur la base du propos qui le précède. C'est invraisemblable de suggérer que chaque propos est réductible à un individu. Que cet individu puisse exprimer ces propos de façon intentionnelle, de façon à ce que la source du propos n'appartienne qu'à l'individu, cela ne se révèle pas dans la réalité de nos observations. L'explication réside dans le fait que l'humain utilise une symbolique sur laquelle il peut intervenir. La symbolique ne lui appartient pas, elle est partagée.

Les propos suivant s'enchaînent encore (évidemment sur un autre sujet). Mais il est clair que les interlocuteurs n'ont pas de difficulté à suivre l'échange et que le discours est organisé de telle manière qu'il ne pourrait être observé sans la réciprocité des interlocuteurs. À la limite, nous pouvons considérer que le propos 3 041 ne se construit pas à partir d'un moment antérieur de cet échange. Le père pose une question qui est spécifique à ce qu'il désire. Alors que nous pourrions suggérer que même dans une situation comme celle-là, le propos est quand même construit sur un moment antérieur (il devait savoir qu'elle possédait ce qu'il cherchait et il est probable qu'elle sache où le trouver). Mais de façon explicite, nous ne pouvons pas faire le lien entre ce propos et l'un de ceux qui le précède. Il reste que, dans la grande majorité des cas, les propos sont des

constructions d'un moment antérieur et que cette évolution de l'échange ne peut être comprise qu'à l'intérieur de la modélisation relationnelle, soit par la notion d'historicité.

## **4.2 Interprétation**

Maintenant que nous avons pris connaissance de nos résultats, il nous reste à leur apporter une perspective. Peut-on continuer de croire que l'individu ne serait que rationnel ? Est-il a-émotionnel ? Est-ce que ses propos sont intentionnés ou intéressés ? Peut-il être compris à l'extérieur de la relation ? Est-ce que les notions d'historicité, de socialité et d'émoraison peuvent rendre compte de nos observations ? Voilà ce qui nous préoccupe.

### **4.2.1 Des théories de l'action**

Affrontons un encadrement théorique à la fois. Pour que les théories de l'action puissent se montrer efficaces, nous devons être en mesure d'observer un acteur stratégique, intéressé, rationnel et intentionné. Alors, si l'individu est stratégique, nous devrions être en mesure de repérer cette stratégie dans les propos entre interlocuteurs. L'enchaînement entre une fin et un moyen ne se produit que dans très peu de cas. Au contraire, nos observations suggèrent que les propos s'enchaînent l'un à l'autre, c'est-à-dire qu'en grande partie chaque interlocuteur ne fait pas qu'émettre des propos. Il intègre les propos de l'autre, l'information qui circule fait évoluer le discours. Si c'est le cas, c'est que l'interlocuteur est social, historique et émotionnel. Ce n'est pas que l'individu est incapable de stratégie, c'est qu'il n'est pas fondamentalement stratégique. L'essence de la personne ne se réduit pas à cette notion. D'ailleurs, nous avons observé des propos où l'interlocuteur se montre stratégique. Mais, même là, nous observons l'impact de l'information qui circule soit sur les fins de l'interlocuteur, soit sur le moyen qu'a proposé l'interlocuteur. Cette

évolution souligne encore le caractère relationnel du phénomène. La notion de stratégie se comprend dans la relation. Elle émerge à l'intérieur d'un cadre relationnel. Elle ne se manifeste pas à l'extérieur de la relation. Nos observations montrent que la stratégie est imbriquée dans la dynamique des échanges entre interlocuteurs. Nous ne suggérons pas qu'il soit impossible d'observer le contraire, c'est-à-dire des cas où on pourrait observer qu'un individu arrive à une interaction avec une stratégie en tête. Cependant, nous croyons que ces cas seraient rares. La stratégie peut faire partie des propos, mais elle n'est pas le propos. Elle s'exprime via un interlocuteur mais elle évolue, elle prend souvent forme dans les échanges qui se produisent entre interlocuteurs.

Enfin, en grande majorité, les propos ne montrent pas un enchaînement entre une fin et un moyen. Même dans les cas où nous avons pu repérer ce genre d'enchaînement, nous avons observé que les fins ou les moyens se modifient en conséquence de l'information qui circule. Il nous semble que ces informations soulignent bien la réalité que l'individu n'est pas fondamentalement stratégique mais qu'il est social, historique et émotionnel.

#### **4.2.2 L'acteur comme intentionné...**

Si l'interlocuteur est intéressé, il va de soi qu'on devrait être en mesure de repérer cette intention dans ses propos. Mais ce n'est pas le cas lorsqu'on fait l'examen de nos données. Dans la grande majorité des cas, les propos ne témoignent pas d'une intention. Au lieu de cela, les propos se construisent l'un sur l'autre, ce qui rend l'échange dynamique et fluide. Autrement, comme

nous l'avons affirmé dans une recherche antérieure<sup>204</sup>, l'échange entre interlocuteurs qui se réduit à une intention rendrait la communication drôlement difficile. Les interlocuteurs, chacun avec son propre but, émettraient des propos en fonction de leur but, et non en fonction de l'information qui circule. Ce serait embêtant de comprendre les interactions à partir de cette perspective. En fait, on ne pourrait le faire.

En plus de ne pas être capable de repérer une intention dans la vaste majorité des cas, nous observons aussi que, dans les cas où nous avons pu repérer une intention, elle naît en grande partie à partir de la dynamique en cours. Donc l'intention non plus ne peut se comprendre à l'extérieur de la relation puisqu'elle se livre dans et par la relation. Si l'intention ne peut se comprendre que par la relation, il va de soi que les théories de l'action ne pourront jamais saisir la manifestation de l'intention si leur point de départ est un acteur asocial.

Seulement dans quelques cas (4,0 % des cas pour être précis) avons-nous repéré une intention qui précédait l'échange. Ce n'est certainement pas la norme. Mais même dans les cas où l'intention précédait l'échange, comme nous le montrerons sous peu, cela ne fait pas en sorte que l'intention se manifeste à l'extérieur de champ de la relation. Elle se manifeste dans un contexte spécifique et à un moment spécifique. Elle se manifeste dans un champ langagier. Cette réalité seule nous oblige à constater que sa construction se fait dans un contexte relationnel. Si l'intention est exprimée par le langage et le langage est une construction sociale et historique, c'est que l'intention ne peut être comprise que dans la relation.

---

<sup>204</sup> Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.*

Encore une fois, ce n'est pas que l'individu est incapable d'intention, ce n'est pas que tous les propos sont vides d'intention, c'est que l'individu n'est pas toujours intentionné. Ses propos ne sont pas que le fruit d'une intention. Et même lorsque l'individu se montre intentionné, cette intention ne se produit pas à l'extérieur de la relation. Elle n'est pas une construction *a priori* de l'échange, elle émerge d'elle. L'individu ne peut s'extraire de la relation et, par conséquent, les appareillages théoriques utilisés pour la comprendre ne doivent pas atteindre leur but si elles en font l'analyse à l'extérieur de la relation. Elles doivent le faire en tenant compte de la relation. Réduire l'individu à l'intention, c'est perdre de vue la réalité qu'il est fondamentalement communicationnel, donc en relation. C'est qu'il est historique, social et émotionnel.

#### **4.2.3 L'acteur comme intéressé...**

Si les propos des interlocuteurs sont motivés par leur intérêt, nous n'avons pu repérer ce phénomène avec nos observations. Dans peu de cas avons-nous repéré un propos qui annonce un projet ultérieur. Mais cette expression de projet ne se faisait pas à l'extérieur de la relation. On remarque que, dans peu de cas, 11,2 % des cas, avons-nous repéré l'expression d'un projet ultérieur. Alors que cette manifestation était rare, nous avons aussi pu observer que, dans 78,0 % de ces cas, cette expression se manifestait explicitement comme le résultat de la dynamique en cours.

Donc encore une fois, on remarque que l'intérêt n'est pas un phénomène qui peut se comprendre à l'extérieur de la relation. Les projets qui sont annoncés ne sont pas déterminants des échanges. Les projets s'intègrent aux discours qui se produisent. Les projets évoluent, les interlocuteurs intègrent en grande partie l'information qui circule. Sinon, ils le font, à quelques



exceptions rares, lorsqu'une nouvelle information devient disponible. Mais, même avec ces exceptions, ces propos ne peuvent pas être compris à l'extérieur de la relation. C'est que l'intérêt n'est pas immuable. Oui il peut y avoir un intérêt à l'extérieur de la relation. Nous ne nions pas cette possibilité. Mais cet intérêt ne naît pas du néant. Il ne naît pas dans un vide où l'acteur est dépourvu de ses passions ou de tout ce dont il a besoin pour agir. Il évolue avec la relation et il ne se comprend que par la relation. L'intérêt ne peut être réduit à l'individu, il ne domine pas les propos des interlocuteurs et ne se comprend pas à l'extérieur de la relation. Si c'est bien le cas, les théories de l'action ne pourront jamais rendre compte de nos observations. Elles perdent de vue que l'humain est nécessairement communicationnel, donc relationnel. Elles perdent de vue que l'humain est social, historique et émotionnel.

#### **4.2.4 L'acteur comme rationnel...**

Alors que la raison n'est pas directement mesurable, nous croyons avoir suffisamment de preuve pour constater que l'humain n'est pas fondamentalement rationnel du moins sur un mode strict. Puisque les propos des interlocuteurs ne peuvent se réduire aux postulats d'intention, de stratégie ou d'intérêt, on ne peut non plus réduire l'interlocuteur à un être rationnel. Comme le dit Girard :

La raison pure, absolue, ne permet pas la production de messages qui seraient médiatisés par le langage lui-même. La raison pure est ahistorique en ce qu'elle n'appartient pas à l'ordre langagier, elle existe en dehors de lui, elle est exprimée en lui, par lui, mais elle n'a pas besoin de lui pour se faire.<sup>205</sup>

---

<sup>205</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émotion, op. cit.*, p. 85.

Si on accepte les arguments ci-haut et qu'on accepte les résultats que nous avons obtenus, on doit aussi accepter que l'individu ne puisse être réduit à la raison puisque la raison pure peut se manifester à l'extérieur de la relation alors que le langage ne peut le faire. Donc un être qui est fondamentalement communicationnel, relationnel, historique et social, ne peut à la fois être réduit à la rationalité.

L'humain dépasse ces catégories. Il est dynamique et ne peut être compris à partir d'une modélisation qui nierait cette réalité. Il se comprend dans la relation, même en milieu naturel. Semblablement aux recherches antérieures sur le sujet, les théories de l'action ne se montrent pas efficaces pour rendre compte des observations captées à l'aide de ce devis de recherche. Donc peu importe que les données proviennent du laboratoire, d'un questionnaire, d'entrevues, d'observations de comités ou de familles dans leur foyer, les théories de l'action et leurs postulats ne peuvent effectivement rendre compte des données. Elles ne peuvent pas expliquer pourquoi un individu choisirait de parler à un animal de compagnie lorsque l'animal ne peut comprendre, pourquoi un phénomène est parfaitement acceptable pour l'individu à un moment et suscite une réaction de colère à un autre moment. Elles ne peuvent expliquer la fluidité des échanges, l'intégration des informations par les interlocuteurs ou la construction des propos dans nos observations. Que le milieu où nous obtenons nos données soit naturel ou non, les théories de l'action ne peuvent rendre compte de ce qu'on observe.

#### **4.2.5 De la modélisation relationnelle**

Maintenant, est-ce que nos données sont suffisantes pour suggérer que les catégories de la modélisation relationnelle, celles d'historicité, de socialité et d'émoraison, sont un meilleur outil

pour rendre compte de ce que nous observons ? Nous avons déjà fait la démonstration que les propos des interlocuteurs se manifestent et se comprennent nécessairement à l'intérieur d'une modélisation relationnelle. Mais est-ce que les propos rendent compte de nos observations ?

#### 4.2.6 La socialité...

Alors qu'on ne peut pas ne pas communiquer<sup>206</sup>, donc on ne peut pas s'extraire de la relation avec autrui, l'humain est nécessairement relationnel et social. Notre communication repose sur une symbolique qui ne peut être réduite à l'individu. Elle est une construction sociale. Nos observations témoignent du fait que l'individu est nécessairement social. Nous pouvons voir comment la communication entre interlocuteurs se fait aisément. Cela est possible justement parce que la symbolique est partagée. Il n'y a pas de conflit à l'égard du sens de la symbolique (quoiqu'il y a quelques circonstances où de l'information spécifique au contexte aurait été nécessaire pour pleinement saisir le sens des propos). Si la symbolique pouvait être réduite à chaque individu, cela compliquerait les échanges considérablement. Le contenu de cette dissertation serait difficilement discernable par d'autres si ma symbolique se réduisait à moi-même. Mais ce n'est pas le cas.

En plus, on peut remarquer à plusieurs occasions comment l'information qui circule fait évoluer la relation. Cette constatation est difficilement explicable si on essaie de comprendre l'individu à l'extérieur de la relation. Corrélativement à ce phénomène, la nature sociale de l'humain se fait voir. Si la relation évolue en conséquence à de l'information qui circule, c'est qu'il y a une intégration de cette information par l'interlocuteur. C'est qu'il y a un échange qui se

---

<sup>206</sup> Paul Watzlawick, Janet Beavin Bavelas, Don D. Jackson, *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns*, op. cit.

produit. Communiquer, c'est échanger. Si l'humain est essentiellement communicationnel, donc en échanges avec autrui, c'est que l'humain est aussi nécessairement social. Aucun propos que nous avons observé ne s'est manifesté à l'extérieur de la relation. Dans ce cas, on doit admettre que l'humain est essentiellement social, même lorsque les observations sont obtenues en milieu naturel.

On peut aussi remarquer comment l'information qui circule peut changer les attitudes des interlocuteurs. Encore une fois, ce phénomène serait difficilement explicable par un individu asocial. Il faudrait que, chaque interlocuteur intègre les propos de l'autre à sa perspective. Si, par faute de cette information, l'interlocuteur montre un changement d'attitudes, c'est qu'il est relationnel. C'est qu'on ne peut réduire ses propos à lui puisque ses propos, ses opinions et ses attitudes peuvent changer à cause de l'information qui circule. C'est une autre démonstration de la manière dont l'être est fondamentalement social.

#### **4.2.7 L'historicité...**

En plus de témoigner de la nature sociale de l'humain, la symbolique, une symbolique sur laquelle on peut intervenir, souligne aussi la dimension historique de notre langage. Nos observations montrent que le rapport à l'autre peut changer à cause de l'information qui circule. Alors que nous reconnaissons que ces cas sont peu fréquents, ils se produisent néanmoins. Toutefois, ils sont beaucoup moins nombreux que ce que Girard<sup>207</sup> a trouvé dans sa recherche. Nous suggérons que cette différence est attribuable au contexte des collectes de données. Alors que Girard a obtenu ses données à partir de comité administratif, nous l'avons fait dans des foyers

---

<sup>207</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.

familiaux. Nous suggérons que le changement d'attitude est moins prononcé dans nos observations puisque le milieu familial s'avère un milieu moins polémique.

Malgré cela, nous avons observé quelques instants où le rapport à l'autre se transforme par rapport à l'information qui circule. Si ce phénomène est possible, c'est parce que l'humain est historique. C'est justement parce que l'humain peut intervenir sur l'information qui est produite et sur l'information qu'il produit que le rapport à l'autre se modifie. En plus, on peut remarquer comment les propos des interlocuteurs renvoient à l'information qui circule ou à ce que l'interlocuteur était avant la relation. Si cela est possible, c'est qu'on observe le phénomène d'historicité. C'est que l'information qui circule, le contexte dans lequel l'échange a lieu et la symbolique de notre langage ne sont pas immuables. L'interlocuteur peut intervenir sur eux, ce qui fait en sorte qu'il y a évolution de la relation qui ne peut s'expliquer que par l'historicité.

#### **4.2.8 L'émoraison...**

Nous avons montré comment les interactions des interlocuteurs font état d'émotions, tant dans les propos qu'en fonction de la psyché des interlocuteurs. En milieu naturel, les propos des interlocuteurs font état d'émotions. Les interlocuteurs font état d'émotions dans leurs gestes, leurs interjections, leurs articulations explicites d'émotions. Donc on ne peut réduire l'individu à la rationalité même milieu naturel. Nos observations font état du postulat d'émoraison ; elles montrent comment l'humain ne peut être compris en dehors de la relation et qu'il est à la fois raison et émotion.

Nous avons aussi montré comment les propos se construisent l'un sur l'autre. Nous avons montré qu'il y a une réciprocité entre les interlocuteurs qui ne peut être expliquée par l'intention

ou l'intérêt. Les propos s'enchaînent et ils prennent en compte l'information qui circule. Si les propos de chaque interlocuteur peuvent modifier une fin, un moyen, un projet, c'est que ces choses s'expliquent et se comprennent dans et par la relation. C'est que l'interlocuteur n'est pas que la raison, qu'il dépasse les limites de la raison. Il est émorationnel.

Ces preuves font échos à celles que Girard<sup>208</sup> avait découvertes à l'aide de son analyse des interactions entre membres de comités administratifs. Nous croyons avoir répondu à la critique que les résultats pourraient être différents en milieu naturel.

#### 4.3 L'évolution du savoir

Nous remarquons plusieurs similitudes avec le travail de Girard<sup>209</sup>. Comme elle, nous suggérons que nos données montrent bien que la modélisation relationnelle et ses catégories analytiques peuvent rendre compte des échanges – ce qui s'est avéré ici à partir de données qui ont été cueillies en milieu naturel. La modélisation relationnelle est un meilleur outil pour comprendre la dynamique des échanges qui se produit entre interlocuteurs. Cette démonstration a été faite à maintes reprises. Elle a maintenant été faite en milieu naturel entre membres d'une famille. Les résultats confirment ce qui a déjà été rapporté par bon nombre de chercheurs avec une quantité importante de données<sup>210</sup>.

---

<sup>208</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit.

<sup>209</sup> *Ibid.*

<sup>210</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, op. cit. ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », op. cit. ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », op. cit., Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, op. cit. ; Jeannine Rousselle, « La communication chez les couples : une approche relationnelle », op. cit.

Comme l'ont fait les recherches précédentes, nos résultats sur un milieu naturel démontrent clairement que les échanges ne peuvent être réduits à une intention, à la stratégie à l'intérêt ou à la raison. La fluidité des échanges, la réciprocité qui se produit entre les interlocuteurs ainsi que la construction du lien entre les propos nécessite qu'on prenne du recul. Les postulats des théories de l'action n'arrivent pas à comprendre ou expliquer ce qu'on observe. Ils tentent de comprendre l'individu à l'extérieur de la relation. Mais puisque l'individu ne peut s'extraire de la relation, on ne peut pas le comprendre à l'extérieur de la relation, que ce soit en milieu naturel ou non. La science doit, dans la mesure du possible, chercher à comprendre son objet comme il l'est. Lorsqu'on réduit le propos d'un interlocuteur à une intention ou à un intérêt, c'est qu'on modifie l'objet de recherche pour les besoins de la théorie. Nous devons œuvrer à faire le contraire. Nous devons utiliser un encadrement théorique qui nous donnera accès à notre objet de recherche et ne pas hésiter à modifier la théorie si les objets n'y répondaient pas adéquatement. Dans ce cas, c'est un encadrement qui nous permettra de rendre compte des échanges qu'on observe. C'est un encadrement relationnel.

## Chapitre IV

### La modélisation relationnelle

#### 5.0 Conclusions

Les preuves sont rentrées et il nous est possible de revenir sur nos hypothèses. En premier lieu, nous devons répondre par la négative et dire que les échanges ne sont pas par essence le résultat d'intentions qui les procèdent. Même dans des échanges non protocolaires, nous observons des interactions qui ne sont pas le résultat d'une intention et nous devons rejeter les hypothèses contraires. Le rejet de ces hypothèses nous oblige à conclure que les théories de l'action se montrent incapables de rendre compte des observations obtenues à partir de ce projet de recherche. Ses postulats prédisent l'existence de ce phénomène, le phénomène d'un acteur où l'intention mène le bal. Nous n'avons pas trouvé de preuves pour appuyer cette prédiction. Plutôt, nous avons observé une dynamique entre interlocuteurs qui ne peut être réduite à un individu. La dynamique est le résultat de la relation en cours. Les échanges sont composés de propos entre interlocuteurs qui montrent un enchaînement, une fluidité et une réciprocité qui ne peut être expliquée par le seul recours à l'acteur. Mais, ils peuvent peut-être être expliqués si on déplace notre point focal de l'individu vers la relation.

Deuxièmement, nos données montrent que nous n'avons pu repérer que dans très peu de cas les indicateurs d'intérêt et de stratégie. Cela étant, nous devons donc conclure, comme le suggère la modélisation relationnelle, que les échanges sont le résultat de la socialité, de l'historicité et de l'émoraison. Encore, nous avons obtenu des preuves pour appuyer la conclusion que les théories de l'action ne possèdent pas la puissance théorique pour rendre compte des observations captées



entre individus. L'individu ne fonctionne pas que d'après son intérêt. Il est capable d'altruisme. Il est passionné, émouvant, tantôt doux, tantôt dur. Il est toutes ces choses et ces choses se dévoilent à partir de la relation. La passion n'est pas un dérivé de la stratégie. Elle ne peut être expliquée seulement en termes d'intérêt non plus. Ni l'altruisme. Donc ces dimensions de l'individu sont perdues. En acceptant cette perte, comme le font les théories de l'action, on perd l'essentiel du vécu humain. On laisse échapper le fait que l'humain est fondamentalement communicationnel et, donc, inscrit dans des relations qui évoluent. Mais cet humain n'évolue pas de façon asociale ou ahistorique. Dès que l'individu utilise une symbolique sur laquelle il peut intervenir, dès que cette symbolique peut évoluer sans l'individu puisqu'elle est partagée, on doit admettre que l'individu est essentiellement relationnel.

Enfin, puisque nous avons repéré les indicateurs de socialité, d'historicité et d'émoraison, nous pouvons accepter ces hypothèses. Nous pouvons donc admettre que les indicateurs de socialité et d'historicité, dans leurs formes micro et macro, ont été observés et que les indicateurs d'émoraison se sont montrés observables. Si l'on accepte nos hypothèses et admet la réalité de nos observations, on peut aussi conclure que les échanges que nous avons observés ne sont pas le résultat d'un individu, mais le fruit de la dynamique qui se produit entre interlocuteurs. Cette conclusion n'est pas permise par les théories de l'action où l'acteur est rationnel, intéressé, stratégique, intentionné et conscient. Et voilà la faiblesse de cette construction théorique et où prime la capacité de la modélisation relationnelle. Les théories de l'action ne savent comment rendre compte des événements comme ceux qui ont été captés dans ce projet de recherche. Les théories de l'action peuvent nous offrir la capacité à prédire, une qualité qui est attirante. Mais lorsqu'elles sont confrontées aux observations d'échanges entre interlocuteurs, elles se montrent pauvres dans leur capacité à expliquer les échanges puisque leur positionnement théorique se

construit sur l'individu alors que les observations montrent clairement que ce qui se produit entre interlocuteurs est le résultat de la relation entre les interlocuteurs. Donc, les théories de l'action ne pourront jamais accéder à ce savoir puisque leur appareillage théorique les limite à l'individu.

On continue de reprocher à la modélisation relationnelle de faire abstraction de la personne. Alors qu'elle a bien répondu à cette critique et à maintes reprises<sup>211</sup>, dans un projet de recherche comme celui-ci il nous incombe de produire une opinion sur le sujet. Nos résultats nous permettent de conclure avec sûreté que la modélisation relationnelle nous donne accès à un savoir qui est inaccessible aux théories de l'action, ils ne perdent pas de vue l'individu. La modélisation relationnelle se prononce sur les éléments qui doivent primer et elle le fait en admettant la réalité de l'individu. Elle le fait en admettant que l'individu est fondamentalement communicationnel.

Et c'est dans cette optique, que la modélisation relationnelle affirme l'individu, non pas en niant ce qu'il est mais en l'acceptant comme il se présente. Elle ne cherche pas à intervenir sur l'individu pour des fins de recherches, pour des convenances théoriques ou pour l'illusion d'une meilleure puissance prédictive. La modélisation relationnelle cherche à comprendre l'individu dans le cadre dans lequel il s'inscrit, en comprenant la relation entre lui et le monde dans lequel il figure. Donc, il n'y a pas d'abstraction de l'individu. Il y a reconnaissance de l'individu. Il y a respect de l'individu.

À nos yeux, ce projet de recherche fait avancer non pas seulement la science, mais aussi l'épistémologie du domaine. Nous avons pu montrer encore comment l'encadrement théorique que nous offrent les théories de l'action nous limite dans la recherche du savoir. Il y a certainement,

---

<sup>211</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit., ; Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », op. cit. ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », op. cit., Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, op. cit. ; Jeannine Rousselle, « *La communication chez les couples : une approche relationnelle* », op. cit.

maintenant, suffisamment de preuves convaincantes pour oser dire que le temps est venu de déclarer les théories de l'action comme modélisation théorique insuffisante. Est-ce qu'on peut se poser d'autres questions à l'égard des théories de l'action ? Oui. Mais cela peut se faire à partir d'une perspective différente. On peut se poser la question de mieux comprendre le rôle que jouent ces postulats à la place de tenter de comprendre l'humain à travers de ces postulats. On peut essayer de comprendre l'intention, la façon dont elle se manifeste ou la façon dont elle évolue. On pourrait se poser des questions semblables pour tous les postulats de la modélisation actionnaliste.

Les preuves sont convaincantes pour arguer que la modélisation relationnelle devient le modèle pour faire l'analyse de phénomènes sociologiques. Les postulats des théories de l'action ne sont pas observés en milieu naturel ou en laboratoire comme le prédit l'encadrement théorique. On sait que, dans plusieurs conditions, les théories de l'action ont montré leurs lacunes. Il ne reste qu'à affirmer cette vérité et à accepter la modélisation relationnelle comme le modèle à suivre au moins provisoirement. Le langage est fort pour souligner qu'on ne peut pas continuer à ignorer les preuves. On se doit comme chercheur de prendre conscience des faits que nous accumulons pour tirer des conclusions. Avec l'ajout des preuves tirées de cette recherche, même les défenseurs les plus ardents des théories de l'action doivent, à notre avis, maintenant réfléchir à la modélisation qu'ils utilisent.

### **5.1 Limites de la recherche**

Bien que l'échantillon est petit, non pas en termes d'énoncés, mais en termes de familles, nous croyons avoir obtenu un effet de saturation qui nous permet d'avoir confiance dans les résultats obtenus ainsi que dans les conclusions que nous tirons d'eux. Cependant, nous devons de

reconnaître que cette recherche apporte des conclusions à l'égard de la modélisation et non d'un phénomène quelconque. Alors que l'outil a été vérifié, on ne peut tirer d'information sur « la famille ». Ce genre de projet de recherche nécessiterait une approche méthodologique et une analyse différente qui devra être effectuée à un moment ultérieur. Aussi, dans le projet à Mélanie Girard<sup>212</sup>, on a obtenu des données plusieurs mois après la collecte originale, nous n'avons pas fait cela. Nous avons plutôt choisi de nous limiter à une collecte d'une semaine. Puisque nos résultats sont très semblables à ceux de Mélanie Girard<sup>213</sup>, et qu'elle n'a rien trouvé pour remettre en question cette notion de temporalité, nous n'avons pas refait ce travail. Étant donné que nous n'avons aucune raison pour remettre en question les résultats qui touchent à cette question de Girard, nous ne l'avons pas fait et devons admettre que c'est une des limites de ce projet de recherche.

## 5.2 Ce qu'il reste à faire

Comme nous l'avons déclaré au début, nous avons dû réduire l'envergure du projet de recherche pour le rendre réalisable. Donc les hypothèses à l'égard de la modélisation relationnelle, des théories de l'action et sur leur sensibilité aux différences culturelles restent à être vérifiées. Malgré cela, nous croyons qu'il y a maintenant suffisamment de données pour suggérer que la question de recherche devrait maintenant évoluer. On a répondu à la question de savoir quelle modélisation devrait être utilisée. Mais il reste, comme le dit Girard<sup>214</sup>, à établir s'il y a des conditions où l'individu se trouve plus ou moins intentionné.

---

<sup>212</sup> Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.,

<sup>213</sup> *Ibid.*

<sup>214</sup> *Ibid.*

Il nous semble alors qu'il y a aussi un bon nombre de textes<sup>215</sup> qui font déjà état de cela, et que le moment pour passer du théorique vers la pratique est devant nous, c'est-à-dire de passer de la vérification de l'appareillage conceptuel à l'utilisation de l'appareillage conceptuel pour faire l'analyse de phénomènes sociologiques qui nous permettra de faire des découvertes qui nous étaient autrement inaccessibles, à cause de la modélisation employée. L'analyse de phénomènes peut dépasser les frontières de la sociologie. On peut penser à l'utilité de la modélisation relationnelle en psychologie, en droit, en économie, en histoire, etc. On peut traiter des phénomènes qui se produisent à l'intérieur de chacune de ces disciplines. Prenons la question d'intervention en santé mentale ou de culpabilité dans notre système de justice. Il nous semble qu'il y aurait quelques avantages à porter nos réflexions sur ce qu'une modélisation relationnelle pourrait nous dire à l'égard des répercussions politiques, économiques ou géographiques du déplacement de réfugiés de la Syrie. Mais pour faire cela, il faut que nous acceptions que la modélisation relationnelle représente un outil probant. Le moment pour faire cette transition est arrivé. Comme chercheur, il importe de reconnaître la valeur d'une théorie qui a été soumise à la vérification et qui s'est révélée comme ayant quelque valeur.

---

<sup>215</sup> *Ibid.*

Paul Jalbert, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *op. cit.* ; Mélanie Girard, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action », *op. cit.*, Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales, op. cit.* ; Jeannine Rousselle, « *La communication chez les couples : une approche relationnelle* », *op. cit.*

## Bibliographie

- Albert, Gert, « Pareto's Sociological Positivism », *Journal of Classical Sociology*, vol. 4, n° 1, 2004, p. 59-86.
- Albertazzi, Liliana, « At the Roots of Consciousness: Intentional Presentations », *Journal of Consciousness Studies. Special Issue: Concepts of Consciousness: Integrating an Emerging Science*, vol. 14, n° 1-2, 2007, p. 94-114.
- Albright, Linda, Cohen, Alvin I., Malloy, Thomas E., Christ, Theodore, Bromgard, Gregg, « Judgments of Communicative Intent in Conversation », *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 40, n° 3, 2004, p. 290-302.
- Alvarez, Maria, « Agents, Actions and Reasons », *Philosophical Books*, vol. 46, n° 1, 2005, p. 45-58.
- Andreou, Chrisoula, « Might Intentions be the Only Source of Practical Imperatives? », *Ethical Theory and Moral Practice: An International Forum*, vol. 9, n° 3, 2006, p.311-325.
- Anscombe, G. E. M., *Intention*. (2<sup>nd</sup> Ed.). Oxford, Blackwell, 1963.
- Anscombe, Élisabeth, et al., *Les formes de l'action. Sémantique et sociologie*. Paris : École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990.
- Aristote, *Éthique à Nicomaque*. Paris, Flammarion, 2004.
- Audi, Robert, *The Architecture of Reason: The Structure and Substance of Rationality*. New York, Oxford University Press, 2001.
- Bagaoui, Rachid, « La sociologie relationnelle comme principes structurants et comme théories sociales », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 5, n° 1, 2009, p. 25-29
- Baier, Annette C., *The Commons of the Mind*. Chicago, Open Court, 1997.
- Barresi, John, « Consciousness and Intentionality », *Journal of Consciousness Studies. Special Issue: Concepts of Consciousness: Integrating an Emerging Science*, vol. 14, n° 1-2, 2007, p. 77-93.
- Barsotti, Bernard, « Le « jugement motivé » et son intensité : l'émergence du nouveau sens de l'objet intentionnel chez Brentano », *Archives de philosophie*, vol. 68, n° 3, 2005, p. 465-491.

- Bastenier, Albert, « On Alain Caille's The Anthropology of the Gift », *Recherches Sociologiques*, vol. 34, n° 3, 2003, p. 23-30.
- Beards, Andrew, « Assessing Anscombe », *International Philosophical Quarterly*, vol. 47, n° 1, 2007, p. 39-57.
- Beaulieu, Beaulieu, *Gilles Deleuze et la phénoménologie*, Paris, Les Éditions Sils Maria, 2004.
- Beatty, Michael J. & Heisel, Alan D., « Spectrum Analysis of Cortical Activity During Verbal Planning: Physical Evidence for the Formation of Social Interaction Routines », *Human Communication Research*, vol. 33, n° 1, 2007, p. 48-63.
- Beavers, Anthony F., Moor, James H. & Bynum, Terry Ward, « Phenomenology and Artificial Intelligence », *Metaphilosophy*, vol. 33, n° 1-2, 2002, p. 70-82.
- Benga, Oana, « Intentional Communication and the Anterior Cingulate Cortex », *Interaction Studies: Social Behaviour and Communication in Biological and Artificial Systems, Special Issue: Vocalize to Localize II*, vol. 6, n° 2, 2005, p. 201-221.
- Benoist, Jocelyn, « Reinach et la visée (Das Meinen) : Décliner l'intentionnalité », *Les études philosophiques*, vol. 1, 2005, p. 20.
- Benoist, Jocelyn, « Phénoménologie ou pragmatisme ? Deux psychologies descriptives », *Archives de philosophie*, vol. 69, n° 3, 2006, p. 415-441.
- Berger, Charles R., « Interpersonal Communication: Theoretical Perspectives, Future Prospects », *Journal of Communication*, vol. 55, n° 3, 2005, p. 415-447.
- Bering, Jesse M. & Becky D. Parker, « Children's Attributions of Intentions to an Invisible Agent », *Developmental Psychology*, vol. 42, n° 2, 2006, p. 253-262.
- Bertelsen, Preben, « Evilness as intention: The Intentional Detachment from and Destruction of the Human Condition of Co-existence », *Theory & Psychology*, vol. 15, n° 5, 2005, p. 679-710.
- Berthelot, Jean-Michel, *L'intelligence du social*. France, Presses Universitaires de France, 1990.
- Bilodeau, Renée, « Intention et faiblesse de la volonté » *Dialogue : Canadian Philosophical Association*, vol. 41, n° 1, 2002, p. 27-44.
- Blanchard, C. et al., « Rôle de l'autodétermination et des aptitudes scolaires dans la prédiction des absences scolaires et l'intention de décrocher », *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 30, n° 1, 2004, p. 105-123.

- Blumer, Herbert & Morrione, Thomas J.(Ed), *George Herbert Mead and Human Conduct*. Lanham, MD, US, Rowman & Littlefield, 2004.
- Bobryk, Jerzy, « The Social Construction of Mind and the Future of Cognitive Science », *Foundations of Science*, vol. 7, n° 4, 2002, p. 481-495.
- Bonnewitz, Patrice, *Pierre Bourdieu : vie œuvre concepts*. Paris, Ellipses, 2009.
- Bosco, F. M., Bucciarelli, M., Bara, B.G., « The Fundamental Context Categories in Understanding Communicative Intention », *Journal of Pragmatics*, vol. 36, n° 3, 2004, p. 467-488.
- Bouchard, Pierre, « Contribution à la critique de la rationalité utilitaire : Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine », *Thèse*, Sudbury, Université Laurentienne, 2000.
- Bouchard, Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.
- Boudon, Raymond, *La logique du social*. Paris, Hachette, 1979.
- Boudon, Raymond, *La place du désordre. Critique des théories du changement social*, Paris, PUF, 1984.
- Boudon, Raymond, *La logique du social. Introduction à l'analyse du sociologique*. Paris, Hachette Littérature, L'esprit critique, 1979.
- Boudon, Raymond, « Le « vernis logique » : à manipuler avec précaution », *Revue française de sociologie*, vol. 46, n° 3, 2005, p. 573-581.
- Bourdieu, Pierre, *Raisons Pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.
- Bratman, Micheal E., « Dynamics of Sociality », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 30, 2006, p. 1-15.
- Bratman, Michael E., *Faces of Intention: Selected Essays on Intention and Agency*. New York, Cambridge University Press, 1999.
- Bratman, Michael E., *Structures of Agency: Essays*. New York, Oxford University Press, 2007.
- Bratman, Michael E., « Practical Reasoning and Weakness of the Will », *Nous*, vol. 13, n° 2, 1979, p. 153-171.



- Bratman, Michael E., « Individuation and Action », *Philosophical Studies*, vol. 33, n° 4, 1978, p. 367-375.
- Bratman, Michael, E., « Two Problems About Human Agency », *Proceedings of the Aristotelian Society*, vol. 101, 2001, p. 309-326.
- Bratman, Michael, E., « Shared Intention », *Ethics: An International Journal of Social, Political, and Legal Philosophy*, vol. 104, n° 1, 1993, p. 97-113.
- Bratman, Michael, E., *Intentions, Plans, and Practical Reason*. Cambridge, Harvard University Press, 1987.
- Bratman, Michael, E., « Two Faces of Intention », *Philosophical Review*, vol. 93, 1984, p. 375-406.
- Bratman, Michael E., « Davidson's Theory of Intention », In LE PORE, ERNEST (ED), *Actions and events*, Oxford, Blackwell, 1998, p. 14-28.
- Bratman, Micheal E., « Planning and the Stability of Intention », *Minds and Machines*. vol. 2, n° 1, 1992, p.1-16.
- Brenner, Anastasios, « Quelle épistémologie historique ? Kuhn, Feyerabend, Hacking et l'école bachelardienne », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 1, 2006, p. 113-125.
- Brewka, G., Schurz, G., Leitgeb, H., « Answer Sets and Qualitative Decision Making », *Synthese*, vol. 146, n° 1-2, 2005, p. 171-187.
- Bril, Blandine, « Apprentissage et contexte », *Intellectica: Special Issue: Représentations: Quelques aperçus*, n° 35, 2002, p. 251-268.
- Broome, John, « Reasoning with Preferences? », *Philosophy: The Journal of the Royal Institute of Philosophy*, vol. 59 (suppl.), 2006, p. 183-208.
- Brunero, John, « Korsgaard on Motivational Skepticism », *Journal of Value Inquiry*, vol. 38, n° 2, 2004, p. 253-264.
- Bruun, Henrik & Langlais, Richard. « On the Embodied Nature of Action », *Acta Sociologica*. vol. 46, n° 1, 2003, p.31-49.
- Byrne, D., *Complexity Theory and the Social Sciences*, London, Routledge, 1998.
- Caille, Alain, « Y a-t-il des valeurs naturelles ? », *Revue du MAUSS semestrielle*, no. 19, 2002, p. 73-79.

- Caillé, Alain. *Don, intérêt et désintéressement : Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres auteurs*. Paris : Éditions La Découverte, 1994.
- Caillé, Alain, *Critique de la raison utilitaire*. Paris, La Découverte, 1989.
- Caillé, Alain, « La sociologie de l'intérêt est-elle intéressante ? », *Sociologie du travail*, vol. 23, n° 3, 1981, p. 257-274.
- Caillé, Alain, *Théorie antiutilitariste de l'action : fragments d'une théorie générale*. Paris, La découverte, 2009.
- Carruthers, Peter, « Practical Reasoning in a Modular Mind », *Mind & Language*, vol. 19, n° 3, 2004, p. 259-278.
- Castoriadis, Cornelius, *Sujet et vérité dans le monde social-historique : séminaires 1986-1987*. Paris, Seuil, 2002.
- Chant, Sara Rachel & Ernst, Zachary. « Group Intentions as Equilibria », *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 133, n° 1, 2007, p. 95-109.
- Chauvier, Stéphane & Courtine, Jean-François, « L'étant sans l'être », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 2006, p. 495-513.
- Chen, Charles P., « Strengthening Career Human Agency », *Journal of Counseling & Development*, vol. 84, n° 2, 2006, p. 131-138.
- Colman, Andrew M., « Cooperation, Psychological Game Theory, and Limitations of Rationality », *Social Interaction Behavioral and Brain Sciences*, vol. 26, n° 2, 2003, p.139-198.
- Cook, Deborah, « Adorno and Habermas on the Human Condition », *Journal of the British Society for Phenomenology*, vol. 33, n° 3, 2002, p. 236-259.
- Costall, Alan & Leudar, Ivan, « Getting Over "the Problem of Other Minds": Communication in context », *Infant Behavior & Development*, vol. 30, n° 2, 2007, p. 289-295.
- Cox, James, « On Testing the Utility Hypothesis », *The Economic Journal*, vol. 107, n° 443, 1997, p. 1054-1078.
- Croy, M., Moor J.H.& Bynum, Terrell Ward, « Philosophy of Mind, Cognitive Science, and Pedagogical Technique », *Metaphilosophy*, vol. 33, n° 1-2, 2002, p. 49-69.

- Crozier, Michel et Erhard Friedberg, « *L'Acteur et le système : les contraintes de l'action collective* », Seuil, Paris, 1981.
- Cyruylik, Boris et Edgar Morin, *Dialogue sur la nature humaine*. Paris, France Culture, 2000.
- D'Agostino, Fred, « Two Conceptions of Reason », *Economy and Society*, vol. 35, n° 1, 2006, p.1-21.
- Damasio, Antonio, *Descartes' Error: Emotion, Reason and the Human Brain*. New York, Avon Books, 1995.
- Dasenbrock, Reed Way, *Truth and Consequences: Intentions, Conventions, and the new Thematics*, University Park, Penn State, University Press, 2001.
- Davidson, Donald, *Essays on Actions and Events*. (2<sup>nd</sup> Ed.) Oxford, Clarendon Press, 2001.
- Davidson, Donald, « Problems of Rationality » *Mind: A Quarterly Review of Philosophy*, vol. 116, n° 462, 2007, p. 405-416.
- Davidson, Donald, « Problems in the Explanation of Action », In Pettit, Phillip, *Metaphysics and Morality*, New York, Blackwell, 1987, p. 35-49.
- Davidson, Donald, « Incoherence an Irrationality », *Dialectica: International Journal of Philosophy and Knowledge*, vol. 39, 1985, p. 345-354.
- Davidson, Donald, « Actions, Reasons, and Causes », *Journal of Philosophy*, vol. 60, 1980, p. 685-699.
- Dechaux, Jean-Hugues, « L'action rationnelle en débat : sur quelques contributions et réflexions récentes », *Revue française de Sociologie*, vol. 43, n° 3, 2002, p. 557-581.
- Dedeurwaerdere, T., Feltz, B. & Crommelinck, M., « Le renversement cognitiviste et les théories de la conscience », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 98, n° 4, 2000, p. 732-760.
- Degenne, Alain et Yannick Lemel, *Sociologie des comportements intentionnels*. Paris, Economica, 2006.
- DeLancey, Craig, *Passionate Engines: What Emotions Reveal about Mind and Artificial Intelligence*, New York, Oxford University Press, 2002.
- DeLara, Philippe, « Les pratiques de la raison », *Philosophie*, n° 76, 2002, p. 52-62.
- DenHartogh, Govert, « The Authority of Intention », *Ethics*, vol. 115, n° 1, 2004, p. 6-34.

- Dennett, D.C. et al., « A Connectionist Theory of Phenomenal Experience. Authors' Reply », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 22, n° 1, 1999, p. 127-196.
- Dennett, D.C. et al., « The Dynamical Hypothesis in Cognitive Science. Commentaries. Author's Reply », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 21, n° 5, 1998, p. 615-665.
- De Preester, Helena, « Intentionality and the Inside/Outside Distinction in Sensitive Systems », *Consciousness & Emotion*, vol. 3, n° 1, 2002, p. 65-79.
- D'oro, Giuseppina, « In Defence of the Agent-Centred Perspective », *Metaphilosophy*, vol. 36, n° 5, 2005, p. 652-667.
- Donati, Pierpaolo, *Relational Sociology: A New Paradigm for the Social Sciences*. New York, Bern, 2012.
- Dresner, Eli, « Davidson's Philosophy of Communication », *Communication Theory*, vol. 16, n° 2, 2006, p. 155-72.
- Dubois, Michel, « Scientific Action: Interpretative and Explanatory Models in the Social Sciences », *L'Année sociologique*, vol. 55, n° 1, 2005, p. 103-125.
- Duportail, Guy-Félix, « Reconnaissance et pertinence », *Phainomenon: Revista de Fenomenologia do Centro de Filosofia da Universidade de Lisboa*, vol. 9, 2004, p. 117-133.
- Dupuy, Jean-Pierre et Livet, Pierre (dir.), *Les limites de la rationalité, Tome 1 : Rationalité, éthique et cognition*. Paris, Édition La Découverte, 1997.
- Emirbayer, Mustafa, « Manifesto for a Relational Sociology », *The American Journal of Sociology*, vol. 3, n° 2, 1997, p.288-317.
- Enç, Berent, *How we act: Causes, Reasons, and Intentions*. Oxford, Clarendon Press, 2003.
- English, Jacques, « Sur les trois inversions de sens de l'intentionnalité dans la dernière philosophie de Husserl », *Kairos*, n° 27, 2006, p. 35-57.
- Evans, Dylan, « The Search Hypothesis of Emotion », *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 53, n° 4, 2002, p. 497-509.
- Fay, E., *Life, Speech and Information: Phenomenology, Management and Sustainable Choices*, dans Lyon, EM (Ed.), France, École de management, 2002, p. 19-21.
- Filliettaz, Laurent, « Interaction, cognition et identités situées : une analyse discursive des transactions de service », *Bulletin de Psychologie*, vol. 57, n° 1, 2004, p. 61-64.

- Fogel, A., Garvey, A., Hsu, H., & West-Stroming, Delisa, *Change Processes in Relationships: a Relational-Historical Research Approach*, New York, Cambridge University Press, 2006.
- Forrai, Gábor (Ed) & Kampis, George (Ed)., *Intentionality: Past and future*, Atlanta, GA, US, Rodopi, 2005.
- Foucault, Michel, *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, Bibliothèque des sciences sociales, 1969.
- Fox, R.C., Lidz, V. M., & Bershady, Harold J., *After Parsons: A Theory of Social Action for the Twenty-first Century*, New York, Russell Sage, 2005.
- Frith, Chris, « Attention to Action and Awareness of Other Minds », *Consciousness and Cognition: An International Journal*. vol. 11, n° 4, 2002, p. 481-487.
- Gallese, Vittorio, Eagle, Morris N. & Migone, Paolo, « Intentional Attunement: Mirror Neurons and the Neural Underpinnings of Interpersonal Relations », *Journal of the American Psychoanalytic Association*, vol. 55, n° 1, 2007, p.131-176.
- Gardenfors, Peter, « Slicing the Theory of Mind », *Danish Yearbook of Philosophy*, vol. 36, 2002, p. 7-34.
- Garfinkel, Harold, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood, Cliffs, N.J., Prentice-Hall, 1976.
- Garfinkel, Harold, « The Rational Properties of Scientific and Common Sense Activities », *Behavioral Sciences*, vol. 5, n° 1, 1960, p.72-83.
- Gergen, K.J., *An Invitation to Social Construction*. London, Sage Publications, 1999.
- Gert, Joshua, « Intentional Action and Nearly Certain Success », *Ratio: An International Journal of Analytic Philosophy*, vol. 17, n° 2, 2004, p. 150-158.
- Giere, Ronald N. & Moffatt, Barton, « Distributed Cognition: Where the Cognitive and the Social Merge », *Social Studies of Science*, vol. 33, n° 2, 2003, p. 301-310.
- Gilbert, Margaret, « Rationality in Collective Action », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 36, n° 1, 2006, p. 3-17.
- Gilbert, Margaret, « Agreements, Coercion, and Obligation », *Ethics*, vol. 103, n° 4, 1993, p. 679-706.
- Gilbert, Margaret, « Rationality, Coordination, and Convention », *Synthese*, vol. 84, n° 1, 1990, p. 1-21.

- Gilbert, Paul, « Gratuité », *Nouvelle revue théologique*, vol. 127, n° 2, 2005, p. 251-265.
- Gillespie, Alex, « G. H. Mead : Theorist of the Social Act », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 35, n° 1, 2005, p. 19-39.
- Gillett, Grant R. & McMillan, John. (2001). *Consciousness and Intentionality*. Amsterdam, Netherlands: John Benjamins Publishing Company.
- Ginev, Dimitri, « Vers une théorie réflexive du monde de la vie », *Kairos*, n° 27, 2006, p. 111-141.
- Girard, Mélanie, « Relations humaines et production d'information : l'échange comme objet d'étude d'une approche relationnelle », *Mémoire de maîtrise*, Sudbury, Université Laurentienne, 2004.
- Girard, Mélanie, « Éléments de critique des théories de l'action », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 3, n° 1, 2007, p. 47-60.
- Girard, Mélanie, « Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration », *Thèse de doctorat*, Université des sciences sociales de Toulouse I, 2009.
- Girard, Mélanie, Laflamme, Simon, & Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? » *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 1, n° 2, 2005, p. 115-148.
- Godbout, Jacques T et Alain Caillé, *L'esprit du don*. Paris, Éditions La Découverte, 1992.
- Goddard, Jean-Christophe, « Autonomie, réduction et réflexivité : La philosophie naturelle de Francisco J. Varela et le projet transcendantal », *Intellectica*, n° 36-37, 2003, p. 205-225.
- Goffman, Ervin, *The Presentation of Self in Everyday Life*. Woodstock, New York, Overlook Press, 1973.
- Goldman, Alan H., « The Rationality of Complying with Rules: Paradox Resolved », *Ethics*, vol. 116, n° 3, 2006, p. 453-470.
- Gouin-Décarie, T., Quintal, G., Ricard, M., Deneault, J. & Morin, P.L., « La compréhension précoce de l'émotion comme cause de l'action », *Enfance*, vol. 57, n° 4, 2005, p. 383-402.
- Grant, Colin B., « Destabilizing Social Communication Theory », *Theory, Culture & Society*, vol. 20, n° 6, 2003, p. 95-119.

- Granovetter, Mark, *Sociologie économique*. Paris, Éditions du seuil, 2010.
- Grant, Colin B., « Uncertain Communications: Uncertain Social Systems », *Soziale Systeme*, vol. 10, n° 2, 2004, p. 217-232.
- Grosz, Barbara J. & Hunsberger, Luke, « The Dynamics of Intention in Collaborative Activity », *Cognitive Systems Research. Special Issue: Cognition, Joint Action and Collective Intentionality*, vol. 7, n° 2-3, 2006, p. 259-272.
- Guay, Robert, « A Refutation of Consequentialism », *Metaphilosophy*, vol. 36, n° 3, 2005, p. 348-362.
- Guo, Q., Johnson, C.A., Unger, J.B., Lee, L., Xie, B., Chou, C.-P. et al., « Utility of the Theory of Reasoned Action and Theory of Planned Behavior for Predicting Chinese Adolescent Smoking », *Addictive Behaviors*, vol. 32, n° 5, 2007, p. 1066-1081.
- Habermas, Jürgen., *La raison communicationnelle : une autre voie pour sortir de la philosophie du sujet*. Paris, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 1987.
- Habermas, Jürgen *Théorie de l'agir communicationnel, tomes I et II*. Paris, Gayard. 1981.
- Haggard, Patrick & Clark, Sam, « Intentional Action: Conscious Experience and Neural Prediction », *Consciousness and Cognition: An International Journal. Special Issue: Self and Action*, vol. 12, n° 4, 2003, p. 695-707.
- Haggard, Patrick & Johnson, Helen. « Experiences of Voluntary Action », *Journal of Consciousness Studies. Special Issue: Trusting the Subject (Part 1)*, vol. 10, n° 9-10, 2003, p. 72-84.
- Handel, Warren, « Pragmatic Conventions: A frame for a Theory of Action and Interaction », *The Sociological Quarterly*, vol. 44, n° 1, 2003, p. 133-157.
- Henden, Edmund, « Intentions, All-Out Evaluations and Weakness of the Will », *Erkenntnis*, vol. 61, n° 1, 2004, p. 53-74.
- Hendrickson, Noel & O'Connor, Timothy, « Against an Agent-Causal Theory of Action. Author's Reply » *The Southern Journal of Philosophy*, vol. 40, n° 1, 2002, p. 41-58.
- Henry, M., Marion, J.-L., Ricœur, P., & Gilbert, Paul, « Un tournant métaphysique de la phénoménologie française ? », *Nouvelle revue théologique*, vol. 124, n° 4, 2002, p. 597-617.
- Herman, Barbara, « Reasoning to Obligation », *Inquiry*, vol. 49, n° 1, 2006, p. 44-61.

- Heuer, Ulrike, « Reasons for Actions and Desires », *Philosophical Studies*, vol. 121, n° 1, 2004, p. 43-63.
- Hills, Alison, « Intentions, Foreseen Consequences and the Doctrine of Double Effect », *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 133, n° 2, 2007, p. 257-283.
- Hitchcock, David, « Pollock on Practical Reasoning », *Informal Logic*, vol. 22, n° 3, 2002, p. 247-256.
- Hobbes, Thomas *Leviathan*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 [1651].
- Hohwy, Jakob, « The Experience of Mental Causation », *Behavior and Philosophy*, vol. 32, n° 2, 2004, p. 377-400.
- Hollis, Martin & Robert Sugden, « Rationality in Action », *Mind*, vol. 405, 1993, p. 1-35.
- Holton, Richard, « Rational Resolve », *Philosophical Review*, vol. 113, n° 4, 2004, p. 507-535.
- Hossack, Keith, « Consciousness in Act and Action », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 2, n° 3, 2003, p. 187-203.
- Hume, David, *A Treatise of Human Nature*, Oxford, Clarendon Press, 1978, [1740].
- Hunter, David, « Is Thinking an Action? », *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, vol. 2, n° 2, 2003, p. 133-148.
- Huysmans, Frank, « The Foundation of Communication and Action in Consciousness: Confronting Action Theory with Systems Theoretical Arguments », *Communications: The European Journal of Communication*, vol. 28, n° 1, 2003, p. 17-31.
- Jalbert, Paul, « Analyse du rôle de l'intention dans les échanges dyadiques », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 2, n° 1, 2006, p. 101-141.
- Juarrero, Alicia, *Dynamics in Action: Intentional Behavior as a Complex System*. Cambridge, MA, US, MIT Press, 2002.
- Kadushin, Charles, « "Personal influence" : A Radical Theory of Action », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 608, 2006, p. 270-81.
- Kambartel, Friedrich, « On the Incompatibility of Intentional and Causal Explanation: Thoughts after re-reading von Wright », *Acta Philosophica Fennica*, vol. 77, 2005, p. 115- 125.



- Kant, Immanuel, *Critique de la raison pratique*. Paris, Gallimard, 1992.
- Kaufmann, Laurence, « L'opinion publique : oxymoron ou pléonasme ? », *Réseaux (Issy-les-Moulineaux)*, vol. 117, 2003, p. 257-288.
- Kaufmann, Laurence, « Self-in-a-vat: On John Searle's Ontology of Reasons for Acting », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 35, n° 4, 2005, p. 447-479.
- Kelley, H. H., Holmes, J. G., Kerr, N. L., Reis, H. T., Rusbult, C. E., & Van Lange, P.A. M., *An Atlas of Interpersonal Situations*. New York, NY, US, Cambridge University Press, 2003.
- Knobe, Joshua, « Intention, Intentional Action and Moral Considerations », *Analysis*, vol. 64, n° 2, 2004, p. 181-187,
- Knobe, Joshua, « The Concept of Intentional Action: A Case Study in the Uses of Folk Psychology », *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 130, n° 2, 2006, p. 203-231
- Knobloch, Leanne K. & Haunani, Solomon, Denise, « Manifestations of Relationship Conceptualizations in Conversation », *Human Communication Research*, vol. 29, n° 4, 2003, p. 482- 515.
- Kopytko, Roman, « The Affective Context in Non-Cartesian Pragmatics: A Theoretical Grounding », *Journal of Pragmatics*, vol. 36, n° 3, 2004, p. 521-548.
- Korsgaard, Christine M., « Acting for a Reason », *Danish Yearbook of Philosophy*, vol. 40, 2005, p. 11-36.
- Krausz, Ernest, « The Elements of Rationality and Chance in the Choice of Human Action », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 34, n° 4, 2004, p. 353-374.
- Labuschagne, Willem A. & Heidema, J., « Natural and Artificial Cognition: On the Proper Place of Reason », *South African Journal of Philosophy*, vol. 24, n° 2, 2005, p. 136-151.
- Ladrière, Paul, Pharo, Patrick et Quéré, Luis., *La théorie de l'action : Le sujet pratique en débat*. Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1993.
- Laflamme, Simon, *Communication et émotion : essai de microsociologie relationnelle*. Paris, Éditions de l'Harmattan, 1995.
- Laflamme, Simon, « Les acteur sociaux et la modélisation phénoménologique », *Revue Canadienne de sociologie*, vol 49, n° 2, 2012, p. 138-150.

- Laflamme, Simon et Rachid Bagaoui, « Don, raison et émotion », *Revue de l'Institut de sociologie* (Bruxelles), n° 1-2, 2006, p. 201-221.
- Laurens, Stéphane, « Le regard psychosocial : L'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position », *Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, vol. 71, n° 3, 2003, p. 55-64.
- Lauriol, J., *L'erreur dans la décision : un processus de construction sociale*. France, Groupe Ecole Supérieure de Commerce, 2003.
- Lavelle, Sylvain, « Les actes de connaissance : La pragmatique de la cognition et le problème épistémique de la justification », *Revue philosophique de Louvain*, vol. 102, n° 3, 2004, p. 477-504.
- Lavin, Douglas, « Practical Reason and the Possibility of Error », *Ethics*, vol. 114, n° 3, 2004, p. 424-457.
- Leavens, D. A., Russell, J. L. & Hopkins, W. D., « Intentionality as Measured in the Persistence and Elaboration of Communication by Chimpanzees (Pan troglodytes) », *Child Development*, vol. 76, n° 1, 2005, p.291-306.
- Legros, Robert, « Du monde naturel au monde de la vie », *Kairos*, n° 27, 2006, p. 237-251.
- LeviMartin, John, « What is Field Theory? », *American Journal of Sociology*, vol. 109, n° 1, 2003, p. 1-49.
- Lewis, Marc D. & Todd, Rebecca M., « Getting Emotional: A Neural Perspective on Emotion, Intention, and Consciousness », *Journal of Consciousness Studies. Special Issue: Emotion Experience*, vol. 12, n° 8-10, 2005, p. 210-235.
- Leydesdorff, Loet, « Luhmann, Habermas and the Theory of Communication », *Systems Research and Behavioral Science*, vol. 17, n° 3, 2000, p. 273-288.
- Livet, Pierre, *Qu'est-ce qu'une action ?* France, Librairie Philosophique, 2005.
- Livet, Pierre, *La communauté virtuelle : Action et communication*, Combat, Éditions de l'éclat, 1994.
- Locke, John, *An Essay Concerning Human Understanding*, London, S. Birt, 1748, 13e Éd.
- Longuenesse, B., Deleule, D., & Osmo, P., « Les concepts a priori kantien et leur destin », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 4, 2004, p. 485-510.
- Louise, Jennie, « Right Motive, Wrong Action: Direct Consequentialism and Evaluative Conflict », *Ethical Theory and Moral Practice*, vol. 9, n° 1, 2006, p. 65-85.

- Luhmann, Niklas, « System as Difference », *Organization*, vol. 13, n° 1, 2006, p. 37-57.
- Luhman, Niklas, *Ecological Communication*. Trans. J. Bednarz, Jr. Cambridge, Polity, 1989.
- Luhman, Niklas, *Systèmes sociaux*, Québec, La presse de l'université de Laval, 2010.
- Lumer, Christoph, « Intentions are Optimality Beliefs -- But Optimizing What? », *Erkenntnis : An International Journal of Analytic Philosophy*, vol. 62, n° 2, 2005, p. 235-262.
- Madioni, Franca, « La subjectivité à l'épreuve du rêve. Une étude hénoménologique de l'intentionnalité et de l'affect », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. 70, n° 2, 2005, p. 357-368.
- Maigret, Éric, *Sociologie de la communication et des médias*. Paris, Armand Colin, 2007.
- Malle, Bertram F., *How the Mind Explains Behavior: Folk Explanations, Meaning, and social interaction*. Cambridge, MA, US, MIT Press, 2004.
- Malle, Bertram F., « Intentionality, Morality, and their Relationship in Human Judgment », *Journal of Cognition and Culture. Special Issue: Folk Conceptions of Mind, Agency and Morality*, vol. 6, n° 1-2, 2006, p. 87-112.
- Martouzet, Denis, « Voisinage et injonction au vivre-ensemble : analyse relationnelle », *Acte du Colloque International sur la pensée systémique, complexe et relationnelle*, Sudbury, (sous presse).
- Martouzet, Denis, « La complexité aux limites de la rationalité, Proposition de définition de la structure de base de la complexité du couple actions-attitudes par la critique du principe du tiers-exclu », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 11, n° 1, 2015, p. 377-424.
- Martouzet, Denis, Introduction. Une ville, cinq sens, trois traitements : sensoriel, cognitif et affectif. *Noroi*, vol. 227, 2013, p. 69-80.
- Martouzet, Denis, « Le rapport affectif à la ville : premiers résultats », *Habiter la ville, le propre de l'humain*, Paris, La Découverte, 2007, p. 171-192.
- Martin-Juchat, Fabienne, *Le corps et les médias. La chair éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, De Boeck, 2008.
- Martinez-Miranda, Juan & Aldea, Arantza, Emotions in Human and Artificial Intelligence. *Computers in Human Behavior*, vol. 21, n° 2, 2005, p. 323-41.
- Martin, Wayne M., *Theories of Judgment: Psychology, Logic, Phenomenology*.

New York, NY, US, Cambridge University Press, 2006.

Matthews, Gerald, « Design of Emotionally Intelligent Machines », *The American Journal of Psychology*, vol. 118, n° 2, 2005, p. 287-297.

Maudet, N., Gardent, C. & Pierrel, J.-M., « A la recherche de la structure intentionnelle dans le dialogue », *TAL. Traitement automatique des langues*, vol. 43, n° 2, 2002, p. 71-98.

May, Douglas R. & Pauli, Kevin P., « The Role of Moral Intensity in Ethical Decision Making: A Review and Investigation of Moral Recognition, Evaluation, and Intention », *Business & Society*, vol. 41, n° 1, 2002, p. 84-117.

McCann, Hugh J., « Intentional Action and Intending: Recent Empirical Studies », *Philosophical Psychology*, vol. 18, n° 6, 2005, p. 737-748.

Mcinerney, Peter K., « Pollock on Rational Choice and Trying », *Philosophical Studies*, vol. 129, n° 2, 2006, p. 253-261.

Mead, G.H., *L'esprit, le soi et la société*. Édition 1934, Paris : P.U.F., Bibliothèque de sociologie contemporaine, 1963.

Mead, G.H., *The Philosophy of the Present (Edited by A.E. Murphy)*. La Salle, Illinois : Open Court Publishing Company, 1932.

Mead, G.H., *Movements of Thought in the Nineteenth Century (Edited by M.H. Moore)*. Chicago, University of Chicago Press, 1936.

Mead, G.H., *The Philosophy of the Act (Edited by C.W. Morris with J.M. Brewster, A.M. Dunham and D. Miller)*. Chicago, University of Chicago Press, 1938.

Mele, Alfred R., « Decisions, Intentions, and Free Will », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 29, 2005, p. 146-162.

Mele, Alfred R., « Practical Mistakes and Intentional Actions », *American Philosophical Quarterly*, vol. 43, n° 3, 2006, p. 249-260.

Mele, Alfred, « Intentional Action: Controversies, Data, and Core Hypotheses », *Philosophical Psychology*, vol. 16, n° 2, 2003, p. 324-340.

Mele, Alfred, « Is Akratic Function Unfree? », *Philosophy & Phenomenological Research*, vol. 46, n° 4, 1986, p. 673-679.

Mele, Alfred, « Intentional Action, Folk Judgments, and Stories: Sorting Things Out », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 31, 2007, p. 184-201

- Metcalf, Janet & Greene, Matthew Jason, « Metacognition of agency », *Journal of Experimental Psychology: General*, vol. 136, n° 2, 2007, p. 184-199.
- Miczo, Nathan, « Hobbes, Rousseau, and the Gift in Interpersonal Relationships », *Human Studies: A Journal for Philosophy and the Social Sciences*, vol. 25, n° 2, 2002, p. 207-231.
- Mills, John Stuart, *Principles of Political Economy, with some of their application to social philosophy*. New Jersey, Clifton, 1973 [1909].
- Mingers, John, « Can Social Systems be Autopoietic? Bhaskar's and Giddens' Social Theories », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, vol. 34, n° 4, 2004, p. 403-427.
- Mintoff, Joe, « How Can Intentions Make Actions Rational? », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 32, n° 3, 2002, p. 331-354.
- Mintoff, Joe, « Is an Agreement an Exchange of Intentions? », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 85, n° 1, 2004, p. 44-67.
- Miscevic, N., Koepsell, D. & Moss, L., « Explaining Collective Intentionality », *The American Journal of Economics and Sociology*, vol. 62, n° 1, 2003, p. 257-267.
- Moinat, Frédéric, « Catégories et analyse intentionnelle chez Husserl », *Revue de théologie et de philosophie*, vol. 138, n° 2, 2006, p. 97-110.
- Monseu, Nicolas, Gaston Berger, « Lecteur de Husserl : l'élégance française ». *Les Études philosophiques*, vol. 3, 2002, p. 293-315.
- Morin, Edgar, *La méthode*. (Vols. 1-6), Paris, Seuil, 1977-2004.
- Morin, Edgard et Jean-Louis Lemoigne, *L'intelligence de la complexité*. Paris, L'Harmattan, 1999.
- Moser, Paul, *Rationality in Action*. Cambridge University Press, Cambridge, 1990
- Mustafa Emirbayer, « Manifesto for a relational Sociology », *American Journal of Sociology*, vol. 103, n° 2, 2007, p. 281-317.
- Nadal, Jacques, « Philosophie et vérité », *L'enseignement philosophique*, vol. 52, n° 6, 2002, p. 20-28.
- Nadelhoffer, Thomas, « Skill, Luck, Control, and Intentional Action », *Philosophical Psychology*, vol. 18, n° 3, 2005, p. 341-352.

- Nanay, Bence, « Symmetry between the intentionality of minds and machines? The biological plausibility of Dennett's position », *Minds and Machines: Journal for Artificial Intelligence, Philosophy, and Cognitive Science*, vol. 16, n° 1, 2006, p. 57-71.
- Neuman, Paul, « An Intentional Interpretive Perspective », *Behavior Analyst*, vol. 27, n° 1, 2004, p. 55-65.
- Niemi, Jari I., « Jurgen Habermas's Theory of Communicative Rationality: The Foundational Distinction Between Communicative and Strategic Action », *Social Theory and Practice*, vol. 31, n° 4, 2005, p. 513-32.
- Nodier, Luc Marie, « Définition de l'utilitariste », *Revue de MAUSS*, vol. 6, n° 2, 1995, p. 15-30.
- Nulty, Timothy, « Davidson and Derrida on Intentions », *Symposium: Journal of the Canadian Society for Hermeneutics and Postmodern Thought*, vol. 7, n° 2, 2003, p. 159-171.
- Ogden, Jane, « Some Problems with Social Cognition Models: A Pragmatic and Conceptual Analysis », *Health Psychology*, vol. 22, n° 4, 2003, p. 424-428.
- Ogien, Albert et Louis Quéré, *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Paris, Ellipses, 2005.
- Ohtsubo, Yohsuke & Rapoport, Amnon, « Depth of Reasoning in Strategic Form Games », *The Journal of Socio-Economics*, vol. 35, n° 1, 2006, p. 31-47.
- Owen, Ian R., *Psychotherapy and Phenomenology: On Freud, Husserl and Heidegger*. Lincoln, iUniverse, 2006.
- Pacherie, Élisabeth, « La dynamique des intentions », *Dialogue : Canadian Philosophical Review*, vol. 42, n° 3, 2003, p. 447-480.
- Parsons, Talcott, *The Social System*. Canada, Collier-MacMillan, 1964 [1951].
- Peacocke, Christopher, « Moral Rationalism » *The Journal of Philosophy*, vol. 101, n° 10, 2004, p. 499-526.
- Pelletier, F. J., Elio, R., Schurz, G. & Leitgeb, H., « The Case for a Psychologism in Default and Inheritance Reasoning », *Synthese*, vol. 146, n° 1-2, 2005, p. 7-35.
- Pettit, Philip & David Schweikard, « Joint Actions and Group Agents », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 36, n° 1, 2006, p. 18-39.
- Pharo, Patrick et Louis Quéré, *Les formes de l'action : Sémantique et sociologie*. Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1990.

- Pierpaolo Donati, « La relation comme objet spécifique de la sociologie : une théorie sociologique générale est-elle pensable ? », *Revue du MAUSS*, vol. 24, 2004, p. 233-254.
- Pietarinen, Ahti-Veikko, « Games as Formal Tools Versus Games as Explanations in Logic and Science », *Foundations of Science*, vol. 8, n° 4, 2003, p. 317-364.
- Pieters, Rik & Zeelenberg, Marcel, « On Bad Decisions and Deciding Badly: When Intention-Behavior Inconsistency is Regrettable », *Organizational Behavior and Human Decision Processes*, vol. 97, n° 1, 2005, p. 18-30.
- Pollard, Bill, « Explaining Actions with Habits », *American Philosophical Quarterly*, vol. 43, n° 1, 2006, p. 57-693.
- Pollock, John L., « Plans and Decisions », *Theory and Decision: An International Journal for Methods and Models in the Social and Decision Sciences*, vol. 57, n° 2, 2004, p. 79-107.
- Porter, Robert & Porter, Kerry-Ann, « Habermas and the Pragmatics of Communication: A Deleuze-Guattarian Critique », *Social Semiotics*, vol. 13, n° 2, 2003, p. 29-145.
- Predelli, Stefano, Intentions, Indexicals and Communication », *Analysis*, vol. 62, n° 4, 2002, p. 310-316.
- Quéré, Louis, *Des miroirs équivoques : Aux origines de la communication moderne*, Paris, Seuil, 1982.
- Quéré, Louis, « Langage de l'action et questionnement sociologique », dans Paul Ladrière, Patrick Pharo, et Louis Quéré (dir.), *La théorie de l'action. Le sujet pratique en débat*, Paris, CNRS, 1993.
- Raatzsch, Richard, « Intending to Act Intentionally », *Conceptus*, vol. 35, n° 86-88, 2002, p. 103-108.
- Radford, L. et Demers, S., *Communication et apprentissage. Repères conceptuels et pratiques pour la salle de classe de mathématiques*, Ottawa, Centre franco-ontarien des ressources pédagogiques, 2004.
- Rasch, William (eds.), *Theories of distinction: Redescribing the descriptions of modernity*. Stanford, Stanford University Press, 2002.
- Réda Benkirane, *La complexité. Vertiges et promesses*. Paris, Le Pommier, 2002.
- Reguigui, Ali, « Migrations terminologiques : parcours et territoires du sens » dans *Langue et territoire. Études en aménagement Linguistique*, Sudbury, Série monographique en sciences humaines, 2014, p. 411-431.

- Reynaud, Bénédicte (dir.), *Les limites de la rationalité, Tome 2 : Les figures du collectif*. Paris, Éditions La Découverte, 1997.
- Richardson, Mary Sue, « The Emergence of New Intentions in Subjective Experience: A Social/Personal Constructionist and Relational Understanding », *Journal of Vocational/Behavior*. vol. 64, n° 3, 2004, p. 485-498.
- Richardson, Michael J.; Marsh, Kerry L.; Schmidt, R. C. (2005). Effects of visual and verbal interaction on unintentional interpersonal coordination. *Journal of Experimental Psychology: Human Perception and Performance*, vol. 31(1), 62- 79.
- Riehle, A., Akman, V. & Bazzanella, C., « Neuronal Correlates of Context-Related Behavior », *Journal of Pragmatics*, vol. 35, n° 3, 2003, p. 485-504.
- Risjord, Mark, Reasons, Causes, and Action Explanation », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 35, n° 3, 2005, p. 294-306.
- Roberto, A. J., Meyer, G., Boster, F. J. & Roberto, H. L., « Adolescents' Decisions About Verbal and Physical Aggression: An Application of the Theory of Reasoned Action », *Human Communication Research*, vol. 29, n° 1, 2003, p. 135-147.
- Rochat, Philippe, « Intentional Action Arises from Early Reciprocal Exchanges », *Acta Psychologica. Special Issue: Becoming an Intentional Agent*, vol. 124, n° 1, 2007, p. 8-25.
- Rochat, Philippe, « Naissance de la co-conscience », *Intellectica. Special Issue : Débats actuels sur la cognition chez le bébé*, vol. 34, 2002, p. 99-123.
- Rockmore, Tom, « Hegel, Analytic Philosophy and Realism », *Hegel-Studien*, vol. 37, 2002, p. 123-138.
- Roggero, Pacal, « De la complexité en sociologie : Evolution théoriques, développements méthodologiques et épreuves empiriques d'un projet sociologique », *Mémoire pour l'habilitation à diriger des recherches en Sociologie*. Toulouse, 2006.
- Roggero, Pascal, M. Mailliard et Christophe Sibertin-Leblanc, « Un modèle de la rationalité limitée des acteurs sociaux » dans Vincent Chevrier et Marc-Philippe Huguet, *Systèmes multi-agents : articulation entre l'individuel et le collectif*, Paris, Hermès Lavoisier, 2006, p. 95-98.
- Rosental, Claude, « Certifying Knowledge: The Sociology of a Logical Theorem in Artificial Intelligence », *American Sociological Review*, vol. 68, n° 4, 2003, p. 623-44.
- Rousselle, Jeannine. (2003). « La communication chez les couples : une approche relationnelle », *Thèse*, Sudbury, Université Laurentienne, 2003.



Rundle, Bede. *Mind in action*. New York, Clarendon Press, 1997.

Saaristo, Antti, « There Is No Escape from Philosophy: Collective Intentionality and Empirical Social Science », *Philosophy of the Social Sciences*, vol. 36, n° 1, 2006, p. 40-66.

Sacks, Harvey, *Lectures on Conversation*, Oxford, Blackwell, 1995.

Sadler, Brook Jenkins, « Shared Intentions and Shared Responsibility », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 30, 2006, p. 115-144.

Scheer, Richard, « The Origin of Intentions », *Philosophical Investigations*, vol. 29, n° 4, 2006, p. 358-368.

Scheer, Richard K., « Two Puzzles About Intentions », *Philosophical Investigations*, vol. 26, n° 2, 2003, p. 97-108.

Schmidtz, David, « Rationality Within Reason », *The Journal of Philosophy*, vol. 89, n° 9, 1992, p. 445-466.

Schuetz, Alfred, « The Problem of Rationality in the Social World », *Economica*, vol. 10, n° 38, 1943, p. 130-149.

Schütz, Alfred, *The phenomenology of the social world*. trans. G. Walsh and F. Lehnert. Evanston, IL: Northwestern University Press, 1967.

Schütz, Alfred, *Collected Papers I: The Problem with Social Reality*. Netherlands, Martinus Nijhoff, 1971.

Searle, John, *Rationality in Action*, The Jean Nicod lectures. Cambridge, MA, US, The MIT Press, 2001.

Searle, John, « The Intentionality of Intention and Action », *Cognitive Science: A Multidisciplinary Journal*, vol. 4, n° 1, 1980, p. 47-70.

Shani, Itay, « Computation and Intentionality: A Recipe for Epistemic Impasse », *Minds and Machines: Journal for Artificial Intelligence, Philosophy, and Cognitive Science*, vol. 15, n° 2, 2005, p. 207-228.

Shaw, Joseph, « Intention in Ethics », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 36, n° 2, 2006, p. 187-224.

Shaw, Joseph, « Intentions and Trolleys », *Philosophical Quarterly*, vol. 56, n° 222, 2006, p. 63-83.

- Schneck, Stephen (eds.), *Max Scheler's Acting Persons: New Perspectives*. New York, Rodopi, 2002.
- Sirigu, A., Zalla, T., Camille, N. & Pradat-Diehl, P., « Planification de l'action chez l'homme », *Psychologie Française*, vol. 47, n° 2, 2002, p. 21-31.
- Smith, Adam. [livre électronique]. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*.
- Smith, David Woodruff & Thomasson, Amie L., *Phenomenology and philosophy of mind*. Oxford, Clarendon Press, 2005.
- Stevenson, Gordon Park, « Revamping Action Theory », *Behavior and Philosophy*, vol. 32, n° 2, 2004, p. 427-451.
- Stichweh, Rudolf, « Systems Theory as an Alternative to Action Theory? The Rise of 'communication' as a Theoretical Option », *Acta Sociologica*, vol. 43, n° 1, 2000, p. 4-13.
- Stout, Rowland, « The Right Structure for a Causal Theory of Action », *Facta Philosophica: Internationale Zeitschrift fuer Gegenwartsphilosophie*, vol. 4, n° 1, 2002, p. 11-24.
- Stuart, S., Moor, J. H. & Bynum, T. W., « A Radical Notion of Embeddedness: A Logically Necessary Precondition for Agency and Self-awareness », *Metaphilosophy*, vol. 33, n° 1-2, 2002, p. 98-109.
- Superson, Anita M., « The Rationality of Dispositions and the Rationality of Actions: The Interdependency Thesis », *Dialogue. Canadian Philosophical Association*, vol. 44, n° 3, 2005, p. 439-468.
- Tanney, Julia, « Reason-Explanation and the Contents of the Mind », *Ratio*, vol. 18, n° 3, 2005, p. 338-351.
- Teichmann, Roger, *Logic, cause and action*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.
- Tewdwr-Jones, Mark & Allmendinger, Philip, « Deconstructing Communicative Rationality: A Critique of Habermasian Collaborative Planning », *Environment and Planning*, vol. 30, n° 11, 1998, p. 1975-1989.
- Thalos, M., Koepsell, D. & Moss, L., « Searle's Fool: How a Constructionist Account of Society Cannot Substitute for a Causal One », *The American Journal of Economics and Sociology*, vol. 62, n° 1, 2003, p. 105-122.
- Thompson, Evan, *Mind in Life: Biology, Phenomenology, and the Sciences of Mind*. Cambridge, MA, US, Belknap Press/Harvard University Press, 2007.

- Tollefsen, Christopher, « Is a Purely First Person Account of Human Action Defensible? », *Ethical Theory and Moral Practice: An International Forum*, vol. 9, n° 4, 2006, p. 441-460.
- Tollefsen, Christopher, « Reasons for Action and Reasons for Belief », *Social Epistemology*, vol. 20, n° 1, 2006, p. 55-65.
- Tomasello, M., Carpenter, M., Call, J., Behne, T. & Moll, H., « Understanding and Sharing Intentions: The Origins of Cultural Cognition », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. 28, n° 5, 2005, p. 675-735.
- Torry, William I., « Some Philosophical Prerequisites for a Sociological Theory of Action », *Analyse & Kritik*, vol. 24, n° 2, 2002, p. 145-162.
- Trognon, Alain & Batt, Martine, « Comment représenter le passage de l'Intersubjectif à l'Intrasubjectif ? Essai de Logique Interlocutoire », *Orientation Scolaire et Professionnelle*, vol. 32, n° 3, 2003, p. 399-436.
- Tuomela, Raimo, « Joint Intention, We-mode and I-mode », *Midwest Studies in Philosophy*, vol. 30, 2006, p. 35-58.
- Tuomela, Raimo, « We-intentions Revisited », *Philosophical Studies: An International Journal for Philosophy in the Analytic Tradition*, vol. 125, n° 3, 2005, p. 327-369.
- Tuomela, Raimo, « A Defense of Mental Causation », *Philosophical Studies*, vol. 90, n° 1, 1998, p. 1-34.
- Tuomela, Raimo, « Intentional Single and Joint Action », *Philosophical Studies*, vol. 62, n° 3, 1991, p. 235-262.
- Tuomela, Raimo. & K. Miller, « We-intentions », *Philosophical Studies*, vol. 53, n° 3, 1988, p. 367-389.
- Tuomela, Raimo, « The Components of Social Control », *East and West*, vol. 19, n° 1, 1985, p. 1-51.
- Turner, Brian S., « Social Systems and Complexity Theory » dans *Talcott Parsons Today*. United-States, Rowman & Littlefield Publishers, 2001.
- Valsiner, Jaan & Van Der Veer, René, *The social mind: Construction of the idea*, New York, US, Cambridge University Press, 2000.
- Vanderbeeken, Rob, « Models of Intentional Explanation », *Philosophical Explorations: An International Journal for the Philosophy of Mind and Action*, vol. 7, n° 3, 2004, p. 233-246.

- Vautier, Claude, « La longue marche de la sociologie relationnelle », *Nouvelles perspectives en sciences sociales. Revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 4, n° 1, 2008, p. 76-106.
- Vautier, Claude, *Raymond Boudon : vie, œuvre, concepts*. Paris, Ellipses, 2002.
- Vaysse, Jean-Marie, « Vie et historicité : Husserl, Dilthey, Heidegger », *Kairos*, vol. 27, 2002 p. 173-185.
- Verlhiac, J. F. Bonnet, A., & Ranucci, M. -F., « Les effets de variables psychosociales sur l'intention d'adolescents obèses de changer leurs comportements », *Pratiques Psychologiques*, vol. 12, n° 3, 2006, p. 347-364.
- Vierkant, Tillmann, « Owing Intentions and Moral Responsibility », *Ethical Theory and Moral Practice*, vol. 8, n° 5, 2005, p. 507-534.
- Visetti, Yves-Marie, « Constructivismes, émergences : Une analyse sémantique et thématique », *Intellectica*, vol. 39, 2004, p. 229-259.
- Wagman, Morton, *Reasoning processes in humans and computers: Theory and research in psychology and artificial intelligence*. Westport, Praeger, 2003.
- Waldenfels, B., Gregorio, F., Moinat, F., Renken, A. & Vanni, M., « La phénoménologie entre pathos et réponse », *Revue de théologie et de philosophie*, vol. 137, n° 4, 2005, p. 359-373.
- Walen, Alec, « The Doctrine of Illicit Intentions », *Philosophy and Public Affairs*, vol. 34, n° 1, 2006, p. 39-67.
- Walker, Mark Thomas, « A Problem for Causal Theories of Action », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 84, n° 1, 2003, p. 84-108.
- Watzlawick, Paul, *Pragmatics of Human Communication: A Study of Interactional Patterns, Pathologies, an Paradoxes*. New York W.W. Norton, 1967.
- Watzlawick, Paul, Beavin, J. Helmick et Jackson, Don D., *Une logique de la communication*, traduit de l'américain par Janine Morche, New York, Éditions du Seuil, 1972.
- Weber, Erik & Robrecht Vanderbeeken, « The Functions of Intentional Explanations of Actions », *Behavior and Philosophy*, vol. 33, 2002, p. 1-16.
- Weber, Max, « Lettre à R. Liefman le 9 mars 1920 », cité dans Raymond Boudon et François Bourricaud, *Dictionnaire critique de la sociologie*, Paris, PUF, [1982] 1994, p. 1, article « Action ».

- Weber, Max, *Économie et société*. Paris, Plon, 1971, [1921].
- Weexsteen, Jean, « Merleau-Ponty et la pensée causale », *Kairos*, vol. 27, 2006, p. 59-88.
- Wegner, Daniel M., *The illusion of conscious will*, Cambridge, MA, US, MIT Press, 2002.
- Weirich, Paul, « Expected Utility and Risk » *The British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 37, n° 4, 1986, p. 419-442.
- Westerik, H., Renckstorf, K., Lammers, J. & Wester, F., « Transcending Uses and Gratifications: Media Use as Social Action and the Use of Event History Analysis », *Communications*, vol. 31, n° 2, 2006, p. 139-153.
- White, Heath, « Desires in Practical Reasoning », *Philosophical Studies*, vol. 129, n° 2, 2006, p. 197-221.
- White, Mark D., « Multiple Utilities and Weakness of Will: A Kantian Perspective », *Review of Social Economy*, Vol 64, n° 1, 2006, p. 1-20.
- Wilson, Robert A., « Intentionality and Phenomenology », *Pacific Philosophical Quarterly*, vol. 84, n° 4, 2003, p. 413-431.
- Woodward, P A., « Why Prisoners' Dilemma is Not a Newcomb Problem (It's Not Even Two Newcomb Problems Side by Side) », *Sorites: An International Electronic Magazine of Analytical Philosophy*, vol. 17, 2006, p. 81-84.
- Woodward, Wayne D., « Mental Health Communication as Action, System Relation », *Studies in Symbolic Interaction*, vol. 26, 2003, p. 69-92.
- Young, Garry, « Preserving the Role of Conscious Decision Making in the Initiation of Intentional Action », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 13, n° 3, 2006, p. 51-68.
- Zaibert, L. A.; Moss, Laurence & Koepsell, David, « Collective Intentions and Collective Intentionality », *The American Journal of Economics and Sociology*, vol. 62, n° 1, 2003, p. 209-232.
- Zhu, Jing & Andrei A Buckareff, «Intentions are Mental States », *Philosophical Explorations: An International Journal for the Philosophy of Mind and Action*, vol. 9, n° 2, 2006, p. 235-242.
- Zhu, Jing, « Reclaiming Volition: An Alternative Interpretation of Libet's Experiment », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 10, n° 11, 2003, p. 61-77.
- Zhu, Jing, « Understanding Volition » *Philosophical Psychology*, vol. 17, n° 2, 2004, p. 247-273.

Jing, Zhu, « Intention and Volition », *Canadian Journal of Philosophy*, vol. 34, n° 2, 2004, p. 175-193.

## ANNEXE 1

### FORMULAIRE DE CONSENTEMENT

**Titre de l'étude :** Saisir l'acte : une contribution empirique à la sociologie relationnelle

**Chercheur :** Paul Jalbert

Mon nom est Paul Jalbert et je suis étudiant dans un programme de doctorat de l'Université Laurentienne. J'étudie la dynamique de la manière que les membres d'une famille se parlent entre eux. Cette étude a pour but de fournir des données au sujet des interactions entre individus. Je vous prie de noter que l'étude ne comporte aucun risque prévisible pour vous ni pour vos enfants. Votre participation consiste à remplir un formulaire demandant des informations démographiques ainsi qu'en l'enregistrement sur caméra vidéo de conversations entre les personnes dans une pièce de votre choix dans votre foyer durant une semaine. Pendant cette semaine, la caméra sera activée dès lors qu'elle observe du mouvement entre 16 h et 23 h pendant la semaine et entre 9 h et 23 h pendant la fin de semaine. Une fois que l'enregistrement sera complet, je vous demanderai si vous voulez revoir les enregistrements. Cet enregistrement ne sera utilisé que pour les fins de cette recherche. Pour les familles qui choisissent de participer, une petite récompense monétaire de 25 dollars sera offerte.

Votre participation est strictement volontaire. Vous pouvez vous retirer en tout temps, sans aucune répercussion. Même si vous acceptiez de participer aujourd'hui et que vous changiez d'idée pendant la collecte de données, vous pourriez débrancher la caméra pour terminer l'enregistrement sans aucune répercussion. Votre identité ne sera jamais dévoilée. Les données cueillies seront sauvegardées de façon sécuritaire (sous clé et par encryptions dans le cas de données électroniques) et seront détruites après dix ans.

Cependant, nous devons noter qu'il peut y avoir des limites à la confidentialité. Dans le cas où il y aurait un enregistrement de crime ou d'abus de membre d'une famille, il se pourrait que la confidentialité fût compromise et que l'incident dût être rapporté, situation qui serait d'abord évaluée avec les codirecteurs de la recherche et, ensuite, le cas échéant, avec le comité éthique de l'Université Laurentienne.

Pour de plus amples renseignements sur l'étude ou sur votre participation, appelez-moi au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\* ou communiquez avec les codirecteurs de la recherche, Simon Laflamme, au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\*, poste \*\*\*\* et Ali Reguigui au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\*, poste \*\*\*\*.

Vous pouvez aussi communiquer avec :

**Administrateur déontologique, Bureau de la Recherche de l'Université Laurentienne,**  
**téléphone : 705-675-1151 poste 2436 ou 1-800-461-4030 ou par courriel**  
[éthique@laurentian.ca](mailto:éthique@laurentian.ca).

---

J'ai lu le texte du formulaire de consentement et j'accepte de participer à cette étude.

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

- ☐ Je ne veux pas recevoir de résumé des résultats lorsque la recherche sera complétée.
- ☐ Je veux recevoir un résumé des résultats lorsque la recherche sera complétée à l'adresse suivante :



---



---



---

Pour enfants :

Mon nom est Paul et je veux enregistrer les activités qui ont lieu dans cette pièce. Donc je veux installer une caméra qui enregistra toutes les personnes et leurs propos dans cette pièce. Mais, pour faire cela, j'ai besoin de ta permission. Me donnes-tu la permission ?

☐ oui

☐ non

---

Je donne ma permission aux chercheurs d'utiliser les saisies audiovisuelles qui ont été enregistrées chez moi du \_\_\_\_\_ au \_\_\_\_\_. Je reconnais que le refus d'accorder cette permission n'entraînera aucune répercussion et que, en cas de changement d'idée, l'enregistrement sera supprimé immédiatement.

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

---

Signature du participant

---

Date

## ANNEXE 2

**AVERTISSEMENT**

Cette enregistreuse vidéo se met à enregistrer dès qu'il y a quelqu'un dans la salle. Les informations recueillies à partir de cet enregistrement serviront de données pour une recherche qui analyse le rôle de l'intention dans des conversations en milieu naturel.

Pour de plus amples renseignements sur l'étude ou sur votre participation, appelez-moi, Paul Jalbert, au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*, ou communiquez avec les codirecteurs de la recherche, Simon Laflamme, au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*, poste \*\*\*\* et Ali Reguigui au \*\*\*.\*\*\*.\*\*\*\*, poste \*\*\*\*.

## ANNEXE 3



Mon nom est Paul Jalbert.  
Je suis doctorant à  
l'Université Laurentienne.  
J'effectue actuellement  
une recherche qui porte  
sur le rôle de l'intention dans des  
conversations en milieu naturel. J'ai  
besoin de participants. Si vous êtes  
intéressés à en savoir plus, ou si vous  
souhaitez y participer, je vous invite à  
vous rendre à \_\_\_\_\_  
où je ferai une présentation d'environ  
dix minutes. La participation est  
volontaire et il n'y a aucune  
répercussion pour ceux qui refusent.

**ANNEXE 4**

Messieurs, Madames,

Comme vous le savez, je sollicite votre participation pour un projet de recherche que je mène actuellement. Je dois assurer que votre participation est volontaire et non le résultat du fait que vous me connaissez déjà. Pour veiller à ce que votre éventuelle participation ne soit que l'effet de votre volonté, je vous demande de ne pas prendre de décision pour le moment. Veuillez remplir la partie ci-dessous pour exprimer votre souhait de participer ou non et retournez-la moi par la poste dans l'enveloppe fournie. Je vous assure qu'aucune autre sollicitation ou aucun rappel pour la soumission de ce document ne sera fait.

Bien cordialement,

Paul Jalbert

- ☐ Oui, je souhaite participer à cette recherche
- ☐ Non, je ne souhaite pas participer à cette recherche

---

NOM

---

NUMÉRO DE TÉLÉPHONE

---

COURRIEL

## ANNEXE 5

Messieurs, Madames,

Je suis un étudiant au doctorat à l'Université Laurentienne. J'effectue actuellement une recherche qui porte sur le rôle de l'intention dans des conversations en milieu naturel. Je sollicite la participation de nouveaux arrivés de l'Asie ou de l'Afrique subsaharienne. Comme votre centre culturel accueille des personnes qui proviennent de l'Asie ou de l'Afrique subsaharienne, je vous demande la permission de faire une courte présentation (maximum de dix minutes) de ma recherche lors de votre prochaine rencontre dans le but de recruter des participants. Il va sans dire que la participation à cette recherche est volontaire et il n'y aura aucune répercussion pour ceux et celles qui ne voudraient pas participer.

Dans l'espoir que vous acceptiez cette proposition, je vous prie d'agréer l'expression de mes meilleurs sentiments.

Paul Jalbert

## ANNEXE 6

### Présentation PowerPoint pour Participants

#### Invitation à participer dans une recherche en sciences humaines

Présenté par Paul Jalbert

#### Qui suis-je?

- Je suis doctorant à l'Université Laurentienne
- Les Dr Simon Laflamme et Dr Ali Reguigui codirigent cette recherche
- J'ai reçu l'approbation du comité déontologique de l'Université Laurentienne
- Je mène cette recherche pour satisfaire aux exigences du programme de doctorat en sciences humaines

#### Qu'est-ce que je fais

- Une analyse des conversations entre membres d'une famille en milieu naturel
- Donc:
  - Je fais des enregistrements audiovisuels de conversations
  - Je rédige des procès-verbaux à partir de ces échanges
  - Je fais l'analyse de ces procès-verbaux
  - Aucune information pouvant identifier les participants ne sera retenue dans les procès-verbaux

#### Comment?

- Une saisie audiovisuelle
  - Une caméra sera installée dans une salle commune du foyer
- Durée d'une semaine
  - La caméra sera activée dès lors qu'il y a du mouvement dans la salle entre 16 h et 23 h durant la semaine et 9 h et 23 h durant les fins de semaine
- Votre aide
  - Besoin de participants

## Les participants

- Échantillon:
  - Cinq familles de souche canadienne
  - Cinq familles dont la majorité des membres sont des nouveaux arrivés de l'Afrique subsaharienne
  - Cinq familles dont la majorité des membres sont des nouveaux arrivés de l'Asie
- Famille doit avoir deux parents et deux enfants d'âge scolaire (4 à 17 ans)

## Ce que les participants doivent savoir...

- La participation est volontaire:
  - Aucune répercussion pour un refus de participer
  - Aucune répercussion pour un refus de participer pendant la collecte de données en débranchant la caméra
  - Aucune répercussion pour refuser l'utilisation de l'enregistrement à la fin de la collecte de données
  - Un petit cadeau monétaire (25 \$) sera donné aux familles qui participent

## Ce que les participants doivent savoir

- L'information obtenue à l'aide de la collecte de données est confidentielle :
  - Les saisies seront cryptées
  - Aucune information identifiant les participants ne sera retenue pendant l'analyse
  - Les enregistrements seront détruits après 10 ans
  - Il y a des limites à la confidentialité (exemple : enregistrement d'un crime ou d'abus d'un des membres de la famille)

**Merci**  
**Questions ?**



## ANNEXE 7

**Glossaire :**

**Conscience** : Un postulat de la modélisation actionnaliste qui veut que l'acteur ait une perspective sur ses actions qui lui permet de prendre des décisions informées à l'égard de ses actions. Plus généralement, dire de l'humain qu'il a conscience de quelque chose, c'est affirmer non pas qu'il connaisse, mais qu'il sache qu'il sait.

**Émoraison** : Un postulat à l'intérieur de la modélisation relationnelle qui tient en compte des dimensions à la fois rationnelle et émotive de la psyché humaine. Ce postulat témoigne du fait que le vécu de l'être humain ne soit pas réductible à la raison.

**Historicité** : L'historicité peut être comprise à deux niveaux : micro et macro. Au niveau micro, l'historicité est comprise en termes d'informations immédiates sur lesquelles les interlocuteurs peuvent intervenir. Au niveau macro, l'historicité se comprend en termes de contexte dans lequel les échanges émergent. Ce postulat de la modélisation relationnelle repose sur le fondement de la pensée humaine, le langage.

**Intention** : Une projection, un but à atteindre.

**Intérêt** : Un postulat de la modélisation actionnaliste qui veut que l'acteur agisse en fonction de ce qui lui est profitable.

**Rationalité** : Ce postulat de la modélisation actionnaliste veut que l'acteur fonctionne à partir d'une logique formelle qui le rend fondamentalement calculateur. Cette dimension de logique serait sous-jacente à sa prise de décision, et donc, à ses interactions avec autrui.

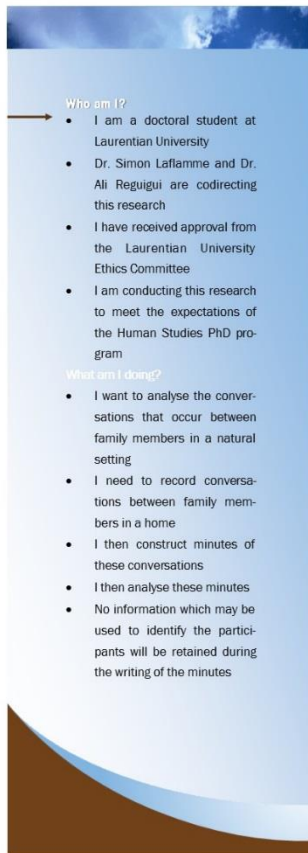
**Socialité** : La communication, qui lie nécessairement tout être humain, le rend, par ce fait, nécessairement social. Ce postulat de la modélisation relationnelle assure que l'être humain ne peut être compris à l'extérieur de cette socialité et rend, également, la compréhension de ses actions comme provenant d'un acteur asocial impossible.

**Stratégie** : Organisation des actions, articulation de moyens à des buts<sup>216</sup>.

---

<sup>216</sup> Définition tirée du logiciel Antidote.

**ANNEXE 8**

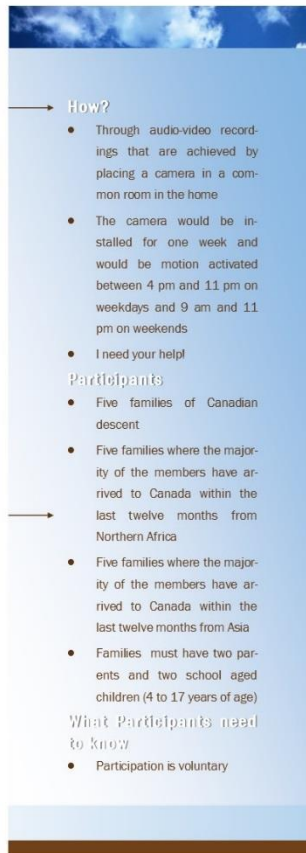


Who am I?

- I am a doctoral student at Laurentian University
- Dr. Simon Laflamme and Dr. Ali Reguigui are codirecting this research
- I have received approval from the Laurentian University Ethics Committee
- I am conducting this research to meet the expectations of the Human Studies PhD program

What am I doing?

- I want to analyse the conversations that occur between family members in a natural setting
- I need to record conversations between family members in a home
- I then construct minutes of these conversations
- I then analyse these minutes
- No information which may be used to identify the participants will be retained during the writing of the minutes



How?

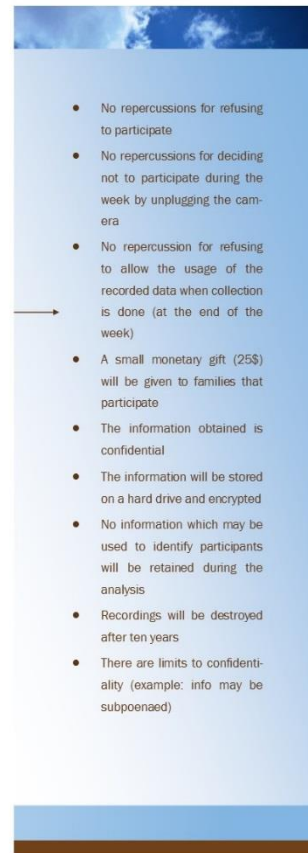
- Through audio-video recordings that are achieved by placing a camera in a common room in the home
- The camera would be installed for one week and would be motion activated between 4 pm and 11 pm on weekdays and 9 am and 11 pm on weekends
- I need your help

Participants

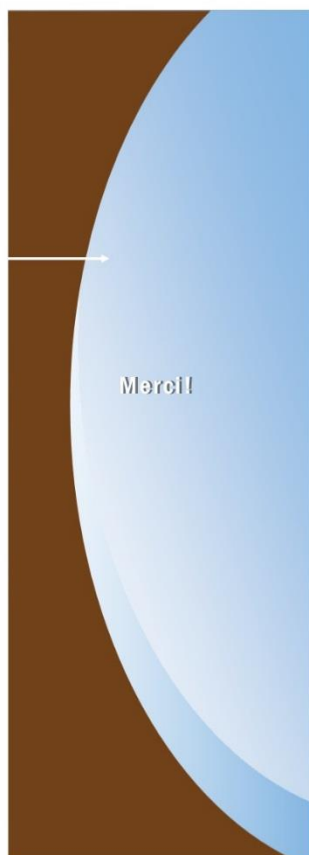
- Five families of Canadian descent
- Five families where the majority of the members have arrived to Canada within the last twelve months from Northern Africa
- Five families where the majority of the members have arrived to Canada within the last twelve months from Asia
- Families must have two parents and two school aged children (4 to 17 years of age)

What Participants need to know

- Participation is voluntary



- No repercussions for refusing to participate
- No repercussions for deciding not to participate during the week by unplugging the camera
- No repercussion for refusing to allow the usage of the recorded data when collection is done (at the end of the week)
- A small monetary gift (25\$) will be given to families that participate
- The information obtained is confidential
- The information will be stored on a hard drive and encrypted
- No information which may be used to identify participants will be retained during the analysis
- Recordings will be destroyed after ten years
- There are limits to confidentiality (example: info may be subpoenaed)



  
Laurentian University  
Paul Jalbert  
Candidat au doctorat  
Courriel:  
pa\_jalbert@laurentienne.ca  
Tel.: 705.\*\*\*.\*\*\*\*



#### → Qui suis-je?

- Je suis doctorant à l'Université Laurentienne
- Les Dr Simon Laffamme et Dr Ali Reguigui codirigent cette recherche
- J'ai reçu l'approbation du comité déontologique de l'Université Laurentienne
- Je mène cette recherche pour satisfaire aux exigences du programme de doctorat en sciences humaines

#### Qu'est-ce que je fais?

- Un analyse des conversations entre membres d'une famille en milieu naturel
- Je fais des enregistrements audiovisuels de conversations
- Je rédige des procès-verbaux à partir de ces conversations
- Je fais l'analyse de ces procès-verbaux
- Aucune information pouvant identifier les participants ne sera retenue dans les procès-verbaux

#### → Comment?

- Une saisie audio-visuelle avec l'aide d'une camera qui sera installée dans une salle commune dans le foyer
- La collecte durera une semaine et sera active dès qu'il y aura du mouvement dans la salle entre 16 h et 23 h pendant la semaine et 9 h et 23 h pendant les fins de semaine
- J'ai besoin de votre aide!

#### Les participants

- Mon échantillon sera composé de cinq familles de souche canadienne
- Cinq familles dont la majorité des membres sont des nouveaux arrivés de l'Afrique subsaharienne
- Cinq familles dont la majorité des membres sont des nouveaux arrivés de l'Asie
- Les familles doivent avoir deux parents et deux enfants d'âge scolaire (4 à 17 ans)

#### → Ce que les participants doivent savoir

- La participation est volontaire
- Aucune répercussion pour un refus de participer
- Aucune répercussion pour un refus de participer pendant la collecte de données en débranchant la camera
- Aucune répercussion pour refuser l'utilisation de l'enregistrement à la fin de la collecte de données
- Un petit cadeau monétaire (25\$) sera donné aux familles qui participent
- L'information obtenues à l'aide de la collecte de données est confidentielle
- Les saisies seront cryptées
- Aucune information identifiant les participants ne sera retenue pendant l'analyse
- Les enregistrements seront détruits après dix ans
- Il y a des limites à la confidentialité (exemple: enregistrement d'un crime ou d'abus d'un membre de la famille)

## ANNEXE 9

1. propint : Est-ce que le propos témoigne d'une intention ? On répond oui à tous les propos où on reconnaît une projection ou un but à atteindre. On compte aussi les propos où l'interlocuteur affirme une action qu'il entreprend alors qu'il est dans le processus de l'entreprendre. Aux fins d'éviter toutes critiques, on compte même les propos qui s'articulent à travers d'une directive ou d'une instruction dans le but de faire faire ou de faire agir quelqu'un d'autre.
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  
2. intrédyn : Est-ce que l'intention précède la dynamique de la séance en cours ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
  
3. Innaîtdyn : Est-ce que l'intention naît de la dynamique en cours ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
  
4. Anpropult : Est-ce que le propos annonce un propos, une action ou un projet ultérieur ? On répond oui à cet exemple dans les cas où le propos, l'action ou le projet ultérieur est explicite (Exemple : « nous parlerons de ça tantôt », « nous irons au magasin ce soir », « je construirai un garage l'été prochain », etc.). On peut aussi dire oui dans les conditions où l'interlocuteur affirme qu'il tentera d'entamer un propos, une action ou un projet ultérieur.
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  
5. Propultdyn : Est-ce que le propos qui annonce un propos, une action ou un projet ultérieur est le résultat de la dynamique en cours ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
  
6. Propultproj : Est-ce que le propos qui annonce un propos, une action ou un projet ultérieur témoigne d'un projet qui précède l'échange ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet

7. Nonintég : Est-ce que le propos de l'interlocuteur témoigne d'une non-intégration des propos émis ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
8. Persnoninteg : Est-ce qu'il y a persistance de la non-intégration malgré l'exposition de nouvelles informations ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - 3 = sans objet
9. Enchai : Est-ce que l'on repère dans les propos un enchainement entre une fin et un moyen ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
10. Projmod : Est-ce que la fin se modifie ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
11. Moymod : Est-ce que le moyen se modifie ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = sans objet
12. Actavrel : Est-ce que le propos renvoie à ce que l'acteur était avant la relation en cours ?
  - a. 1 = oui, parce que l'interlocuteur est membre de la famille.
  - b. 2 = non
13. Actdevinf : Est-ce que le propos renvoie à ce que l'acteur devient en fonction de l'information qui circule ? Donc, est-ce que les propos sont le résultat de l'information qui circule ?
  - a. 1 = oui
  - b. 2 = non
  - c. 3 = indéfinissable
14. Micro : Est-ce que l'information échangée renvoie à des formes micrologiques de socialité ? On peut répondre par oui, de façon explicite dans les circonstances où les

interlocuteurs se comprennent sans nécessiter plus d'informations pour assurer la compréhension. On peut répondre par oui, de façon implicite dans les circonstances où l'interlocuteur nécessiterait plus d'information pour bien comprendre le propos de l'autre.

- a. 1 = oui, de façon explicite
- b. 2 = oui, de façon implicite

15. Macro : Est-ce que l'information échangée renvoie à des formes macrologiques de socialité ? On répond oui dans les circonstances où les propos échangés peuvent être aisément compris par le groupe plus large. On répond non dans les cas où le groupe plus large nécessiterait de l'information qui est spécifique aux interlocuteurs pour comprendre l'information qui circule. Dans tous autres cas, on cote 3.

- a. 1 = oui
- b. 2 = non
- c. 3 = indéfinissable

16. Infagrel : Est-ce que l'information échangée agit sur la relation en cours ? Donc on cherche à savoir en quelle mesure les propos évoluent et ne sont pas statiques ou de la simple reproduction. Il y a évolution s'il y a mouvance dans le discours, s'il y a passage d'un état à une autre, intégration de nouvelles informations, etc. On répond sans objet dans les circonstances où on ne peut pas en faire détermination (ex. le premier propos dans une série). Dans tous les autres cas, on peut répondre par 2.

- a. 1 = oui et la relation évolue
- b. 2 = oui mais la relation n'évolue pas
- c. 3 = sans objet

17. Reltrans : Est-ce que la relation ou le rapport à l'autre se transforme par rapport à ce qui est dit ? Pour répondre oui, on doit observer un mouvement flagrant. Girard dit : « On pense ici, par exemple, au passage de l'harmonie à la disharmonie, de la convivialité à l'animosité, de l'agressivité à la tendresse ; ou l'inverse<sup>217</sup> ». On répond par sans objet si on ne peut répondre à la question.

- a. 1 = oui
- b. 2 = non
- c. 3 = sans objet

18. Modattinf : Est-ce qu'il y a modification dans l'attitude par rapport à l'autre en fonction de ce qui est échangé ou de l'information qui circule ? On répond par oui dans les circonstances où il le changement est temporaire. Girard dit : « On pense notamment au fait de passer du questionnement ou de la quête d'information à l'affirmation, de la méfiance à la confiance, de la nonchalance à l'attaque<sup>218</sup> ». On répond sans objet

<sup>217</sup> Page 133. Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.

<sup>218</sup> Page 133. Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoration*, op. cit.



lorsqu'on ne possède pas suffisamment d'information pour en faire détermination. Dans tous autres cas, on cote 2.

- a. 1 = oui
- b. 2 = non
- c. 3 = sans objet

19. Reconmominf : Peut-on reconstruire le moment informatif pour montrer comment il est fonction d'un moment antérieur ?

- a. 1 = oui
- b. 2 = non

20. Emoraison : Échelle d'émoraison. Cette échelle cherche à mesurer si dans le propos lui-même, on retrouve une part de raison et une part d'émotion. On répond par 7 dans les conditions où on ne possède pas suffisamment d'informations pour faire une détermination. En plus des circonstances identifiées en 6, on inclut aussi les instances où un interlocuteur répond par oui ou par non à une question fermée si on ne possède pas d'autres informations pour le coder différemment.

- a. 1 = Interjection ou geste
- b. 2 = Expression émotive avec syntaxe
- c. 3 = Expression d'une croyance ou d'une émotion avec une explication
- d. 4 = Présentation d'un argument avec paradoxe/contradiction
- e. 5 = Argument avec émotion, sourire ou geste
- f. 6 = Argument pur, démonstration logique, propos rationnel
- g. 7 = Indéfinissable

21. Impass : Échelle d'impassibilité. Cette échelle renvoie surtout à la psyché de l'individu. On répond par 7 sous les conditions où on ne possède pas suffisamment d'informations pour en faire détermination.

- a. 1 = Émotion incontenable
- b. 2 = Émotion très apparente
- c. 3 = Émotion apparente
- d. 4 = Émotion implicite
- e. 5 = Émotion contenue dans un propos rationnel ; dans un propos moral
- f. 6 = Aucune émotion apparente, impassibilité
- g. 7 = Indéfinissable

22. Couper : Est-ce que le tour de parole a été interrompu ?

- a. 1 = oui
- b. 2 = non